



Ex Libris Joannis Nencini
1874

NOUVELLES
AMÉRICAINES

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LA CASE DE L'ONCLE TOM

PAR MADAME BEECHER STOWE

Traduction faite à la demande de l'Auteur

PAR MADAME L. SW. BELLOC

AVEC UNE PRÉFACE DE MADAME BEECHER STOWE

Écrite par elle pour cette traduction

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE PAR Mme BELLOC

Et ornée de son portrait gravé par M. FR. GIRARD



Paris. — Imp. de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.

NOUVELLES

AMÉRICAINES

PAR

MADAME BEECHER STOWE

AUTEUR

DE LA CASE DE L'ONCLE TOM

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR M. ALPHONSE VIOLLET

DEUXIÈME ÉDITION

revue et corrigée.



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, RUE DE LILLE

—

1853

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Quand madame Beecher Stowe écrivit les *Nouvelles* qui forment ce volume, elle n'avait pas l'intention de les faire imprimer : elle les composa simplement pour être lues dans des réunions de parents et d'amis, et pour être parmi eux un sujet de distraction. Comme tous les esprits droits, forts, originaux, et par conséquent simples, madame Beecher Stowe n'avait jamais pensé qu'elle pût être un grand artiste et un grand écrivain. Le vrai génie s'ignore toujours, jusqu'à ce qu'une circonstance quelconque lui révèle la conscience de sa force. Il se trouva heureusement, dans le petit cercle de madame Beecher Stowe, quelques personnes de goût qui apprécièrent ces esquisses, qui en parlèrent, et, peu après, elles parurent dans des journaux américains.

Le goût, qui est la justesse et la délicatesse des sentiments les plus élevés de l'âme, n'est pas encore très-développé chez les Américains. N'en soyons pas surpris et ne les plaignons pas. Ce n'est pas au début de la vie d'un peuple, ni au commencement d'une civilisation, que cette

perfection humaine peut exister complètement. A ce moment, le goût naît, se forme, se développe, mais il ne s'épure et se complète que plus tard, trop tard même, car il ne précède que de bien peu, hélas! le passage à la décadence. Comme les fleurs, il ne répand ses plus doux parfums que vers la fin du jour.

Quoi qu'il en soit, les *Nouvelles* de madame Beecher Stowe, sans obtenir le succès qu'elles méritent, en eurent cependant assez pour encourager l'auteur à entreprendre une œuvre plus forte, et pour composer ce livre admirable à tant de titres, et qui sera le livre du siècle, *la Case de l'Oncle Tom*.

Les *Nouvelles américaines* [1] sont, comme on le voit, les premiers essais de madame Beecher Stowe, mais des essais qui révèlent toutes les qualités de son talent et toute la beauté de son âme. Ce ne sont que des esquisses, mais ces esquisses sont des petits chefs-d'œuvre de sentiment et de réalité. Qui n'a pas vu *Tante Mary*, d'une bonté si douce et si chaude, si calme et si pénétrante? ni *Mademoiselle Silence*, la fille de quarante ans, avec son caractère aigre, emporté, inégal, dominateur et faible? Qui n'a pas connu un pauvre petit *Edward* s'éteignant dans une atmosphère si douce et si pure, comme la fleur qui meurt en ouvrant son calice au soleil? Et le *Père Tim*, ce personnage négatif qui finit toujours par faire la volonté des autres, mais en maugréant, comme pour sauver sa dignité et conserver ses droits à gronder toujours? Et la *Rose-Thé*, ce petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment? Puis cette charmante brouillerie de deux amants appelée *William et Mary?* puis encore *Franchise*, cette ravissante aquarelle qui nous a rappelé la grâce charmante de cet excellent et

[1] C'est le titre que nous leur avons donné en français.

regrettable Tony Johannot, et tant d'autres créations pleines de vie et de sentiment?

Toutes ces scènes, chacun de nous les a vues dans sa vie. Ces caractères, nous les connaissons tous, tant ils sont vrais. Madame Beecher Stowe ne connaît pas, heureusement pour elle et pour nous, la théorie de *l'art pour l'art*, théorie qui consiste non pas à rendre les effets de la nature en choisissant en elle des éléments pour composer des tableaux ou pour animer des personnages, mais tout au contraire à exagérer, mutiler, dénaturer la vérité pour arriver, au moyen de combinaisons artificielles, à produire des effets neufs, inattendus, mais complétement faux. Madame Beecher Stowe est un talent franc, naturel, sincère et profond. Ses personnages vivent de leur vie propre, et non des inspirations de l'auteur; ils sont aussi Français qu'ils sont Américains, à la nuance près que donne, dans un pays jeune et libre, l'habitude de penser et d'agir avec indépendance et dignité.

Madame Beecher Stowe est aussi un artiste profond et un compositeur habile, sachant aussi bien et même beaucoup mieux que les plus habiles faiseurs, disposer et combiner les effets de la lumière et de la couleur; mais c'est par la profondeur de l'observation et la force de la vérité réunies à la hauteur et à la vivacité de son intelligence qu'elle arrive à ces résultats. Cette puissance de s'assimiler le monde extérieur et de le reproduire dans des créations pleines de vie, de grâce et de mouvement, cette force de réalité que possédait à un si haut degré le plus beau génie qui ait existé, Molière, madame Beecher Stowe l'a aujourd'hui plus que personne.

Une autre femme a, de notre temps aussi, étonné ses lecteurs par la force de son intelligence et par son admira-

ble talent d'écrivain. Cependant quelle différence entre madame Sand et madame Beecher Stowe! Chez la première les caractères des personnages sont faux et dangereusement faux. Le style déborde toujours le sujet, et par là, il est faux lui-même, malgré son incomparable beauté. C'est une magnifique broderie sur une trame maigre et pauvre. Otez le style des ouvrages de madame Sand, il ne reste rien, sinon des erreurs d'imagination et des divagations. Chez madame Beecher Stowe, c'est toujours la parfaite réalité. Le sujet, les caractères, l'action, le style ne font qu'un, et il y a, dans ses écrits, non-seulement une force d'intelligence et un sentiment de l'art admirables, mais et plus encore, une force de cœur qui communique sa chaleur et émeut profondément. Chez madame Sand un esprit curieux et insatiable s'adresse à toutes les fibres du cœur pour les faire vibrer douloureusement; madame Beecher Stowe ne s'attaque qu'au mal, et toujours avec une modération pleine de force et de calme, quoique profondément émue. Dans sa soif d'analyse, madame Sand arrive à créer des abstractions, des ombres qui parlent et agissent dans la nuit de leurs passions; madame Beecher Stowe ne quitte jamais le grand jour, ni le cœur humain.

Au fond, les romans de madame Sand sont des thèses au profit de mauvais sentiments, et les beautés de la forme ne sont chez eux qu'un riche vêtement qui les a fait admettre. Le talent de l'artiste, malgré sa force et son éclat, n'est qu'un moyen. C'est un avocat plaidant admirablement une détestable cause et surprenant l'opinion en l'égarant. Ces mauvais sentiments se résument en un seul : une insatiable personnalité chez ses héros, et plus encore, s'il est possible, chez ses héroïnes. Les sentiments gracieux, surtout les sentiments tendres et délicats, n'existent dans ses

livres que pour être dévorés ; ils sont à l'avance dévoués en sacrifice à un égoïsme ardent, implacable, cruel. Madame Sand aime la force et, malheureusement, elle la place toujours du mauvais côté. Aussi éprouve-t-on à la lecture de ses romans une impression froide et aigüe comme le tranchant de l'acier ou comme l'effet délétère du poison. L'esprit est ébloui, l'imagination entraînée par le talent de l'artiste, mais le cœur est douloureusement affecté, et le sentiment du bien se révolte contre cette personnalité brillante à la surface, égoïste et dure au fond.

Dans les ouvrages de madame Beecher Stowe l'impression qu'on ressent est tout opposée. Là, on vit et on respire dans une atmosphère douce et forte, calme et pure. L'auteur trouve-t-elle dans le cœur un riche filon, elle le fait valoir non-seulement avec une grande puissance d'analyse, mais avec une satisfaction de sympathie qu'elle fait partager à ses lecteurs. Rencontre-t-elle un mauvais sentiment ou une mauvaise action, elle peint l'un et raconte l'autre avec réserve, mais sans passion ni entraînement, comme un juge calme et juste [1].

C'est particulièrement ce profond sentiment d'équité, cette soif de justice, cet amour profond et sincère de l'humanité qui ont rendu tout à coup le nom de madame Beecher Stowe populaire dans le monde entier. Chaque lecteur est devenu son ami, en voyant que son magnifique talent n'était

[1] Des hommes légers, irréfléchis, ont accusé d'exagération quelques-uns des tableaux de *la Case de l'Oncle Tom* où madame Beecher Stowe a peint les effets de l'esclavage. Il suffit aux esprits sérieux et tant soit peu profonds qui connaissent le cœur de l'homme pour être assurés du contraire. *Qui peut tout, pourra tout vouloir*, a dit André Chénier. On peut ajouter après lui que dans cette situation, l'homme *voudra tout* ; car, sans limites à son pouvoir, il n'aura d'autre mobile que ses passions qui s'accroissent sans cesse par leur propre loi.

que l'instrument de son grand, bon et généreux cœur. Jamais l'âme humaine n'a trouvé des accents aussi vrais, aussi profonds, aussi pathétiques que ceux qu'on rencontre dans *la Case de l'Oncle Tom*[1]; le sang s'arrête dans les artères à la lecture de certains passages, tant l'émotion est vive et profonde. A ce point l'art a passé dans le cœur; il ne peut aller plus loin.

En résumé, madame Sand, riche et recherchée, a semé parmi nous des doutes, des angoisses et des ruines; ses œuvres sont l'expression éloquente et passionnée d'un monde vieux et corrompu. Madame Beecher Stowe, pauvre et ignorée, porte la lumière dans les ténèbres et montre à l'humanité stupéfaite des misères et des crimes dont elle ne se doutait pas; c'est l'esprit jeune et nouveau qui annonce des jours meilleurs à des millions de créatures humaines, et qui accomplit sa tâche dans une humble demeure, au milieu des préoccupations et des soucis de chaque jour.

CHARPENTIER.

[1] A la demande de l'auteur, mesdames L. Sw. Belloc et A. de Montgolfier ont traduit en français *la Case de l'Oncle Tom*, et leur traduction fait partie de notre collection Qu'on nous permette de dire que la version de ces deux dames reproduit les beautés et le sentiment de l'original, avec un talent et un bonheur qu'on ne saurait trop louer. Il est impossible de mieux saisir l'esprit d'un ouvrage étranger, d'en mieux reproduire la hysionomie, les nuances, et dans un style qui est à la fois abondant et sobre, souple et nerveux, précis, limpide, noble et familier, dont l'accent s'élève ou s'abaisse selon le ton de la gamme, et qui suffit à tout.

NOUVELLES

AMÉRICAINES

NOUVELLES AMÉRICAINES

L'ONCLE TIM

Avez-vous jamais vu le petit village de Newbury dans la Nouvelle-Angleterre? Non, certes, je gage; car Newbury est un de ces villages écartés, où l'on ne va jamais, à moins qu'on n'ait fait la partie de le visiter. Petit coin de terre verdoyant, dessinant une courbe, et enclavé, comme un nid d'oiseau, au milieu d'une demi-douzaine de hautes collines qui le garantissent du vent et éloignent les étrangers. Newbury est une fantaisie, un caprice de la nature, *à nul autre pareil.*

Les habitants de ce lieu excentrique appartiennent tous à cette respectable et vieille famille des amants du sol indigène, qui se marient, meurent et sont enterrés dans le même lieu où ils sont nés. L'immobilité et la tradition semblent s'être donné le mot pour assujettir ce lieu à une loi immuable. Le nombre des maisons, depuis plus d'un siècle, n'a nullement augmenté; le chiffre des habitants est exactement le même. Aucun d'entre eux ne me

sembla malade, encore bien moins près de mourir, pendant le séjour que j'y fis. Je crus remarquer que ces bonnes gens s'entendaient tous, sans exception, pour mourir de la même mort : de la mort causée par les années.

Cette même loi de l'immuabilité s'applique aussi bien aux choses qu'aux personnes. Ici, je vois une maison rouge, là, une maison brune, et, en traversant la grande rue du village, j'aperçois une maison jaune ; toutes ces maisons sont séparées l'une de l'autre, soit par une haie de clôture, soit par de nombreuses tiges de molène. Toujours, au même endroit, je vois le presbytère et le logis du squire Moses ; j'entrevois, comme par le passé, la maison du diacre Ludlow, abritée par la colline. De ce côté, près du chemin de traverse, je reconnais les maisons de messieurs Nadab et Abihu Peters. Non loin de là demeure le vieux Smith, à deux pas de la chapelle, au coin de laquelle se trouve la boutique du cordonnier Ébenezer Camp, vis-à-vis du magasin de modes tenu par Patience Mosely ; cette maison de Smith est flanquée, en outre, par le bazar de Comfort Scran, qui vend des haches, des cognées, des dés en cuivre, des boules de réglisse, des mouchoirs de poche de fantaisie et toute sorte d'articles imaginables. Là se trouve aussi le grand bureau de poste, où se font remarquer par un pli inimitable la plupart des lettres, timbrées avec un dé et dont la

suscription est mise à l'envers. Ces lettres sont invariablement adressées aux Dollys, Pollys, Peters et Mosesses, ci-dessus dénommés ou non dénommés.

Deux mots, maintenant, des mœurs, des habitudes, des arts, des sciences, en ce qui concerne les habitants de Newbury. C'est à trois heures de l'après-midi qu'ils font des visites ou forment des assemblées pour revenir chez eux, avant la nuit. Le samedi soir, un peu avant le coucher du soleil, ils ne manquent jamais d'arrêter leurs travaux, ni le dimanche de se rendre à la chapelle. Ils subventionnent une école publique, malgré tous les inconvénients qui en sont inséparables, entretiennent religieusement à l'égard les uns des autres des relations de bon voisinage, lisent la Bible, craignent Dieu et se contentent des choses qu'ils possèdent, — la meilleure philosophie, après tout.

Tel est le lieu où M. James Benton, un des héros de cette histoire, fit son entrée en 1800 ou 1801, plus ou moins. En sa qualité de héros, il réclame de nous son portrait. M. James était un de ces Yankees, tout cœur, tout énergie, qui s'élèvent dans le monde naturellement par leur propre force. Il possédait, à un haut degré, cette faculté puissante, trait distinctif du caractère national, si heureusement appelée « *innéité.* » L'innéité est un art incomparable, celui de tout faire sans effort, de tout savoir sans avoir rien appris, et de tirer un meilleur

parti de son ignorance que d'autres ne font tourner à leur profit les avantages de la science. A cette qualité capitale se joignait une humeur ardente, légère, enjouée; ces qualités du caractère américain.

Nous ne perdrons pas notre temps à décrire minutieusement la personne de notre héros. Nous nous reprocherions de faire à ce sujet la moitié des remarques qu'échangèrent entre elles les demoiselles de Newbury, le dimanche où, pour la première fois, il parut dans la chapelle. Contentons-nous de dire que son air exprimait la franchise mêlée à une légère teinte d'impertinence; que son regard pétillait de malice; que dans sa démarche, dans ses gestes, dans ses mouvements, se manifestait une humeur joviale et décidée. En somme, la personne et l'air de M. James réussirent beaucoup, surtout auprès des dames. Il est vrai que le jeune homme avait la meilleure opinion de lui-même, était bien convaincu qu'il pouvait acquérir les connaissances les plus étendues, et mener à bonne fin les entreprises les plus difficiles. Cette présomption juvénile communiquait à toute sa personne un air de joie triomphante; elle lui attirait insensiblement la sympathie, et faisait qu'on partageait involontairement ses espérances en s'élevant au point de vue de cette organisation exubérante. On pourra taxer notre héros de suffisance. Admettons, toutefois, qu'il

y a deux espèces de suffisance : l'une est amusante, et l'autre irritante. Sa suffisance, à lui, appartenait à la première espèce. Ce n'était, au fond, que le débordement d'une humeur trop légère, emportée hors des limites de la bienséance par les séduisantes perspectives que lui offrait sa vive imagination, aussi bien à l'égard d'autrui qu'à l'égard de lui-même. S'il s'étendait avec complaisance sur les mérites de sa personne, il ne montrait pas moins d'ardeur à payer un tribut d'éloges aux actes et aux paroles d'un étranger, suivant la tournure que prenait la conversation. Il est vrai que, ses mérites lui étant mieux connus que ceux des autres, il avait la plus grosse part dans cette distribution thuriféraire.

Au moment de son arrivée à Newbury, James n'était âgé que de dix-huit ans, de sorte qu'il était difficile de décider s'il participait plutôt de l'homme que de l'enfant. Par suite de cette préoccupation qu'il devait être un jour quelque chose dans le monde, il avait abandonné le toit paternel, ayant, au préalable, enveloppé tous ses effets dans un mouchoir de poche de coton bleu ; puis, il s'était mis en marche pour chercher fortune à Newbury. Jamais, avant notre héros, dans un village Yankee un individu étranger à la localité ne s'était poussé si rapidement dans les emplois, ou n'avait exercé tant de charges diverses. James, durant toute la

semaine, remplissait les fonctions de maître d'école, et le dimanche, était chantre à la chapelle. Il enseignait, tous les soirs, à chanter et à lire aux enfants du village, étudiait, en outre, le grec et le latin avec le ministre, mais à l'insu de tout le monde, pour cacher son intention d'entrer au collége sous une multiplicité d'occupations hétérogènes.

James était très-versé dans les manéges et artifices à l'aide desquels on parvient à conquérir la popularité. Il savait aussi se mettre fort à l'aise dans toutes les maisons des environs où il était reçu. Il aurait pu dire le coin où se trouvait la barrique de cidre ou le coffre à serrer les pommes, et il puisait largement dans la barrique pour lui-même et pour les autres, et ne se montrait pas moins généreux distributeur des fruits que le coffre renfermait. Choses ou personnes, tout ce qui lui semblait beau ou bon, aimable ou substantiel, avait des droits acquis à son attention, à son appétit ou à ses hommages. Il dévorait en un clin d'œil les nougats et les pâtés de pommes des vieilles dames, courtisait l'esprit, les grâces et le mérite, et se montrait également content des autres et de lui-même C'était aussi chose merveilleuse que la diversité des connaissances et des talents de M. James. Il savait en perfection l'arithmétique et l'histoire, attrapait des écureuils avec la même facilité qu'il semait du blé, faisait

des vers et des manches de houe avec une égale célérité, démêlait les écheveaux de laine des vieilles dames ou enlevait les taches de graisse de leurs robes. Il faisait des bouquets et des colifichets pour les jeunes demoiselles, pêchait des truites, le samedi, dans l'après-midi, discutait des thèses de théologie, le dimanche, et le tout, à la satisfaction générale. Enfin, en quelque lieu que le brillant jeune homme portât ses pas, il était comblé de prévenances et d'égards :

> Semblable en chaque point à tous ces grands vainqueurs,
> Qui traînent après eux les plus rebelles cœurs.

Mais ce qui fit circuler comme un éclair sa réputation dans tout le pays, ce fut l'histoire d'un fantôme que lui seul avait le secret de raconter d'une certaine façon qui donnait, comme on dit vulgairement, la chair de poule. Quand, à la fin d'une longue soirée d'hiver, James, après avoir débité sa dernière histoire de revenant, se glissait adroitement hors de la maison, vous eussiez pu lire sur la rude figure du maître du logis, ordinairement un vieillard, les impressions profondes que notre héros aurait produites; vous eussiez pu entendre ce même bonhomme s'écrier, dans un paroxysme d'admiration : — Ce diable de James, avec ses contes

incroyables, comme il vous renverse! Est-il étonnant! est-il étonnant!

L'humeur légère et impétueuse de James semblait toutefois en désaccord avec la conduite d'une école. Son caractère participait tellement de celui de l'enfant espiègle et malin, qu'il lui eût été à peu près impossible de se montrer rigoureusement sévère à propos des escapades et équipées des jeunes écoliers confiés à ses soins. Quand il s'apercevait que les cœurs de ces enfants, bouillonnant d'impatience, brûlaient du désir de jouer quelque bon tour ou de tenter quelque folie, il se sentait, au fond de l'âme, plus disposé à devenir leur camarade et leur auxiliaire qu'à se constituer leur juge. Ce singulier état de choses eût pu produire de fâcheuses conséquences : il advint tout le contraire. Comme la réaction d'un petit mais vigoureux ressort peut suffire à faire marcher toute une fabrique, de même, dans l'école, l'activité du maître s'étant communiquée à ses élèves, il s'ensuivit un vigoureux élan vers l'étude, à ce point que, jamais, en aucun temps, leurs progrès ne furent aussi rapides que sous James Benton. Mais, quand l'heure de la fin de la classe était sonnée, la vivacité de James, assez semblable à la fougue de l'eau de Seltz délivrée de son bouchon, se donnait libre carrière, sautant par-dessus les bancs et s'élançant au travers de la salle d'étude avec autant d'ardeur que le

plus jeune garçon de l'école. Alors vous l'eussiez vu revenant à la maison, la figure rayonnante de joie, allongeant parfois la main à travers une clôture pour cueillir une fleur ou une grappe de groseilles, ou se précipitant dans quelque cour de derrière, soit pour aider une dame d'un certain âge à vider son baquet, soit pour présenter ses devoirs à la tante X, ou à madame Y, car il savait toute l'importance des — pouvoirs qui sont, — et, en toute occasion, il se portait le champion de la cause des vieilles dames.

Nous ne nous étendrons pas sur les coquetteries de M. James; la nomenclature en serait trop longue, car il avait le cœur si tendre qu'il devenait amoureux de toutes les femmes qu'il rencontrait, et si, par bonheur, ses impressions ne se fussent pas entre-détruites réciproquement, nous ne savons pas ce qu'il serait devenu. Mais, enfin, ce cœur volage devint captif, fort heureusement pour nous, qui avons déjà consacré plusieurs pages à son *illustration.* Après cette libéralité à l'égard de notre héros, le moins que nous puissions faire pour notre héroïne, c'est de recommander à l'attention du lecteur le paragraphe dans lequel nous avons essayé de la peindre.

Voyez-vous, là-bas, cette maison brune, avec son large toit, s'abaissant presque jusqu'à terre, d'un côté, et une grande arcade suspendue s'élevant au-

dessus de la porte principale? Vous l'avez sans doute remarquée souvent, cette maison. Vous n'avez point oublié non plus les lits de plume et les traversins s'étalant paresseusement aux fenêtres par une tranquille matinée d'été. Vous vous rappelez aussi la grande porte qui était retenue par une chaîne et une grosse pierre, la fenêtre du garde-manger treillissée de petites dosses brunes, et donnant sur une forêt de perches dont on se servait pour ramer des haricots. Vous vous souvenez des zéphyrs qui avaient coutume de courir à travers les pois en fleur, ou qui balançaient les tiges des épis, et vous n'avez pas oublié, sans doute, que toutes les coquetteries de ce genre mises en œuvre par ces mêmes zéphyrs furent vaines à l'endroit d'une houpe de choux discrets qui végétaient solennellement sur le même terrain. Ici, à deux pas, vous pouviez admirer les feuilles rouges des betteraves et les plumes brillantes des panais; là vous jouissiez des frémissements des groseilliers, simulant les vagues de la mer, s'enroulant autour de la haie de clôture, et séparés l'un de l'autre par de nombreux coignassiers. Plus loin, vous trouviez un petit morceau de terre parcimonieusement consacré à l'agrément, et qui étincelait des feux des soucis, des mufliers et des pavots. On voyait, enfin, un petit châssis renfermant un géranium rose, qui semblait, en promenant ses regards autour du jardin,

s'y considérer comme étranger, à l'égal d'un maître de danse français dans une chapelle d'Yankees.

C'est ici la demeure de l'oncle Timothée Griswold, Oncle Tim, comme on l'appelait. Il avait un caractère qu'un peintre aurait dessiné non pour la symétrie de ses traits, mais à cause des lumières et des ombres qu'il offrait. Oncle Tim était doué de ce bon sens pratique, de cet esprit calculateur, qui est le partage ordinaire des hommes de sa classe dans la Nouvelle-Angleterre : il avait aussi un excellent cœur; mais son esprit était comme vicié par une brusque pétulance, qui tenait une sorte de milieu entre le plaisant et le sérieux, et imprimait un cachet particulier à ses paroles et à ses actions. Si vous demandiez un service à l'oncle Tim, il vous retenait ordinairement à disputer avec lui, pendant une demi-heure; il vous fallait à toute force lui prouver que vous aviez besoin de ce service, et lui ne manquait jamais de vous dire qu'il ne pouvait perdre son temps à aider celui-ci ou celui-là, et, tout en maugréant de la sorte, il faisait ses préparatifs pour venir à votre aide. Il terminait ordinairement cette petite scène en vous lançant un singulier coup d'œil qu'il accompagnait des paroles suivantes en guise de conclusion : —Bon! bon! c'est juste... j'y cours. — Et aussitôt il se rendait au lieu où il était appelé, travaillait tant que le jour durait, et, avant de partir, il vous adressait, en ma-

nière d'adieu, cette sage exhortation : —Qu'il ne faut pas déranger les autres quand on peut se passer de leur aide. — Si les voisins de l'oncle Tim se trouvaient dans quelque embarras, la sollicitude du bonhomme ne leur faisait pas défaut : — Ils n'auraient pas dû agir ainsi ; il était étrange qu'ils eussent si peu de bon sens ; — et, après ces bienveillantes remarques, il se mettait à travailler de toutes ses forces pour les tirer de peine, se plaignant tout bas qu'il y eût des gens d'une indiscrétion et d'une exigence incroyables.

Un petit garçon traverse un champ de blé. Il s'approche de l'oncle Tim et lui dit : — Mon père m'envoie vous demander si vous pouvez lui prêter votre houe aujourd'hui.

— Pourquoi ton père ne se sert-il pas de sa houe à lui ?

— La nôtre est cassée.

— Cassée ? diable ! Comment a-t-on fait pour la casser ?

— C'est moi qui l'ai cassée, hier, en essayant de frapper un écureuil avec.

— Pourquoi vouloir donner un coup de houe à un écureuil ?

— Mais mon père a besoin de la vôtre.

— Pourquoi ton père n'a-t-il pas fait raccommoder la sienne ? C'est une peste véritable que ces gens qui vous empruntent vos outils.

— Eh bien! j'en emprunterai une autre à quelque voisin

Et, en disant ces mots, le petit emprunteur se met à courir à travers le champ, mais, comme il allait franchir la haie de clôture, l'oncle Tim lui crie :
—Oh! oh ! petit vaurien, reviens donc. Où courais-tu donc sans la houe?

— Je ne savais pas que vous voulussiez me prêter la vôtre.

— Mais je ne t'ai pas dit que je refusais de te la prêter. Est-ce que j'aurais dit ça? Tiens, la voici ; tu peux la prendre ; mais non, je vais la porter moi-même à ton père, et tu lui diras, en attendant, de ne pas te laisser chasser des écureuils avec sa houe, une autre fois.

La famille de l'oncle Tim se composait de tante Sally, sa femme, d'nn fils et d'une fille. Le fils, au commencement de cette histoire, faisait ses études dans un collége voisin. Au rebours de l'oncle Tim, tante Sally se montrait constamment aimable, bienveillante envers les personnes qui réclamaient ses bons offices. Tante Sally était une de ces respectables et agréables vieilles dames que vous avez pu rencontrer souvent, en allant à l'église, armée d'un grand éventail et d'un livre de psaumes, et tenant dans une main un morceau d'écorce d'orange desséchée ou un bâton d'angélique destiné aux enfants qui lui promettaient d'être sages pendant

l'office. Par son assiduité au logis, elle était assez semblable (pardon de la comparaison) à la bouilloire à thé, cette fidèle compagne du foyer américain; et le léger et doux bruissement de la théière répondait assez bien à la douce et harmonieuse voix de la personne. Avec cet aimable naturel, tante Sally ne regardait les bizarreries et les singularités de l'oncle Tim que comme les choses les plus simples du monde; et ce même esprit d'indulgence et de bonté, elle semblait l'avoir transmis à mademoiselle Grace, sa fille bien-aimée.

Grace était jolie, affable, vive, enjouée, expansive et spirituelle. Elle possédait aussi une force de caractère qui lui donnait de l'empire sur elle-même et sur les autres; mais comme elle ne montrait au monde que ses qualités attrayantes, le monde épuisait ses formules d'éloges en l'honneur de l'aimable Grace. Jamais Grace n'avait quitté Newbury. Une grande dame qui eût recueilli ses paroles, épié tous ses actes, aurait eu la conviction qu'elle était née avec la prescience d'un tact parfait, d'une exquise délicatesse et de toutes les brillantes qualités qui sont l'apanage privilégié des femmes du plus haut rang. C'est ainsi que sur le gazon des bois on distingue parfois d'humbles fleurs, ornées par la nature seule d'une robe si merveilleuse, si fine et si transparente qu'on les prendrait pour des transfuges de nos serres et de nos jardins. Grace était, en

outre, très-entendue dans les affaires de ménage, et il était fort difficile de ne pas sourire, quand, au préalable, elle bouleversait tout dans la maison, à cette fin de mettre tout en ordre. Comme la plupart des demoiselles Yankees, Grace s'était empressée de goûter les fruits de l'arbre de la science, mais ces fruits étaient bien insuffisants pour désaltérer sa soif de savoir; elle aurait bien voulu s'abreuver à des sources plus abondantes. Vain désir! Quelques livres vermoulus, et en petit nombre, composaient seuls le maigre supplément que les ressources de la localité, en matière de savoir, lui permettaient d'ajouter à son mince bagage littéraire.

Mais si la jeune fille dut se résigner à des lectures circonscrites, elle retira de cette pénurie de livres un avantage considérable qui fut de fortifier sa pensée en ne l'exerçant que sur un petit nombre de sujets. Une personne instruite, en causant avec cette spirituelle jeune fille d'un humble village, eût goûté un merveilleux plaisir à suivre dans son essor vigoureux le vol d'un esprit jeune, indépendant et presque sans culture.

Comme tous les pères dont on loue les filles, oncle Tim éprouvait une joie naïve aux éloges qu'on prodiguait de toutes parts à Grace, mais il cachait cette joie sous ces mots débités du ton de l'indifférence : — Je ne vois pas pourquoi, vraiment, les jeunes gens du village se montrent tous si em-

pressés auprès de Grace, car, après tout, Grace n'a rien d'extraordinaire. — Ce bonhomme, comme un perpétuel ouragan, grommelait à toute heure, en toute occasion, mais au fond, il ne régnait ni ne gouvernait dans sa maison; à Grace seule le privilége de tout régler, de tout ordonner, et, reine domestique par le fait, elle voyait s'évaporer, comme une bulle de savon, les semblants d'une opposition sans consistance, qui ne se manifestait que pour donner carrière à une humeur grondeuse. Le dialogue suivant établira notre assertion :

— Mon père, dit un jour Grace, je désire donner à dîner, la semaine prochaine.

— Je ne veux pas entendre parler de dîners, Grace. Je n'ai pas oublié qu'il m'a fallu quinze jours, après le dernier que vous donnâtes, pour en finir avec tous les restes et rogatons qui en provenaient. Il est bien entendu que je ne veux pas entendre parler de dîners.

Et, après cet ordre, fulminé de sa plus grosse voix, oncle Tim sortit, et tante Sally et mademoiselle Grace procédèrent à la confection des pâtés et gâteaux de toute sorte qui étaient destinés au dîner projeté.

Quand l'oncle Tim rentra, les premiers objets qui s'offrirent à sa vue furent lesdits pâtés et gâteaux, rangés en longues files sur la table de cuisine.

— Grace, Grace, Grace, s'écria oncle Tim, à la

vue de cet étalage imprévu, pourquoi toute cette bouillie aujourd'hui?

— Mais, père, dit Grace, avec un accent naïf de conviction profonde, c'est pour manger. —

Oncle Tim aurait voulu exhaler sa mauvaise humeur, mais, ayant jeté un coup d'œil furtif sur la figure épanouie de son excellente fille, il perdit contenance, sentant intérieurement toute velléité d'opposition s'éteindre en lui, et, pour dissimuler son embarras, il se mit tranquillement à table, sans mot dire.

Au sortir de table, Grace dit à l'oncle Tim : — Père, il nous faudra deux chandeliers de plus, la semaine prochaine.

— Mais est-ce que ceux que vous avez ne suffiront pas, le jour du dîner !

— Non, mon père, il nous en faut deux de plus.

— Je ne puis vous accorder cette demande, Grace ; elle n'est d'aucune utilité. Vous n'aurez pas le deux chandeliers — positivement.

— O père! je vous en prie, achetez-les maintenant.

— Ni maintenant ni plus tard, — s'écria oncle Tim en s'élançant hors de la maison. Et il se dirigea vers le bazar de Comfort Scran.

Au bout d'une demi-heure, oncle Tim était de retour. Rentré, il fouilla dans sa poche et en retira

un chandelier, qu'il présenta à Grace en lui disant :

— Voilà votre chandelier.

— Mais, père, c'est deux chandeliers qu'il me faut.

— Ne pourriez-vous donc vous contenter d'un seul ?

— Non, je ne saurais ; deux me sont absolument nécessaires.

— Eh bien donc, voici l'autre ; et, en outre, voilà un fichu pour mettre autour de votre cou.

A ces derniers mots, oncle Tim ouvrit la porte, et s'enfuit précipitamment.

C'était toujours à peu près ainsi que les choses se passaient dans la maison brune.

Maintenant, sans plus de préambule, arrivons à l'histoire principale dont James et Grace sont évidemment les deux personnages les plus marquants. D'abord, apprenons au lecteur que James professait pour Grace la plus vive admiration. Grace, de son côté, avait sur James une opinion que nous n'aurions pas développée, si les discussions dont celui-ci fut l'objet entre Grace et son père ne nous avaient découvert le fond de la pensée de la jeune fille. Aussitôt que tout le village de Newbury fit entendre un concert de louanges en l'honneur de James, oncle Tim prit la résolution de ne point se laisser entraîner par le flot populaire : la justice avant tout. Il écouterait sans prévention tous les

éloges qu'on pourrait donner au héros du jour, et les entendrait répéter chez lui quotidiennement, car tante Sally raffolait du jeune homme.

De son côté, mademoiselle Grace, dès qu'elle s'aperçut que son père n'éprouvait pas pour James l'amitié dont celui-ci lui semblait digne, éprouva pour le jeune homme un intérêt qui pouvait devoir sa naissance au système des compensations. Et remarquez un peu comme les circonstances s'étaient heureusement enchaînées pour favoriser cette liaison! Grace allait à l'école de chant, James aussi. En sortant de cette école, il était tout simple que James allât lui faire visite. Grace avait un beau géranium s'étalant dans un châssis vermoulu : James était fort adroit, de plus, fort empressé, et il fit un châssis tout neuf dans lequel on transporta la douce fleur. Comme la tante Sally s'était toujours montrée très-sympathique au pauvre jeune homme, celui-ci pouvait-il faire moins que de reconnaître ce généreux intérêt par des prévenances et des attentions? Aussi, quand il sortait de la chapelle, dans toute sa gloire, sa flûte et son livre de psaumes sous le bras, il s'arrêtait toujours auprès de la tante Sally pour s'informer de sa santé, et, s'il faisait froid, n'était-il pas d'un bon cœur de porter la chaufferette de la respectable dame jusqu'à sa maison, tout en discourant sur le sermon et autres sujets sérieux, et pour me servir des propres termes de la

tante Sally, — de la manière la plus agréable et la plus charmante qui fut jamais? Mais la flûte dont nous venons de parler avait fort contribué à indisposer oncle Tim contre le favori du village. James, au contraire, éprouvait un amour fanatique pour sa flûte, et il pouvait y avoir un peu d'égoïsme dans cet amour, car le jeune homme avait appris seul à s'en servir. Le hautbois qui servait à donner le ton étant venu à se briser en tombant du haut de la galerie de la chapelle, James eut assez de crédit au lutrin pour faire accepter son instrument moderne aux lieu et place d'un autre instrument séculaire. Aux yeux de l'oncle Tim, c'était là un tort grave. James avait d'autres torts encore. Aussi tous ces griefs, joints aux bonnes raisons que nous avons énumérées précédemment, faisaient que l'oncle Tim ne se montrait nullement bien disposé en faveur de James. La tante Sally, au contraire, ne cessait de chanter les louanges du jeune homme. Mais, sans vouloir entrer en discussion avec elle sur ce point, oncle Tim se contentait de dire que James ne lui plaisait pas. Il seyait bien, vraiment, à un étranger à la localité de se prélasser, de s'étaler pompeusement, le dimanche, dans la galerie du milieu de la chapelle! Et n'était-il pas ridicule, cet étranger, quand, partout où il allait, il affectait des airs dominateurs? Ces manières-là lui étaient antipathiques à lui, natif de Newbury, et il ne se sentait

pas d'humeur à les supporter sans souffler mot. Mais ces propos malveillants qui étaient rapportés au jeune homme par des tiers indiscrets, mais l'air de mécontentement que montrait l'oncle Tim à sa vue, ne produisaient nulle impression sur son esprit ; il se contentait de hausser les épaules, et disait, d'un air très-satisfait, qu'il possédait un ou deux moyens pour mettre un terme aux diatribes insignifiantes.

— Mais James, lui disait son ami intime, pensez-vous que Grace ait de l'amitié pour vous?

— Je n'en sais rien, dit notre héros, du ton d'une parfaite certitude.

— Mais vous ne pouvez épouser Grace, si l'oncle Tim s'y oppose?

— Peuh! oncle Tim aura de l'amitié pour moi quand je voudrai.

— D'abord, James, il vous faudra renoncer à votre flûte, je vous en préviens.

— Fa, sol, la! je m'arrangerai de façon à ce qu'il aime ma flûte autant que ma personne.

— Mais comment ferez-vous?

— J'userai de mes moyens, — dit notre héros avec aplomb.

— Et puisque vous parlez ainsi, James, c'est assurément que vous ne connaissez pas l'oncle Tim; c'est bien la plus singulière créature que vous ayez jamais vue.

— Je connais l'oncle Tim mieux que beaucoup de gens ne le connaissent. Il n'est pas plus méchant que vous et moi, et, quant à l'esprit de contradiction qu'on lui prête, il suffit, pour le réduire à néant, de lui faire croire qu'il marche librement dans sa voie, tandis qu'il marche dans la vôtre. Ce n'est pas plus malin que ça.

— Fort bien, dit l'ami; mais je ne saurais partager votre sentiment.

— Je vous parie un écureuil gris, dit James en prenant congé de son ami, que ce soir même oncle Tim sera enchanté de ma personne et de ma flûte.

C'était par une belle soirée d'été. Un orage avait dégagé la voûte du ciel d'une masse de nuages épais en les refoulant autour du soleil couchant dans une perspective lointaine; les gouttes d'eau perlaient à la pointe des feuilles, et les merles et les rouges-gorges, confondant leurs chants, faisaient circuler à travers la petite vallée de Newbury la douce voix de l'harmonie.

L'âme de James, en ce moment, subissait le charme de cette espèce de poésie qui consiste dans le sentiment d'un bonheur inexplicable. L'image de la maison brune et de ses hôtes était incessamment devant ses yeux. Il quittait parfois le grand chemin, tantôt vers la droite pour franchir une haie et voir si la pluie n'avait pas gonflé le ruisseau où il avait coutume de prendre des truites, ou se dirigeait à

gauche pour s'assurer si les melons d'eau de M. tel ou tel avançaient vers leur maturité, car James éprouvait le besoin de s'intéresser aux affaires des autres tout autant qu'aux siennes.

A la suite de ces diverses évolutions, il arriva à la clôture qui marquait le commencement des domaines de l'oncle Tim. Il fit là une halte, jetant les yeux autour de lui. Près de là, quatre ou cinq moutons, en regardant de tous côtés, s'aperçurent qu'un piquet, trop peu enfoncé dans la terre, laissait une petite porte entr'ouverte.

Toute l'attention de James se dirigea alors sur les moutons. — Eh bien ! jeune homme, dit-il au berger qui passait par cette étroite ouverture, vos moutons vont entrer aussi; et c'est là ce que je désirais. — Après avoir attendu un moment, pour s'assurer que tout le troupeau allait suivre, il courut en toute hâte vers la maison du père Tim, et, ouvrant la porte charretière, il s'élança hors d'haleine vers la maison de celui-ci, criant de sa plus forte voix :

— Oncle Tim ! les moutons se sont introduits dans votre jardin.

Oncle Tim laissa tomber sa meule à repasser et sa faux.

— Je les aurai bientôt mis dehors, — ajouta notre héros, et, tout aussitôt, il descendit précipitamment le jardin, et fit une charge à fond sur l'ennemi,

qu'il frappa d'estoc et de taille jusqu'à ce qu'il l'eût forcé à évacuer la place. Ainsi maître du champ de bataille, il sauta par-dessus la barrière, saisit une grosse pierre, derrière laquelle il enfonça le piquet si avant dans la terre qu'il n'était plus à craindre qu'aucun mouton s'aventurât à tenter une nouvelle invasion. Tout cela fut l'affaire d'un moment; mais, au retour de son expédition, James était tellement hors d'haleine qu'il fut obligé de s'arrêter un moment, puis de s'asseoir à terre.

Oncle Tim jeta sur le jeune homme un regard maussade.

— Quelle mouche dans l'air vous a donc piqué si fort, dit le premier, pour vous faire cabrioler de la sorte? j'aurais pu chasser moi-même ces petites bêtes.

— Si vous tenez à les chasser vous-même, je puis les faire entrer de nouveau dans votre jardin,— dit James.

Oncle Tim lança au jeune homme un singulier regard de côté; puis il lui dit : — Je dois vous inviter à entrer.

— Bien obligé, dit James, mais je suis on ne peut plus pressé.

En disant cela, il fit mine de partir comme s'il était appelé dehors par une affaire urgente.

— Vous feriez mieux de vous arrêter ici, une minute.

— Je ne puis m'arrêter une minute.

— Je ne sais ce qui vous possède pour vous montrer si peu pressé. On croirait que toute la création va vous tomber sur les épaules.

— C'est précisément là ma situation, oncle Tim, dit James en s'approchant de la grande porte.

— Eh bien! dans aucun cas vous ne pouvez refuser de prendre un verre de cidre,— dit l'oncle Tim qui maintenant se faisait un point d'honneur de triompher des refus répétés du jeune homme.

James jugea à propos de ne pas refuser cette seconde invitation, et oncle Tim parut tout aussi satisfait que s'il avait accepté la première.

Ainsi forcé dans ses retranchements, James pensa qu'il était à propos d'oublier en même temps et sa longue promenade et ses affaires pressées, et il se confirma pleinement dans cette résolution quand il aperçut tante Sally et mademoiselle Grace revenant ensemble d'une visite de l'après-midi. Trouver tête à tête oncle Tim et James buvant amicalement un pot de cidre, grand Dieu! n'est-ce pas la dernière pensée qui eût pu se présenter à l'esprit de ces deux respectables dames? A leur entrée, M. James lança furtivement un regard si malin à mademoiselle Grace que la jeune fille, embarrassée, mit bien un quart d'heure à dénouer les rubans de son chapeau.

James, qui n'avait cessé de faire l'agréable auprès de l'oncle Tim, voulut d'abord descendre au jardin

pour contempler les choses admirables qui s'y trouvaient. Il se promena ensuite tout autour de la pièce de blé, s'arrêtant à chaque instant, et levant les yeux en l'air, en signe d'une satisfaction extraordinaire, comme s'il n'avait jamais vu de blé comparable à celui-ci; puis, ayant examiné le pommier favori de l'oncle Tim avec l'expression du plus vif intérêt, il s'écria, après être resté quelque temps en contemplation devant ce magnifique pommier : — Quel est le nom des pommes de cet arbre merveilleux?

— On les nomme, je crois, campanelles, ou quelque chose approchant, dit l'oncle Tim.

— Mais où vous êtes-vous procuré ce pommier? Je n'ai jamais vu des pommes de ce genre, — dit James en continuant de fixer ses yeux sur l'incomparable pommier.

Pour témoigner à l'admirateur de son jardin combien il tenait peu de compte de ses interjections laudatives, oncle Tim, pendant cette sérénade monotone, avait arraché de mauvaises herbes et les avait jetées par-dessus la haie; puis, s'étant rapproché de James, il avait relevé la dernière exclamation en prononçant ces paroles si calmes : — Ces pommes n'ont rien de si admirable, que je sache.

En ce moment, Grace vint prévenir son père et son hôte que le souper était servi. Une fois à table, James se donna libre carrière pour arriver à la con-

quête de l'oncle Tim. C'est quelquefois un bon moyen de gagner l'amitié des gens que de leur faire penser qu'ils nous aiment déjà. Partant de ce principe, James parlait, riait, racontait des histoires, plaisantait avec une assurance intrépide, et assurait par intervalles l'effet de ses paroles en arrêtant sur oncle Tim un de ces doux et pénétrants regards qui feraient fondre, sous leur charme irrésistible, une avalanche de préventions humaines. James, d'ailleurs, avait reçu de la nature un don précieux, qui le rendait, en fait de diplomatie, supérieur à tous les diplomates de l'Europe; après cinq minutes de conversation, il éprouvait un intérêt réel pour la première personne venue. En ce peu de temps, l'homme gai et badin était transformé en homme grave et bienveillant : à la sympathie avait succédé le dévouement. Bien que son esprit ne fût nullement profond, il avait un tact merveilleux pour lire dans le cœur des autres; il portait dans cette investigation une observation patiente et sagace qui se fondait sur l'interprétation intelligente des moindres faits extérieurs qu'il observait chez les autres; assez semblable, en ce point, à l'enfant qui examine les roues et les ressorts d'une montre, dans l'espoir de découvrir le mécanisme qui la fait marcher. Sous une écorce rude qui cachait un grand fonds de bonté, oncle Tim offrait un piquant sujet d'étude à ce jeune contemplateur de la nature humaine. Aussi, après le thé,

profitant d'un moment où il se trouvait seul avec Grace, il s'écria spontanément :

— J'éprouve pour votre père une véritable amitié, Grace.

— Ah !

— Oui, et je l'aime d'autant mieux qu'il me donne de la peine pour le démêler.

— Eh bien! j'espère qu'il répondra à vos sentiments pour lui, répondit Grace. — Puis, craignant de voir ses paroles détournées de leur sens propre, elle s'arrêta, rougit, et perdit toute contenance. Mais James était trop bien élevé ou plutôt trop heureusement né pour paraitre s'apercevoir de son embarras; il se contenta de répondre : — Je gagnerai son amitié, j'espère; mais voudra-t-il jamais convenir de ce changement?

— C'est le meilleur des hommes, dit Grace, et il agit toujours comme s'il rougissait de le paraitre.

James se recueillit une seconde, puis leva les yeux vers le soleil couchant dont les rayons splendides brillaient comme les flots dorés d'une mer paisible. Il étendit la main, par la fenêtre ouverte, pour faire tomber d'un buisson de roses quelques gouttes d'eau qui dans leur chute étincelaient comme des diamants.

Grace suivait avec intérêt tous les mouvements du jeune homme, qui ne tarda pas à rompre le silence.

— Grace, dit-il enfin, je vais au collége cette année.

— Vous me dites déjà cela hier.

James se pencha sur le géranium de la jeune fille, et, tout en arrachant les feuilles mortes de la douce fleur, il reprit ainsi :

— Votre père ayant de l'amitié pour moi, Grace, puis-je espérer que vous m'accordiez aussi la vôtre?

— Dès à présent, j'ai de l'amitié pour vous, James.

— Mais, Grace, vous savez ce que je veux dire, ajouta James en levant les yeux vers la cime du pommier.

— Eh bien! je désire que vous vous en teniez au sens de mes paroles, en dehors de toute interprétation.

— Oh! sans doute, dit James d'un air d'intelligence avec son aimable interlocutrice, et, comme dit tante Sally, quand l'affaire est arrangée, à quoi bon les caquets?

A ces derniers mots, le pas de l'oncle Tim se fit entendre. Aussitôt James tira sa flûte de sa poche, en joignit ensemble les parties, et la regardant avec gravité il s'écria en levant les yeux au plafond :—Oncle Tim, voici la meilleure flûte que j'aie jamais vue.

— Je hais les roucoulements de la flûte, dit oncle Tim avec aigreur.

— Vraiment, vous m'étonnez; car je pense que

cet instrument surpasse... Et sans se donner le temps de terminer sa phrase, l'ardent musicien approchant la flûte de ses lèvres commença à exécuter une longue série de variations et de fioritures plus ou moins brillantes.

— Là! s'écria-t-il en regardant son hôte d'un air de triomphe, après ce laborieux exercice, que pensez-vous maintenant, oncle Tim, de mon exécution ?

Oncle Tim, sans répondre à cette question, se mit à aller et venir nonchalamment dans la maison, mais il rentra bientôt dans la chambre où se tenait le musicien ; puis sortit de nouveau et revint encore, car James avait commencé à jouer *Yankee Doodle*, cet air national composé en l'honneur des descendants des Puritains.

Le patriotisme de l'oncle Tim commença à s'émouvoir, et si ce n'eût été cette malheureuse flûte, il eût suivi plus d'une fois les mouvements des doigts agiles de l'habile musicien.

— Oh! s'écria le bonhomme charmé, comment avez-vous pu apprendre à exécuter de semblables tours de force?

— Cela n'est pas très-difficile, dit James en passant à un autre air. Quand il eut fini, il s'arrêta, un moment, pour contempler son instrument, et, pendant cet examen, il dit à l'oncle Tim : — Vous ne sauriez croire avec quelle perfection la flûte donne

le ton... C'est toujours de la flûte que je me sers, le dimanche, pour donner le ton.

— D'accord, dit l'oncle Tim, mais ce n'est pas là, je crois, l'instrument qui convienne à la maison du Seigneur.

— Pourquoi non ? les sons de la flûte ont la même douceur que ceux de l'instrument qu'elle a remplacé, et je m'étonne qu'on ne veuille pas rendre justice à son mérite. Avouez, du moins, qu'elle vaut mieux que rien.

— Sans contredit, elle vaut mieux que rien, dit l'oncle Tim ; mais comme je l'ai toujours dit à Grace et à ma femme, ce n'est pas l'instrument qui convienne à l'église. Il n'est pas solennel.

— Solennel ! dit James ; c'est selon la manière dont on en joue. Écoutez.

En disant ces mots il fit résonner le logis de l'air de *Old hundred*, et le mena jusqu'au bout, malgré sa longueur, avec une grande puissance.

— Vous voyez ! s'écria notre héros d'un air triomphant.

— Bien, bien, dit l'oncle Tim. Mais je persiste dans mon opinion, et, pour en revenir à ce que je disais tout à l'heure, la vue seule d'une flûte choque dans une chapelle.

— Mais vous convenez du moins que la flûte vaut mieux que rien, car, voyez-vous, comment pourrais-je donner le ton sans cet instrument ?

— Eh bien ! il a son utilité, ajouta l'oncle Tim, mais elle n'est pas grande.

Tout limité qu'il fût, cet assentiment tardif de l'oncle Tim fit plaisir à James, qui partit en emportant sa flûte dans sa poche, et les dernières paroles de Grace dans son cœur. Seulement quand il eut tiré sur lui la grande porte d'entrée, il se dit à lui-même : Pourvu que tante Sally ne s'avise pas de vouloir faire accepter mon panégyrique à l'oncle Tim ! Si elle commet cette bévue, j'aurai tout à recommencer auprès du bonhomme.

L'appréhension de James ne tarda pas à se réaliser. On pouvait faire revenir secrètement oncle Tim d'une erreur, d'une prévention, mais non pas l'amener à confesser ouvertement ses torts. Aussi, le lendemain matin, quand tante Sally dit à oncle Tim dans toute l'expansion de son cœur : — Eh bien ! j'étais très-sûre que vous finiriez par prendre de l'amitié pour James. — Celui-ci se contenta de répondre : — Mais je n'ai rien dit de semblable à personne.

— Hier soir, reprit la bonne dame, vous paraissiez dans les meilleurs termes avec lui.

— Mais je ne pouvais le mettre à la porte. L'opinion que j'avais de lui, je l'ai encore aujourd'hui.

Malgré cette nouvelle boutade, il était à remarquer que l'oncle Tim se contentait à présent de

déclarer en termes généraux son antipathie pour James, sans entrer dans des détails, comme il avait coutume de le faire auparavant. Il était évident que la glace commençait à fondre; mais cette opération eût été bien longue, si des circonstances imprévues n'avaient concouru à ce résultat.

Ce fut vers ce temps-là que George Griswold, le frère de Grace dont nous avons déjà parlé, revint au village natal, après avoir terminé ses études théologiques dans une institution du voisinage. C'est sans doute une tâche pleine d'intérêt que de suivre le développement du cœur et de l'esprit chez un petit villageois sortant de son lieu de naissance, timide, innocent et pur, pour entrer au collége, jusqu'au moment où cet enfant revient dans sa famille homme fait au physique comme au moral. Il est curieux de comparer ces lettres tremblantes et mal formées avec cette écriture svelte, hardie et dégagée; il est piquant, enfin, de rapprocher d'un style ferme, solide et caractéristique les premiers linéaments de la pensée humaine imparfaitement tracés dans le cercle étroit d'une école de campagne. George Griswold offrait un exemple frappant de cette métamorphose. Les deux traits saillants de son caractère étaient une sensibilité extrême jointe à un penchant décidé pour la méditation. Avec ces deux dispositions, on se montre d'ordinaire, au jeune âge, lourd, nonchalant, paresseux. Quelques années suffirent pour

opérer chez George un changement extraordinaire.

Quand il avait quitté, enfant, son village, pour entrer au collége, il était d'une humeur taciturne et en apparence flegmatique. Sa sensibilité ne se manifestait alors que par la rougeur de son visage, et sa modestie par un air de stupéfaction, quand on lui adressait la parole. Mais les années des études classiques amenèrent insensiblement des changements si notables dans sa personne et dans son esprit, que George Griswold, à l'expiration de ses études, n'était plus reconnaissable. Enfant, un regard du diacre suffisait pour le faire trembler, et, quand il rencontrait le ministre de l'Évangile, il eût voulu rentrer en terre. Aujourd'hui, jeune homme, il passe au milieu des plus notables de l'endroit avec une parfaite aisance et une complète liberté d'esprit.

Hélas! pendant que ses facultés intellectuelles prenaient un grand développement, ses forces physiques décroissaient dans la même proportion. A chaque visite qu'il faisait à sa famille, pendant la durée de ses études, on le voyait plus pâle, plus mince, plus languissant, moins capable enfin de soutenir les fatigues du ministère sacré auquel il s'était destiné. Mais aujourd'hui qu'il était revêtu du caractère de ministre, de ministre réel, avec le droit d'officier, de prêcher, quelle joie et quelle

gloire pour oncle Tim et tante Sally, si leur fils justifiait publiquement les espérances que ses talents avaient fait naître !

Le dimanche qui suivit l'arrivée de George Griswold, le bruit se répandit à Newbury et aux environs qu'il prêcherait ce jour-là. Jamais dans le village il n'y avait eu d'exemple d'un si vif empressement à se rendre à la chapelle. Quand le moment de lire le premier psaume fut arrivé, vous auriez pu voir les têtes blanches des vieillards se tourner toutes à la fois vers la chaire, tandis que les vieilles femmes, avec leurs petits chapeaux noirs, inquiètes, agitées, impatientes, se portaient en avant pour voir le ministre de plus près et pour l'entendre plus facilement. Les enfants regardaient aussi, à l'exemple de leurs parents. Dans un banc fermé, qui faisait face à la chaire, on remarquait l'oncle Tim, la figure empreinte de réserve et de gravité. A ses côtés étaient la tante Sally, paraissant aussi heureuse qu'une mère peut l'être en pareille circonstance, et mademoiselle Grace, levant son doux visage vers son frère, comme fait la fleur vers le soleil. On voyait aussi dans la galerie de face notre ami James, dont l'air gai semblait un peu tempéré par l'inquiétude de l'attente. Enfin, jamais un auditoire plus recueilli ne se réunit pour saluer le début oratoire d'un jeune prédicateur. Dans cette fervente abnégation de soi-même, qui caractérisa les pre-

miers exercices religieux du matin, les assistants découvrirent qu'ils obéissaient tous à une loi surnaturelle, et tous, par cette seule pensée, se sentirent gagnés par une influence irrésistible.

Les prières du jeune ministre, magnifiques par la poésie religieuse de l'Orient dont il les avait revêtues, éloquentes par son émotion personnelle, contenue et forte, impressionnaient l'auditoire, comme l'aurait pu faire une noble et touchante harmonie, invitant au silence et disposant aux sentiments pieux par un charme dominateur. Le sermon fut remarquable par la vigueur de l'expression et la puissance du raisonnement, ces caractères des sermons des ministres de la Nouvelle-Angleterre qui font marcher constamment sur deux lignes parallèles les arguments et les preuves. Celui de George empruntait, d'ailleurs, un relief considérable de la sensibilité profonde, bien qu'à moitié comprimée, avec laquelle il fut prononcé.

Profondément imbu de la doctrine de l'Église de la Nouvelle-Angleterre qui fouille impitoyablement dans les replis les plus cachés de l'esprit humain dont elle signale le progrès dans l'avenir, qui expose tous les mystères des rapports de l'homme avec Dieu, aussi bien que les incroyables incertitudes de l'homme pour son bonheur ou son malheur éternel, l'orateur chrétien, pour faire de cette doctrine un tableau saisissant, a livré à son auditoire le fond

de ses plus ardentes pensées de charité et d'amour, et, s'élevant au-dessus de sa faiblesse physique, il a donné à ses gestes, à ses paroles, une ferveur voisine de la ferveur d'un autre monde. L'excessive pâleur de son teint, le tremblement de sa voix, provenant de l'énervement de sa constitution, produisirent le plus pathétique intérêt, comme si un homme de cet âge absorbé dans la pensée de la vie future ne pouvait rester longtemps dans ce monde.

Quand le service fut terminé, les fidèles se dispersèrent avec l'air de gens qui avaient plutôt *senti* qu'*entendu*. Toutes les critiques qu'ils firent du sermon se trouvèrent résumées dans l'opinion du diacre Dudlow, homme fin et honnête, qui, après s'être tenu un moment à la porte de l'église, était entré et avait été vivement impressionné par le sermon du jeune prédicateur :

— George Griswold, — avait-il dit les larmes aux yeux, — est une créature bénie du Seigneur. Il y a bien longtemps que je n'ai été si près du ciel. C'est, je le répète, une créature bénie du Seigneur. Voilà mon opinion sur son compte.

Et notre ami James, n'aurons-nous pas aussi son opinion? James fut d'abord étonné, puis ému profondément, et enfin entièrement absorbé par la parole du prédicateur. Ce n'est qu'après la fin des offices qu'il revint de l'égarement momentané de

son esprit et s'aperçut qu'il était dans une chapelle. James ne s'était pas connu jusqu'à ce jour. Sa mobilité, son activité n'avaient été que les indices d'un esprit inquiet, qui ne trouve pas à se satisfaire, mais aujourd'hui il lui semblait que son intelligence élargissait le cercle où elle avait été emprisonnée jusqu'à ce moment. Il lui semblait qu'une sorte d'affinité électrique l'entraînait dans une autre voie que celle qu'il avait parcourue jusqu'à ce jour, et quand il vit le doux ministre du Seigneur s'arrêter au bas de l'escalier de la chaire, il s'avança aussitôt vers lui.

— Je désire, dit-il en l'abordant d'un air grave, avoir un petit entretien avec vous. Voudriez-vous me permettre de vous accompagner jusqu'à votre logis?

— Il fait bien chaud, et le trajet est long.

— Oh ! n'importe, dit James, si vous agréez ma proposition. — La proposition ayant été acceptée, vous eussiez vu alors, passant sous les arbres, l'ardent jeune homme donnant libre carrière aux pensées nouvelles que l'éloquence de George Griswold avait fait surgir dans son esprit ; adressant à celui-ci une masse de questions, lui posant une foule de problèmes. Un mois d'étude et de réflexions eût à peine suffi pour répondre aux unes et pour résoudre les autres.

— Je ne saurais, pour le moment, m'occuper de

vos questions, dit le jeune ministre, en s'arrêtant à la porte de la maison de son père.

— Eh bien donc, quand voulez-vous que nous reprenions notre entretien ? dit James avec empressement. Me permettrez-vous de venir vous voir dans la soirée ?

Le ministre lui accorda sa demande en souriant, et James partit si plein de pensées nouvelles qu'il passa auprès de Grace sans la voir.

Dès ce moment commença à s'établir entre les deux jeunes gens une amitié qui plaidait éloquemment en faveur des affinités des contraires ; amitié qui ressemblait à l'alliance du soir et du matin, si cette alliance était possible. D'un côté fraîcheur, éclat ; de l'autre, paix et douceur.

Épuisé par l'état de sa santé qui empirait chaque jour, par la ferveur d'une charité infinie et par les efforts incessants de la pensée, George trouvait du charme dans le commerce d'un jeune homme dont la santé robuste, la vivacité bouillante et l'esprit vigoureux, mais insuffisamment exercé, faisaient avec lui un si grand contraste. James, de son côté, subissait les salutaires influences du caractère de son ami ; il devenait doux, calme, réfléchi. Ce n'est pas un petit mérite de comprendre et de reconnaître la supériorité d'un autre.

Au bout de quelques jours, George Griswold avait pris sur notre ami un ascendant illimité; un mois

était à peine écoulé qu'il avait développé et fortifié son caractère plus efficacement que n'auraient pu le faire quatre années d'études au collége. Nos sentiments religieux retiennent toujours quelque chose de la première impression qui les a fait naître. Léger, simple, bouillant, impétueux, James s'était plutôt livré, jusqu'alors, aux plaisirs de son âge qu'à la culture de son intelligence et au développement de sa raison ; mais, touché de l'humeur calme et sereine de son ami, de sa douceur inaltérable, de son dévouement sans bornes et de la sublimité du but suprême auquel il tendait, James, aujourd'hui, donnait accès dans son cœur et dans son esprit aux idées religieuses, sans lesquelles les intelligences les plus vigoureuses demeurent toujours incomplètes.

Les effets produits par les sermons du jeune pasteur, par son zèle et son ardeur dans l'accomplissement des autres devoirs du saint ministère, furent remarquables et d'une telle nature qu'ils lui causèrent une grande joie. Mais ce n'était qu'au prix des plus grands efforts que George pouvait obtenir cet heureux résultat, et il ne se dissimulait pas que ces efforts abrégeaient promptement le petit nombre de jours qu'il lui restait à vivre. Si l'esprit le mieux réglé éprouve un amer regret en renonçant aux projets qu'il a longuement mûris, il souffre bien plus encore en trompant les espérances que ses amis et ses parents avaient fondées sur ces succès

dans l'avenir. Ces deux souffrances, George les ressentit. Il souffrait encore quand il voyait sa mère recueillant avidement ses moindres paroles ou suivant tous ses mouvements avec cette tendre sollicitude qu'inspire la faiblesse. Il souffrait aussi quand il regardait son père, son singulier père, dont toute l'ambition terrestre se bornait aux succès obtenus par son fils — car bientôt allait s'éteindre le flambeau de leur vieillesse.

Quand le jeune ministre revenait de la chapelle, après un sermon triomphant, c'était triste de voir son vieux père, si heureux au fond, cacher sa joie et dire en s'asseyant :

— George, ce sermon pourrait être discuté; mais vous pensez que vous êtes une autorité irréfutable. Je serais vraiment curieux de savoir comment vous en savez plus long sur ce point que nous autres. — Les explications de George étaient claires, nettes, précises; et le vieillard, après avoir épuisé le fond des plus pitoyables ergoteries, se taisait, sans avouer sa défaite, ravi intérieurement d'avoir fourni à son fils l'occasion de montrer son savoir et son éloquence.

Si George se trouvait engagé dans une discussion avec quelqu'un, le vieillard venait s'asseoir auprès de lui, la tête penchée vers la terre, mais sous ses sourcils épais s'échappaient furtivement des regards bienveillants qui exprimaient et son tendre intérêt

pour son fils et son désir modeste de cacher cet intérêt. Les marques d'affection que nous donnent les personnes naturellement douces ou tendres sont loin de nous toucher autant que celles qui nous viennent de gens durs et sévères ; aussi George était-il très-sensible aux manifestations secrètes de l'orgu il et de l'amour paternel.

— Jamais, se disait George à lui-même, la figure de mon père n'a revêtu cette expression. Que deviendra-t-il donc, si je meurs ?

Telles étaient les pensées qui le préoccupaient, quand, par une belle matinée d'automne, Grace, sortant de la maison, l'aperçut appuyé sur la barrière du jardin.

— A quoi rêvez-vous, par ce beau jour, cher frère ? dit la jeune fille en courant vers lui.

Le jeune homme se détourna et considéra avec un sourire contraint la joie qui brillait sur la figure épanouie de sa sœur.

— Que vous êtes heureuse, Grace ! répondit-il.

— Sans doute, je suis heureuse ; et vous devriez être heureux aussi, car vous êtes meilleur que moi.

— Je suis heureux, Grace, c'est-à-dire j'espère que je le serai.

— Vous souffrez, je sais que vous souffrez, dit Grace ; vous paraissez abattu. Oh ! si votre cœur pouvait battre comme le mien !

— Ma santé est perdue, chère Grace, et je sens que je ne la recouvrerai jamais.

— George, cher George, ne me parlez pas ainsi ; oh ! jamais. Vous briseriez nos cœurs, ajouta-t-elle les larmes aux yeux.

— Vous avez raison, ma sœur ; ce n'est pas que je me préoccupe personnellement de cette pensée autant que — mais, reprit-il, ce sera la même chose dans le ciel.

Une semaine après cet entretien, un gros rhume augmenta sa faiblesse, et il tomba tout à fait malade. Les progrès du mal étaient rapides ; mais, ingénieuse à se tromper, tante Sally, comme font les cœurs tendres et affectionnés, s'abusait sur la nature du mal et l'imminence du danger : — Il ira mieux, — disait-elle tous les jours, et, de son côté, oncle Tim niait l'évidence du mal avec toute la fermeté opiniâtre de son caractère. Quant au malade, il ne s'abusait pas sur sa situation, mais il ne se sentait pas la force de détromper ses vieux parents.

James passait maintenant la journée auprès de son ami, s'évertuant par ses paroles et par ses actions à le soulager et à le distraire. O James ! ceux qui vous ont vu naguère si bruyant, si impétueux et parfois si nonchalant, vous reconnaîtraient-ils dans ce jeune homme dont le pas est si retenu, l'œil est si attentif, la voix si douce, dont tous les mouvements sont si mesurés autour du lit de ce

malade? Pourquoi non, puisqu'on a tant d'exemples de personnes qui, comme lui, vives et enjouées dans le bonheur, sont devenues, aux jours des épreuves, des modèles de douceur et de dévouement.

Nous sommes maintenant dans la chambre du malade. La lumière du matin commence à poindre. Tourmenté par la fièvre, George avait passé toute la nuit sans reposer un instant; mais, vers le jour, il commença à s'assoupir. James se tenait auprès de son lit, assourdissant le bruit de sa respiration, de peur de l'éveiller. Il faisait encore nuit, bien que le ciel se teignît des lueurs de l'aurore et que les étoiles fussent presque toutes disparues. Bientôt le matin annonça son lever en faisant pénétrer dans la chambre, par une persienne, un de ses rayons. Ce doux rayon, en ce lieu de douleur, on l'eût pris pour l'œil de notre Père céleste, veillant sur nous, quand toutes les amitiés humaines s'évanouissent.

George se réveilla bientôt; sa figure exprimait le calme. Il leva les yeux vers le ciel, murmurant tout bas ces deux lignes du poëte :

Le doux, l'immortel matin verse
Ses feux autour des sphères [1].

Un moment après, une ombre passa devant sa

[1] The sweet, immortal morning sheds
Its blushes round the spheres.

figure; il porta ses mains sur ses yeux, et des larmes coulèrent en silence sur son oreiller.

— George! cher George! s'écria James en se penchant sur lui.

— Ce sont mes amis, — c'est mon père, — ma mère, dit le malade d'une voix faible.

— Jésus-Christ veillera sur eux, dit James d'une voix caressante.

— Oh! oui, je sais qu'il veillera sur eux, car il aima les siens qui étaient dans le monde; il les aima jusqu'à la mort. Mais je vais mourir, et avant d'avoir fait le moindre bien.

— Oh! ne parlez pas ainsi, dit James. Pensez, pensez à tous les actes de votre vie; et, quand vous n'auriez fait de bien qu'à moi, Dieu vous en tiendra compte. Ce bien vous conduira au ciel; ce bien m'y conduira moi-même. C'est à la cause sacrée du bien que je consacrerai ma vie, mon âme, toutes mes forces; et alors vous n'aurez pas vécu en vain.

George sourit et leva les yeux au ciel; sa figure était celle d'un ange.

James, dans son transport, poursuivit: — Ce n'est pas moi seul qui puis parler ainsi : tous, dans ce village, nous vous bénissons; et vous serez éternellement dans nos cœurs.

— Bénissons Dieu, dit George.

— Oui, bénissons Dieu, dit James; pour moi, je le bénis de ce qu'il m'a fait la grâce de vous con-

naître. Nous le bénissons tous; nous vous aimons tous, et nous vous aimerons toujours.

La figure du malade, qui s'était un peu colorée pendant que James parlait, recouvra sa pâleur en disant : — Mais, James, il faut que je dise — je dois dire à mon père et à ma mère — je dois — et comment le pourrai-je?

A ce moment, la porte s'ouvrit et oncle Tim entra. Il parut frappé de la pâleur de George, et, s'approchant de son lit, il lui tâta le pouls et appliqua avec inquiétude sa main sur son front; puis, ayant essayé plusieurs fois de s'éclaircir la voix, il lui demanda s'il ne se trouvait pas un peu mieux.

— Non, mon père, dit George. — Peu après, il lui prit la main, arrêta sur lui un regard d'une sollicitude pleine d'anxiété, puis parut hésiter un moment, et dit enfin : — Mon père, vous savez que nous devons nous soumettre à la volonté de Dieu.

Ces paroles furent prononcées avec une expression qui fit jaillir la vérité aux yeux du vieillard. Il laissa tomber la main de son fils en poussant un cri d'angoisse, et, se détournant promptement, il quitta la chambre.

Voyant son père qui se tenait les bras croisés devant la fenêtre de la cuisine, Grace, pour le tirer de son désespoir, s'écria : — Mon père! mon père!

— Éloignez-vous, enfant! dit-il durement.

— Ma mère me charge de vous dire que le déjeuner est servi.

— Je ne veux pas déjeuner, dit-il en se détournant brusquement. Sally, ajouta-t-il peu après, que mettiez-vous dans cette tasse?

— Oh! ce n'est qu'un peu de thé pour George; cela le ranimera et lui fera du bien. Ce pauvre enfant!

— Cela ne lui fera ni bien ni mal, car il est perdu, dit oncle Tim d'une voix altérée.

— Oh! non, grand Dieu! s'écria tante Sally.

— Allez-vous encore me contredire? Je ne veux être contredit par personne tant que cela durera. Pour couper court aux mots inutiles, il est sûr que George va mourir, juste au moment où nous l'avions mis dans le cas d'être ministre. Oh! je voudrais moi-même être dans le cercueil, et ainsi..... — Il s'élança, sans finir sa phrase, hors de la chambre, et tira la porte sur lui.

Il est heureux qu'il existe une intelligence supérieure qui voit les souffrances du cœur comme elles sont, et non telles que les représentent les rébellions de l'infirmité humaine. Peut-être cette intelligence est-elle plus disposée en faveur des hommes durs et sévères qu'envers ceux dont les sentiments plus doux se concilient la sympathie de leurs semblables. Malgré toutes ses singularités, oncle Tim avait dans son cœur un fonds de religion sincère;

mais il existe peu d'hommes chez lesquels la religion fasse autre chose que de lutter contre les défauts naturels, de modifier les passions et de réfréner les vices.

Ce fut à cette heure d'épreuve qu'éclatèrent dans toute leur énergie l'obstination et la ténacité du vieillard. Bien qu'il reconnût la nécessité de la soumission, il lui semblait impossible de se soumettre. Ainsi, s'adressant à lui-même des reproches, s'efforçant en vain de réprimer les murmures de la nature, écartant de lui toute marque de sympathie, déplorable jouet de contradictions, de perplexités et de combats sans cesse renouvelés, il repoussait toute consolation.

Ce fut dans l'après-midi du dimanche suivant qu'il fut mandé, à la hâte, pour se rendre à la chambre de son fils. A peine entré, il vit que l'heure était arrivée. Toute la famille était réunie. Grace et James, placés à côté l'un de l'autre, s'inclinaient sur le moribond, tandis que sa mère se tenait à distance, la tête cachée dans son tablier,—pour ne pas voir la mort de l'enfant.—Le vieux ministre était là, avec la Bible ouverte devant lui. Le père alla s'asseoir auprès du lit de mort de son fils. Il demeura calme et grave, perdu dans la contemplation de la figure de ce fils, brillante alors de vie et d'immortalité. Ayant levé les yeux, George aperçut son père; il sourit, et lui tendit la main; puis il dit: — Je

suis heureux de vous voir ici. — Oh ! George, par pitié, ne souris pas ainsi. Je sais ce qui s'approche. J'ai essayé mainte et mainte fois de... mais je n'ai pu en venir à bout ; non, je n'ai *pu* en venir à bout !

A ces derniers mots, le vieillard frissonna et ne put retenir ses sanglots. Dans la chambre régnaient le calme et le silence, comme dans la demeure de la mort. Personne n'osait adresser au malheureux père des paroles de consolation. Enfin le fils répéta d'une voix douce, mais interrompue, ces paroles du meilleur ami des hommes : — Que notre cœur ne soit pas troublé ; il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père.

— Bien, dit le vieillard, mais je ne saurais m'empêcher de pleurer ; je pense bien qu'il nous faut faire la volonté du Seigneur, mais j'en mourrai.

— O mon père, je vous en conjure, ne déchirez pas mon cœur, dit le fils, en proie à une grande agitation. Je vous reverrai dans le ciel, et vous me reverrez aussi ; alors, votre cœur sera réjoui, et votre joie, aucun homme ne pourra vous la ravir.

— Je n'entrerai jamais dans le ciel, si je reste dans les dispositions où je suis maintenant, dit le vieillard. Je ne puis me résigner.

La douce figure du moribond s'assombrit, et il prononça à voix basse ces paroles : — Je désire qu'il voie tout ce que je fais. — Il jeta ensuite un regard

sur le ministre, et dit : — Priez pour nous. —

Tous les membres de la famille s'agenouillèrent pour prier. La prière produisit son effet accoutumé. Quand ils se relevèrent chacun d'entre eux paraissait plus calme. Cependant le moribond touchait au terme de ses souffrances. Un grand changement s'opéra dans son visage ; il arrêta ses yeux sur ses amis, puis il murmura d'une voix faible ces paroles de l'Évangile : — Que la paix soit avec vous ! — Puis aussitôt son âme s'envola vers le ciel.

Nous résumerons en peu de mots les événements qui suivirent cette belle mort, mais nous ferons remarquer, auparavant, que la semence du bien, répandue par le juste pendant sa vie, lève souvent sur sa tombe. Il avait souhaité, en mourant, le digne ministre du Seigneur, que la paix restât avec ses amis, et, quand il ne fut plus, ses amis se rappelèrent ses douces paroles d'adieu; et, bien qu'une douleur cruelle fût ressentie par eux lorsqu'il fut conduit au champ du repos, cependant leurs cœurs blessés étaient déjà adoucis et plus soumis.

— Que Dieu ait son âme! s'écria oncle Tim au moment où il se tenait avec James à deux pas de la fosse qui allait recevoir sa dépouille mortelle. Je crois que mon cœur s'est envolé avec lui dans le ciel, et j'ai la confiance maintenant que le Seigneur, après tout, sait mieux que nous ce qu'il nous faut.

Notre ami James paraissait alors appelé à devenir

le soutien de la famille, et le vieillard affligé commença à reporter sur lui involontairement les affections dont son fils, pendant sa vie, avait été l'objet.

— James, lui dit-il un jour, vous savez sans doute que je vous regarde à peu près comme un fils.

— J'ai conçu cette espérance, dit James affectueusement.

— Eh bien! reprit oncle Tim, vous allez cesser de tenir votre école. Vous partirez la semaine prochaine pour le collége; j'ai assez de bien pour vous y placer, pourvu que vous vous y montriez appliqué et assidu.

James connaissait assez le cœur de l'oncle Tim pour ne pas refuser sa proposition. Il savait que ce serait une consolation pour le pauvre vieillard de la voir agréée. Il eut assez de tact pour ne pas se confondre en remercîments et en protestations de reconnaissance, et se contenta d'accueillir l'offre comme une chose toute simple.

La veille de son départ il dit à Grace : — Nous sommes tous les deux bien changés, si nous nous reportons aux premiers jours de notre amitié. Maintenant, je pars, et je serai longtemps absent, mais je suis sûr...

Il s'arrêta pour mettre de l'ordre dans ses idées.

— Sans doute, dit Grace, vous êtes certain de la sincérité de toutes les choses que vous désirez dire, et que vous ne pouvez dire.

— Merci, dit James. — Puis il devint pensif, et ajouta : —Que Dieu me soit en aide. Je crois que j'ai assez de résolution pour devenir ce que je voudrais être; mais, à quelque position que je m'élève, quelque fortune que je possède, mon crédit, mon bien, mon activité et mes talents seront toujours au service de Dieu et de mes semblables. Alors, Grace, votre frère qui est dans le ciel sera réjoui.

— Je crois qu'il est réjoui dès à présent, — dit Grace. Puis, après une pause, elle ajouta : — Que de reconnaissance nous vous devons! Je ne sais ce que nous serions devenus, si vous n'aviez pas été ici. Oui, vous vivrez pour imiter mon frère, et même pour faire encore plus de bien que lui.

. . . .

Cinq ans après, James, établi en qualité de ministre dans un des villages les plus considérables de l'État de C..., jouissait d'une grande réputation d'éloquence et de charité. Par une soirée d'automne, on remarqua, à une extrémité de ce village, un homme de haute taille et de mine renfrognée.

—Ho, ho! cria cet étranger à un paysan qui travaillait dans un champ, quelle est la ville que j'aperçois là-bas?

— C'est Farmington, monsieur.

— Eh bien! je désire savoir si vous pourriez me donner quelques renseignements sur un jeune homme qui y demeure. C'est un de mes enfants.

— Un de vos enfants! quel est son nom?

— Mais, dit le vieillard en se découvrant, je crois qu'on l'appelle James Benton.

— James Benton! c'est le nom de notre ministre.

— Oui, je crois que c'est un ministre. C'est pourtant un de mes enfants. Où demeure-t-il?

— Dans cette maison un peu éloignée de la route, et qui est entourée par tous ces arbres.

Dans ce moment, un homme d'une taille imposante et dont la figure mâle exprimait la résolution, se glissa derrière oncle Tim. Mais n'avez-vous pas vu déjà cette figure? Les traits de ce nouveau venu sont plus prononcés, plus caractéristiques que ceux dont nous avons conservé un souvenir imparfait; oui, dans ce sourire fin qui a épanoui tout à coup son visage, à la vue du vieillard, vous avez reconnu la vivacité d'un ancien ami, celle de James Benton.

— Je savais bien, dit-il avec toute la chaleur de sa jeunesse, et en saisissant les deux mains d'oncle Tim, que vous ne pourriez pas vivre longtemps loin de nous.

Comme ils approchaient de sa maison, une tête charmante se montra à la fenêtre, et, dans un moment, Grace était descendue à la porte de la maison.

— Mon père, mon cher père! — s'écria-t-elle en le serrant dans ses bras.

5.

— Vous seriez bien aise de me faire croire que vous êtes contente de me voir, — dit oncle Tim, dont les yeux brillaient comme des diamants.

— Allons, allons, mon père, j'ai de l'autorité, ces jours-ci, dit Grace en l'entraînant vers la maison ; ainsi point de propos peu respectueux. Mais débarrassez-vous donc de votre canne et de votre chapeau, et asseyez-vous dans ce fauteuil.

— Oh, oh ! mademoiselle Grace, dit oncle Tim, vous revenez à vos anciens tours, commandant, décidant, tranchant, comme à l'ordinaire. Mais je vais vous prouver que je n'ai pas perdu l'habitude d'obéir. — En parlant ainsi, il s'assit dans le fauteuil.

— Mon père, dit Grace au moment où il allait la quitter, après avoir passé quelques jours avec ses enfants, dans le mois prochain nous aurons le jour des actions de grâces. Il faudra alors venir avec ma mère passer quelques jours chez nous.

D'après cette invitation, le mois suivant tante Sally et oncle Tim étaient assis auprès du feu, dans la maison de leur fille à Farmington. Ils assistèrent avec plaisir au jour de fête des actions de grâces ; mais une joie incomparable leur était réservée : ils entendirent, le lendemain de cette fête, James, leur second fils, prêcher devant un auditoire nombreux et sympathique. Son sermon fut généralement regardé comme le meilleur qu'il eût encore prononcé ;

et, comme c'était un habile commentaire de toutes les prédications de leur bien-aimé James, oncle Tim et tante Sally furent particulièrement d'avis que ce sermon avait atteint les limites de la perfection.

Dans la soirée qui suivit ce grand jour, oncle Tim, assis devant un bon feu de charbon de terre, était plongé dans le recueillement et la méditation. Tout à coup, sortant de sa rêverie, il dit à James :
— Nous ne pouvons jamais mieux faire que de nous soumettre à Dieu.

— Oh ! sans doute, dit James, la résignation est une des plus belles vertus du chrétien. Résignons-nous donc à la volonté du Seigneur, qui sait seul ce qu'il nous faut, et notre vie terrestre calme, sereine, paisible, nous semblera un acheminement vers la vie éternellement bienheureuse à laquelle nous sommes tous appelés.

LE PACIFICATEUR

Qu'il y a de sortes de beautés dans le monde ! Combien même il y en a dans la forme humaine !... Là l'enfance, dans sa fleur et avec sa vivacité ; ici, la jeunesse avec sa fraîcheur et la maturité de sa perfection ; l'âge viril dans sa dignité, la femme parée de sa douceur : tous diffèrent entre eux, et, pourtant, chacun d'eux est accompli.

Cependant il n'y a rien d'aussi admirable, rien qui offre une image plus frappante du ciel que la beauté du vieillard chrétien. On dirait le charme de ces journées d'automne si calmes, lorsque les chaleurs de l'été sont passées, lorsque la moisson est rentrée dans la grange et que le soleil éclaire doucement les campagnes paisibles, et les bois jaunissants qui vont subir leur dernière métamorphose. La beauté dont nous parlons est surtout morale ; elle relève plus encore du domaine de l'âme que dans aucune autre époque de la vie. La poésie ne manque jamais de représenter le vieillard comme un

chrétien ; et c'est en effet la période de la vie où les vertus qui sont l'essence du christianisme semblent atteindre leur développement le plus complet, le plus harmonieux. Le vieillard qui a survécu aux orages des passions, — qui a résisté aux combats des tentations, — qui a soumis religieusement l'énergie de sa jeunesse à des habitudes d'obéissance et d'affection, — qui, enfin, après avoir élevé sa famille selon la volonté de Dieu, s'appuie maintenant dans sa faiblesse sur *Celui* qu'il a servi autrefois ; ce vieillard est peut-être une des plus fidèles images de la beauté céleste que ce monde puisse nous offrir.

Telles étaient les pensées qui s'élevaient dans mon esprit, tandis que je revenais à pas lents du cimetière de mon village natal, où j'avais été errer, après bien des années d'absence. C'était un joli terrain, — espèce de pente douce garnie de gazon et bordée par un petit ruisseau dont l'eau transparente descendait jusqu'à des cèdres et des genévriers plantés au delà, tandis que, de l'autre côté, s'élevait une verte colline sur laquelle était assis le village dont les blanches maisons se détachaient de la verdure comme un collier de perles.

Dans ce paysage, pas un détail qui soit plus pittoresque et plus empreint d'un caractère particulier que ce cimetière, — cette cité du silence, — selon la belle expression orientale, s'étendant

parmi les arbres et les splendeurs de la nature, et faisant briller ses tombes aux rayons du soleil ; ce cimetière, témoignage du déclin : chaîne qui rattache les vivants aux morts.

Comme j'allais lentement, de butte en butte, en lisant les épitaphes qui témoignaient que tel avare, telle pauvre laborieuse mère de famille, tel petit enfant babillard, moissonné à la fleur de l'âge, avait vécu dans toute la joie ou dans les soucis, je fus frappé de l'aspect d'une pierre entièrement noircie, qui portait cette inscription :

« A la mémoire du diacre Enos Dudley, décédé « dans sa centième année. »

Cette épitaphe produisit sur moi une impression d'autant plus forte, qu'autrefois j'avais bien connu la personne qu'elle rappelait. En ce moment, il me sembla que son visage si doux, si vénérable se présentait à moi, comme au temps passé lorsque je voyais Dudley se lever de son siége de diacre et, droit et silencieux, se glisser au-dessous de la chaire. Je me rappelai de quel pas tranquille et mesuré il se rendait à l'assemblée, chaque dimanche, juste dix minutes avant l'heure. Je me souvins de son grand corps légèrement courbé, de ses beaux habits de fête couleur noisette, avec de longues basques et de larges manchettes, sur l'une desquelles on pouvait voir toujours deux épingles piquées avec la plus parfaite précision. Lorsqu'il

s'asseyait, le haut du prie-Dieu venait s'aligner à son menton, si bien que sa tête argentée et respectable ressemblait, en s'élevant par-dessus ce banc, à la lune qui domine l'horizon. Cette tête chauve au sommet eût pu servir de modèle pour un saint Jean. Les tempes en étaient ornées de cheveux encore abondants et d'une blancheur éclatante,

Qui descendaient noblement sur ses épaules,
Comme la blanche gelée couvre de ses facettes
Les branches dépouillées d'un chêne à demi mort.

Il était alors parvenu à un grand âge, et chacun des traits de son visage souffrant semblait dire : « Maintenant, ô mon Dieu, qu'est-ce que j'attends ?» Cependant les années se succédaient, et toujours on le voyait à sa place avec la même ponctualité dans l'accomplissement du devoir.

Un ancien Israélite n'eût pas mis plus d'exactitude que lui à servir son Dieu. Rien n'eût pu lui faire comprendre qu'il était à propos de se plonger dans la méditation lorsqu'on chantait en chœur, ou de s'asseoir, tout accablé qu'il était d'infirmités, avant que la prière, toujours extrêmement longue, fût terminée. Quel contraste entre lui et son collègue, le diacre Abram : un petit homme propret, remuant, affairé, avec ses cheveux en brosse et

droits comme une flamme, avec son habit boutonné dans lequel il était étroitement enfermé, avec son livre de psaumes à la main ! Il venait s'asseoir auprès du vieillard, et là ses yeux vifs et gris se tournaient d'abord vers un côté de la large nef, puis vers l'autre, et enfin ils se fixaient sur la galerie. On eût dit un homme que ses affaires appelaient à l'église, et qui se croyait responsable de tout ce qui s'y passait.

L'activité que ce bon petit homme déployait ainsi dans son ministère était *un assez* grand obstacle aux distractions que nous recherchions, nous autres jeunes gens éveillés. Alignés sur des siéges bas en face de la chaire, de temps en temps nous essayions de tromper l'ennui de l'interminable sermon par divers tours de notre façon : par exemple, de transformer nos mouchoirs en lapins ; de tirer lestement de nos poches les pommes et le pain d'épices que nous avions apportés pour notre régal du dimanche, ou de tirer les oreilles de quelque honnête chien venu à l'assemblée, et qui faisait de timides tentatives pour s'introduire dans la grande nef. Mais malheur à nos petits plaisirs de contrebande, malheur à nous si nous voyions la tête lisse d'Abram s'avancer en biais par-dessus le haut du siége des diacres ! Aussitôt pommes, pain d'épices, mouchoirs disparaissaient ; nos mains se joignaient, et nos yeux devenaient aussi immobiles et aussi sérieux

que si nous avions entendu chaque mot du sermon et même quelque chose de plus.

Il y avait un contraste frappant, entre ces deux diacres, dans la manière dont ils priaient et pratiquaient le service religieux, quand, — ce qui avait souvent lieu, — l'absence du pasteur leur laissait le fardeau des soins et de la direction à donner au sanctuaire. Dieu est aussi bon que grand, et tous nous sommes des pécheurs : telles étaient les vérités qui semblaient s'être infusées dans le cœur du diacre Enos, et s'être pour ainsi dire amalgamées avec son âme et son esprit. Pour le diacre Abram, c'était un *fait indiscutable*, qu'il avait établi depuis longtemps, et pour lequel il n'admettait pas le moindre doute. Sa manière bruyante de traiter cette matière semblait dire qu'il était parfaitement au courant *de cela* et de bien d'autres sujets.

Le diacre Enos était connu—de loin et de près—comme un proverbe, pour la douceur de ses manières, pour la charité sans bornes avec laquelle il couvrait et excusait les torts d'autrui. Un doute venait-il à se présenter au sujet d'une faute qu'on lui rapportait, le diacre Enos *devinait* — que l'inculpé n'y avait peut-être pas vu de mal. — Et lorsqu'une faute était trop évidente pour qu'une excuse de ce genre pût être admise, il *devinait* toujours— qu'il ne serait pas sage de s'étendre sur ce point, car personne ne saurait dire ce qu'il fallait en penser.

Diverses circonstances de sa vie feront ressortir ses traits plus clairement encore. Un certain fermier rusé, du nom de Jones, qui ne jouissait pas d'une réputation parfaite de probité, avait vendu au diacre Enos un important lot de terre et en avait reçu le prix, mais, sous plusieurs prétextes, il avait différé de délivrer l'acte de vente. Peu de temps après, le fermier vint à mourir; et, au grand étonnement du diacre, on ne put trouver chez cet homme l'acte en question, tandis que par son testament il léguait à une de ses filles ce même lot de terre.

— C'est une chose vraiment extraordinaire, dit le diacre. J'ai toujours su que Seth Jones était très-fin sur le chapitre de l'argent, mais je n'aurais jamais pensé qu'il pût ainsi fouler aux pieds un droit aussi incontestable. — Le vieillard déféra l'affaire au squire Abel, en le priant de voir s'il n'y aurait pas quelque moyen de l'arranger. — Je déteste particulièrement de parler de cela, dit-il; mais, squire Abel, vous savez que M. Jones était... —était... — *ce qu'il était*... Après tout, il est mort et enterré! — Ayant appris que le dommage ne pouvait être réparé, le diacre Enos se consola en disant à part à soi : — Eh bien! en tous cas, la terre reste à ces deux jeunes filles, à ces pauvres orphelines. J'espère que cela leur sera utile. Il y a Silence : je n'ai rien à en dire. Quant à Sukey, c'est une délicate et charmante enfant. — Là-dessus le

vieillard se retira, laissant pour conclusion que, l'affaire ne pouvant pas être arrangée, il valait mieux n'en plus parler.

Silence et Sukey étaient, l'une l'aînée, l'autre la cadette de nombreux enfants que les trois femmes de Seth Jones lui avaient donnés; de tous ces enfants, elles seules avaient survécu. L'aînée, Silence, était une femme de belle prestance, mais dont les yeux étaient noirs, les traits durs. Sa voix avait un timbre éclatant et mâle; elle possédait ce que les Irlandais appellent : — La bonne manière de s'en servir. Pourquoi l'avait-on nommée Silence? C'était pour les voisins un problème non résolu encore, car personne dans toute la contrée n'avait autant qu'elle de talent et de goût pour faire du bruit. Mademoiselle Silence était de ces gens qu'on trouve inflexibles sur le chapitre de leurs droits. Elle allait au-devant de toutes les discussions, faisait face à toute opposition, suivait son chemin tout droit sans que son courage fléchît jamais; faisant ranger pour la laisser passer les hommes, les femmes, les enfants, qui la craignaient à l'égal de la malle-poste. L'amour de la liberté et de l'indépendance était si manifeste chez elle que, bien qu'elle fût la fille d'un homme riche et que sa dot fût considérable, il n'y eut qu'un berger qui osa demander sa main, et encore ce pauvre diable fut-il mis à la porte par mademoiselle Silence avec l'assu-

rance formelle que s'il se permettait à l'avenir de rôder autour de la maison, elle lâcherait les chiens à ses trousses. Quant à Suzanne Jones, elle différait autant de sa sœur que le frêle et gracieux convolvulus du grand échalas qui le soutient. A l'époque que nous rappelons ici, elle venait d'atteindre sa dix-huitième année. C'était une jeune fille modeste, délicate, dont les joues se couvraient, quand on lui parlait, d'une rougeur pudique; elle était aussi timide, aussi réservée que sa sœur était hardie et entreprenante. Certes, mademoiselle Silence avait pris beaucoup de peine pour l'éducation de la pauvre Suzanne. — Et, pour récompense, disait-elle, cette fille se moquera de moi; jamais je n'ai pu lui enseigner à tenir les gens en bride.

Lorsque mademoiselle Silence apprit que le diacre Enos se considérait comme lésé par le testament de son père, elle aborda cette difficulté avec une résolution égale à la puissance de ses poumons. — Le diacre Enos aurait mieux à faire que de plaider pour dépouiller des orphelines de leurs droits. Elle espérait bien qu'il irait en justice, et il verrait alors ce qu'il y gagnerait. Un beau ministre de l'Église, un beau diacre, en vérité! qui va répandre une pareille imputation contre la mémoire de mon pauvre père, mort et enterré!

— Mais, Silence, dit Suzanne, le diacre Enos est un excellent homme. Je ne pense pas que son in-

tention soit de nous faire injure. Il y aura eu quelque méprise dans tout ceci.

— Suzanne, vous êtes une petite sotte, comme je vous l'ai toujours dit, répliqua Silence. On vous tromperait à la journée si vous ne m'aviez pas là pour vous diriger.

Les événements qui suivirent vinrent mettre en rapports plus étroits, plus directs ces demoiselles et le diacre Enos. C'est ce que nous allons montrer.

Le plus proche voisin du diacre était un certain vieux fermier à qui sa conduite irrégulière avait fait donner le nom bien justifié de l'*oncle Jaw* [1]. C'était un homme de haute taille, robuste, assez semblable par son air à un pluvieux ouragan du nord-est, — un être brumeux, — la mauvaise humeur incarnée, — se complaisant dans sa maussaderie, semblant défier toute tentative qu'on pourrait faire pour la dissiper. On eût dit que sa voix aigre, criarde, perçante comme le grincement d'une scie, répondait aux agréments de sa figure. La nature l'avait doué d'un de ces esprits retors, subtils, pointilleux qui, pour le plaisir de disputer, feraient tenir quarante questions sur la pointe d'une aiguille. S'il eût reçu une bonne éducation, il se fût produit comme le plus habile métaphysicien qui

[1] *Criard*, — à la lettre : *mâchoire*.

jamais ait jeté de la poudre aux yeux des générations futures. Mais, faute de cet avantage, il s'exerça, en manière de compensation, à l'art d'embarrasser et de mystifier quiconque avait le malheur de se trouver sur son chemin.

C'était principalement sur le terrain de la loi qu'il déployait son activité. La loi, c'était son élément, sa vie, sa préoccupation constante; c'était l'objet de ses méditations journalières, soit pour trouver le moyen de la tourner à son profit, soit pour appliquer la loi à ce qu'il avait imaginé. Il avait toujours quelque chicane à faire à propos d'un vieux mur de clôture qui tombait — un *brin* trop à gauche ou un *brin* trop à droite — et qui de la sorte faisait tort à sa propriété.

C'étaient aussi les dindons de Peter *un tel* qui avaient ravagé ses prés en s'y promenant, ou bien les oies du squire Moses qu'il était urgent d'enfermer dans le parc [1], ou bien encore quelque sujet de cette importance qui le tenait occupé depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année.

Or, le squire, pour s'amuser, lui aurait volontiers répondu : — C'est très-bien. — Mais l'oncle Jaw ne se contentait pas de combattre; il éprouvait l'impérieux besoin d'aller de maison en maison racon-

[1] *Town pound,* espèce de prison pour le bétail que l'on a saisi mangeant l'herbe ou les blés dans les terres voisines.

tant le fort et le faible de son affaire avec tous les : — Dit-il et dis-je, — et tous les : — Je lui disais et il me disait, — qu'il pouvait introduire dans son discours ou en faire découler. Par-dessus tout, il possédait un si merveilleux talent pour trouver des thèmes à dispute, et pour montrer à chacun le motif d'une querelle, qu'il réussissait à prendre aux oreilles tous les gens du voisinage.

Cependant le bon diacre Enos s'était imposé le rôle de pacificateur du village, et certes, grâce à l'oncle Jaw, cet emploi n'était pas une sinécure. On voyait le diacre s'attacher aux pas de l'oncle Jaw. Il aplanissait les difficultés, étouffait les querelles et arrangeait les choses avec une persévérance qui tenait vraiment du prodige.

L'oncle Jaw lui-même éprouvait un profond respect pour cet excellent homme, et, de même que tous les gens du pays, il allait lui demander des conseils. Du reste, suivant l'habitude des chercheurs d'avis, il n'acceptait de ceux que le diacre voulait bien lui donner, que ce qu'il jugeait conforme à ses propres idées ou à ses intérêts.

Un soir, il lui prit fantaisie d'aller s'installer au coin du feu chez le diacre Enos, pour lui exposer les nombreuses affaires qu'il avait eues ou qu'il avait en ce moment. Il voulait profiter de l'occasion pour raconter — comme quoi, s'étant avancé au-dessus de l'écluse du moulin, il avait dit à la vieille Granny

Clark qu'elle aurait certainement un procès avec Seth Seran pour ce lot de pâturage; — ou bien — comme quoi il avait dit à la veuve de Ziah Bacon qu'elle avait parfaitement le droit de chasser le cochon de Bill Scranton, toutes les fois qu'elle le trouverait devant sa maison.

Mais la grande affaire entre toutes les affaires, — celle qui vint absorber le temps que l'oncle Jaw pouvait avoir de reste, ce fut un différend qui s'éleva entre lui et le squire Jones, le père de Suzanne et de Silence. Il faut qu'on sache que le hasard avait mis les terres de Jones auprès de celles de l'oncle Jaw. Or voici de quelle façon se produisit la dispute : sur le terrain du squire Jones il y avait un moulin à eau; lequel moulin, à ce que prétendait l'oncle Jaw, causait une inondation — au beau milieu de sa propriété. — Comme le fonds de terre que possédait l'oncle Jaw était naturellement plein de fondrières et de joncs, et que, par conséquent, on pouvait sans peine y trouver de l'humidité, un mystère favorable couvrait la question en ne permettant pas de savoir au juste d'où l'eau provenait, et s'il s'en trouvait quelquefois en ce lieu plus qu'il ne devait y en avoir. Ainsi, quand tout autre sujet de dispute venait à lui manquer, l'oncle Jaw se donnait le plaisir d'engager un procès à propos du — beau milieu de sa terre. — Un de ces procès était pendant lorsque, par la mort du squire, le bien de

celui-ci échut à ses filles, Silence et Suzanne. Dès que le bruit vint jusqu'à lui que le diacre Enos avait été frustré dans son droit, l'oncle Jaw se disposa aussitôt à se mettre en route et à obtenir des renseignements. Un soir donc que le diacre Enos était tranquillement assis auprès de son feu, rêvant, lisant, ayant devant lui sa grosse Bible toute grande ouverte, il entendit gratter à sa porte, — signe précurseur d'une visite de l'oncle Jaw, — et, bientôt après, celui-ci se montra en personne. Il commença par s'installer juste en face du feu, les coudes appuyés sur ses genoux et les mains tendues vers le foyer. Dans cette position, il fixa sur la bonne figure du diacre Enos ses petits yeux gris inquisiteurs, et jeta cette phrase pour entrer en matière :

— Eh bien! diacre Enos, le vieux squire Jones est enfin mort. J'admire de quelle utilité peut lui être maintenant toute sa terre.

— Oui, répondit le diacre Enos, cela montre précisément combien toutes ces choses méritent peu d'être recherchées. Nous venons au monde sans y apporter rien, et il est certain que nous n'en emportons pas davantage.

— Vraiment oui, répliqua l'oncle Jaw, c'est parfaitement juste; mais, ce qu'il y a d'étrange, c'est l'entêtement avec lequel le vieux squire Jones s'accrochait aux choses. Tenez, par exemple, vous savez, son moulin qui ne cessait d'inonder d'eau le

beau milieu de ma terre; j'ai dit et démontré plus de vingt fois au squire Jones ce qu'il en était : et cependant il persistait à laisser tout cela dans le même état. Or, maintenant qu'il est mort, voilà que cette vieille Silence, qui est plus méchante que son père, fait encore plus de bruit que lui. Elle et Sukey se sont mises en possession de la terre. Mais, vous le voyez, je suis résolu à travailler cela.

Ici l'oncle Jaw fit une pause pour s'assurer s'il avait réussi à produire une impression sympathique sur le diacre Enos, mais le vieillard demeura impassible, fixant tranquillement son regard sur le haut d'une grande pelle de cuisine. L'oncle Jaw s'agita sur sa chaise; il crut devoir changer son mode d'attaque et aborder de face la question. Il reprit donc :

— J'ai entendu dire, diacre Enos, que le squire vous avait joué un mauvais tour, à propos de certaine pièce de terre.

Le diacre Enos garda encore le silence, mais l'oncle Jaw n'était pas homme à se décourager si facilement, et il revint ainsi à la charge :

— Le squire Abel, voyez-vous, m'a conté toute l'affaire en ajoutant qu'il ne voyait guère comment on pourrait l'arranger. Mais j'ai réfléchi et je lui ai dit : — Squire Abel, *que je lui ai dit*, je parierais bien tout ce qu'on voudrait que si le diacre Enos me confiait l'affaire, je trouverais une issue pour

l'en faire sortir adroitement, *que je lui ai dit*, car j'ai su voir jour à travers des choses bien autrement obscures que celle dont il s'agit aujourd'hui.

Le diacre Enos persistait à garder le silence. L'oncle Jaw, après avoir un peu attendu, mais inutilement, une réponse, reprit comme suit :

— Mais vraiment, diacre Enos, j'aimerais à apprendre de vous quelques détails particuliers.

— J'ai pris la détermination de ne jamais prononcer un mot au sujet de cette affaire, dit le diacre Enos d'un ton sans doute modéré, mais qui était si clair et tellement significatif que l'oncle Jaw comprit qu'il n'y avait rien à faire de ce côté. C'est pourquoi il se rejeta sur le chapitre de ses propres griefs.

— Eh bien ! voyez-vous, diacre Enos, commença-t-il à dire en prenant les pincettes et en s'apprêtant à ramasser tous les petits tisons, pour les réunir au milieu du foyer, voyez-vous, deux jours après l'enterrement (car je n'eusse pas aimé à me présenter trop tôt), je me mis en route pour aller sabrer mon affaire avec la vieille Silence; quant à Sukey, de pareils sujets ne sont pas plus de sa compétence que de celle de ma chatte blanche. Maintenant, voyez-vous, le squire Jones, peu de temps avant sa mort, avait fait abattre une vieille clôture à lui appartenant, qui s'étendait entre sa terre et la mienne, et il avait commencé à faire bâtir un mur de pierre tout neuf. Lorsque j'en vins à exami-

ner de près les choses, je reconnus qu'il avait fait porter toute la largeur du mur sur ma terre, tandis qu'elle ne devait en porter que la moitié. Or, voyez-vous, je ne pus en dire un mot au squire Jones, parce qu'il mourut avant que j'eusse fait cette découverte. Je pensai que je pourrais en parler à la vieille Silence, et ce qu'elle ferait à ce sujet, bien que je susse parfaitement qu'elle ne consentirait à rien, mais je vous laisse à juger si elle ne m'envoya pas au diable. Nous eûmes un combat en règle. Je crus que la vieille fille mourrait à force de crier. J'ignore même ce qui serait arrivé, lorsque précisément la pauvre Sukey entra, et parut si effrayée, si saisie... Sukey est une excellente fille... son regard est si timide, si doux, qu'il serait honteux de la tourmenter. Aussi je jugeai à propos de me retirer pour le moment.

Ici l'oncle Jaw s'étant aperçu que le visage du bon diacre s'était légèrement épanoui, il éprouva une vive satisfaction d'avoir pu réussir enfin à l'intéresser à son histoire.

Mais, durant tout ce récit, le diacre était resté plongé dans une profonde méditation ; il rêvait aux moyens de mettre un terme à une querelle qui, de temps immémorial, avait été pour lui un sujet de tourment, et précisément, dans cet instant même, son esprit venait d'être frappé d'un plan que la suite de notre histoire fera connaître.

Le mode d'arrangement qui s'était soudainement offert à la pensée du bon diacre était un de ces moyens qu'on a pu considérer comme un remède certain dans les débats des souverains et des peuples, depuis les temps les plus reculés de l'antiquité : le diacre espéra qu'il en sortirait des résultats pacifiques, même dans une affaire aussi difficile que celle de mademoiselle Silence et de l'oncle Jaw.

Autrefois le diacre Enos avait dirigé l'école du canton. Parmi ses élèves se trouvait la gentille Suzanne Jones. Suzanne était alors une petite fille rose et dodue, avec des yeux bleus, des cheveux frisés et les meilleures dispositions du monde. Il y avait aussi à cette école le petit Joseph Adams, le fils unique de l'oncle Jaw; jeune garçon beau, robuste, bien portant, habile à épeler les mots les plus longs, excellant à faire des boules de neige et des sifflets de peuplier, enfin celui qui, de toute l'école, savait lire le plus haut et le plus vite l'*Orateur colombien*.

Le petit Joseph avait hérité de toute la finesse d'esprit de son père, mais il y joignait une double part de bonne humeur; et, bien qu'il eût toujours maille à partir avec le maître d'école pour quelque espièglerie, il n'en était pas moins aimé de tout le monde, particulièrement du diacre, et de ses camarades sans exception.

Maître Joseph avait pris principalement Suzanne

Jones sous sa protection. Il la menait à l'école dans son traîneau, l'aidait dans les longues additions, veillait à ce que personne ne dérobât les provisions contenues dans son panier, ou ne lui jetât son chapeau par terre; et il eût donné des coups de poing ou lancé des boules de neige à tout autre garçon qui s: serait permis envers Suzanne les mêmes galanteries.

Cependant les années étaient venues, et l'oncle Jaw avait envoyé son fils au collége. Il l'y envoya, parce que, disait-il, c'était son droit de l'y envoyer; un droit aussi valable que celui du squire Abel ou du diacre Abrams à y envoyer leurs fils : par conséquent il lui convenait d'y envoyer le sien!

Cependant le souvenir de son ancien favori Joseph et de sa petite Suzanne avait traversé l'esprit du diacre Enos, et ce souvenir lui apparaissait entouré d'un rayon lumineux dans l'avenir. Ainsi, au moment où l'oncle Jean avait terminé sa tirade, le diacre, après quelques instants de réflexion, laissa échapper ces paroles :

—Effectivement, il paraît que votre fils va prendre ses derniers degrés au collége.

Bien que l'oncle Jaw fût un peu surpris de cette brusque transition, l'idée flattait trop son orgueil pour qu'il la laissât tomber; aussi répondit-il avec une grimace de satisfaction : — Certes! oui, — oui.

— Je ne vois pas pour quelle raison le fils d'un pauvre homme n'aurait pas le droit de s'élever, s'il peut le faire.

— C'est juste, dit le diacre Enos.

— Cet enfant a toujours eu des dispositions pour l'étude, et non pour autre chose : mettez-le à la ferme, vous n'en tirerez rien. Quand je l'envoyais sarcler le blé ou biner des pommes de terre, je le trouvais souvent occupé à chasser tantôt des crapauds, tantôt des écureuils; mais si je le mettais devant un livre, oh! alors, il était à son affaire. Jamais je n'ai vu d'enfant apprendre à lire aussi vite que celui-là. Il n'y avait pas un mois qu'il avait commencé son A B C qu'il savait déjà lire dans le Renard et les Ronces; et, un mois après, il pouvait réciter aussi bien que personne son chapitre de l'Ancien Testament. Et, vous le voyez, c'est ainsi qu'au collége il est arrivé à être le premier.

— Et il reviendra avec nous dans quinze jours, — dit le diacre pensif.

Le lendemain matin, comme le diacre Enos était en train de déjeuner, il fit tranquillement cette observation à sa femme : — Sally, il me semble que c'est dans quinze jours que vous aviez l'intention de donner un repas.

— Comment? je ne vous ai jamais dit un mot de cela. Quelle chose au monde peut vous le faire croire, diacre Dudley?

— Je pensais que tel était votre dessein, dit l'excellent homme, avec son ton placide.

— Non, je n'avais pas ce dessein, mais n'importe, je donnerai ce repas, et ce que nous avons à faire de mieux, c'est d'engager Black Dinah à venir et à nous aider dans la confection des gâteaux et des pâtés ; car je suppose que nous aurons besoin de son ministère...

— Je pense que c'est ce qu'il y a de mieux à faire, répondit le diacre, car nous aurons ici tous les jeunes gens.

Qu'on nous permette maintenant de passer sous silence les détails des préparatifs qui, pour la semaine suivante, annonçaient une grande fête, par l'activité qu'on déployait dans la cuisine du diacre, où l'on ne cessait de piler, de broyer et de couper. Gardons-nous bien d'exciter l'appétit de quelque lecteur affamé en énumérant à ses yeux les pâtés de hachis, les pâtés aux pommes, les tartes, les noix frites, les pièces rôties et autres friandises de toute espèce qui se produisirent sous les doigts magiques de Black Dinah, la grande-prêtresse du village dans les solennités de ce genre. Qu'il nous suffise de dire que le jour était arrivé, et que le repas était prêt.

On n'avait pas manqué de comprendre les demoiselles Silence et Suzanne Jones dans la liste des invités. Bien plus, l'excellent diacre avait poussé la

galanterie, en cette occasion, jusqu'à porter lui-même son message. Il fut pleinement récompensé par une révérence gracieuse de mademoiselle Silence ; elle lui donna ce qu'elle appelait un *specimen* de son opinion sur le droit des veuves et des orphelins. Le brave homme écouta très-patiemment ce discours, depuis l'exorde jusqu'à la péroraison, et ensuite il répondit :

— Bien, fort bien, mademoiselle Silence. J'ose espérer qu'avant peu de temps vous aurez lieu de penser plus favorablement sur ce sujet.

Ensuite, il salua et sortit. Après lui la vieille fille, qui s'était soulagée en exhalant son humeur, déclarait — qu'il était aussi inutile de discuter avec le diacre Enos que de tirer le canon contre une balle de coton. — Après tout, pensait-elle, il ne lui convenait pas d'assister à cette fête, et Suzanne ne devait pas s'y rendre non plus.

— Pourquoi donc, ma sœur? répliqua la jeune fille, je pense que *je pourrai y aller*.

Ces paroles, Suzanne les prononça d'un ton doux, mais si ferme, que Silence en demeura tout étonnée.

— Qu'est-ce qui vous prend, Suzanne? dit-elle, en ouvrant ses yeux avec stupéfaction. N'avez-vous donc rien plus à cœur que d'aller chez le diacre Enos, quand il fait tout ce qu'il peut pour nous ruiner?

— J'aime le diacre Enos, répondit Suzanne; il a été parfaitement bon pour moi quand j'étais enfant, et je ne crois pas qu'il soit devenu un méchant homme.

Mademoiselle Silence, pour qui ce langage d'opposition était absolument nouveau, avait peine à croire que ses oreilles ne la trompaient pas en cette circonstance. C'est pourquoi elle se mit à répéter exactement tout ce qu'elle avait dit précédemment, mais sur un ton beaucoup plus élevé et avec des formes d'affirmation beaucoup plus tranchantes; manière de raisonner qui, pour n'être pas parfaitement logique, n'en a pas moins l'approbation des autorités les plus respectables parmi les gens éclairés et les savants.

— Silence, répliqua Suzanne, lorsqu'elle jugea la tempête un peu apaisée, si cela ne devait pas affliger le diacre Enos, je consentirais à ne pas aller chez lui pour vous être agréable; mais ce serait, aux yeux de tout le monde, avoir l'air de prendre parti dans une querelle, et je n'ai jamais voulu, ni ne voudrai jamais être mêlée à une affaire de ce genre ou y être intéressée.

— Alors, Suzanne, vous serez toute votre vie foulée aux pieds, écrasée, je vous le prédis, s'écria Silence hors d'elle-même; mais, en attendant, si vous avez l'intention de vous moquer de moi, je ne le supporterai pas.

Cela dit, elle s'élança, furieuse, hors de la chambre.

Nous devons cependant constater un fait : c'est que mademoiselle Silence était une de ces personnes qui s'abandonnent avec si peu de retenue à un accès de colère, que toute l'énergie est dépensée d'avance au moment où il faut agir. Il arriva donc qu'après avoir librement déchargé son cœur contre le diacre Enos et contre Suzanne, elle commença à devenir infiniment plus traitable et d'une humeur beaucoup plus accommodante. Diverses réflexions se présentèrent à son esprit sur les charmes nombreux d'une fête et les agréments d'un repas. — Après tout, pensa-t-elle, quand j'irais, quel mal y aurait-il à cela? — Puis elle se demanda — si son *devoir* n'était pas d'aller à cette fête et d'y veiller sur Suzanne, cette pauvre enfant qui n'avait pas de mère pour la guider ! — Bref, avant l'heure même où il fallait faire ses préparatifs, mademoiselle Silence avait pris complétement la résolution magnanime d'être de la fête.

Donc, le lendemain, Suzanne qui, debout devant son miroir, s'occupait du soin de tresser ses beaux cheveux, fut bien surprise lorsqu'elle vit Silence apparaître et s'avancer dans la chambre aussi raide que possible sous sa robe de soie changeante et avec son peigne de corne, et le regard horriblement déterminé.

— Eh bien ! Suzanne, dit-elle, si vous *voulez* vous rendre à le fête cet après-midi, je pense que *mon devoir* est d'y aller et de veiller sur vous.

Que feraient bien des gens si ce mot *devoir* ne venait à propos couvrir les changements qui s'opèrent ou vont s'opérer dans leur esprit? Suzanne comprima le demi-sourire qui, malgré elle, était venu plisser le coin de ses yeux et mettre une expression moqueuse sur son visage et elle dit à sa sœur qu'elle lui était très-obligée de ses bons soins. Là-dessus, ces dames partirent.

Silence, cependant, insista fortement sur la nécessité de bien maintenir ses droits et de ne pas se laisser fouler aux pieds.

L'après-midi était arrivé. Les vieilles femmes faisaient tapisserie et se livraient à la médisance. Les jeunes filles énuméraient en les comparant les mérites des divers *beaux* dont la présence devait donner de l'entrain aux plaisirs de la soirée. Celui qui surtout les préoccupait, c'était Joseph Adams, fraîchement débarqué de son collége, le front chargé de couronnes classiques.

Une controverse s'engagea sur la question de savoir s'il y avait lieu de penser que le jeune gentleman fût un joli garçon : le *oui* fut voté à une forte majorité. Il y eut toutefois quelque dissidence dans les appréciations : l'une déclarait que les mousta-

ches de Joseph étaient trop longues, trop épaisses; l'autre soutenait qu'elles étaient dans la juste mesure de la perfection, tandis qu'une troisième affirmait péremptoirement qu'il n'en portait pas du tout. Cependant elles étaient unanimes sur ce point que, dans la ville où il avait fait ses études, il tenait un rang distingué parmi les *beaux*. On se demandait, en outre, s'il était lié par quelque promesse de mariage, et, sur la réponse négative, les jeunes filles s'amusaient à se prédire mutuellement cette brillante conquête. Chacune de ces prédictions était accueillie par des dénégations telles que celles-ci : « Allons donc!... tenez-vous donc tranquille!... Allons donc!... taisez-vous donc!... Vous dites des folies!... etc., etc. »

Enfin le moment si attendu arriva. Les rois de la création, autrement dit les hommes, commencèrent un à un à faire leur entrée; parmi eux, et l'un des derniers qui parurent, était le jeune homme si fort admiré d'avance.

— Voici Joseph Adams! c'est lui! — Tel fut le chuchottement qui circula dans toute la salle, au moment où l'on aperçut un grand et beau garçon qui venait d'en franchir le seuil. Il avait cet air d'aisance que donnent l'expérience et l'habitude du monde, et il ne fut nullement intimidé par le feu croisé des regards que lançaient de toutes parts sur lui les beautés du village.

A la vérité, notre ami Joseph avait résidé principalement dans la ville de N... où il avait payé son tribut aux Grâces non moins qu'aux Muses. Son extérieur séduisant, son air franc et ouvert, la vivacité de ses reparties, l'étendue de ses connaissances l'avaient fait rechercher avec beaucoup d'empressement dans le *beau monde* de N... ; et, quoique ce théâtre fût étroit, cependant Joseph ne s'en était pas moins familiarisé avec les manières de la bonne société.

Nous ne savons guère si nous pouvons nous hasarder à faire connaître à nos belles lectrices toute la vérité au sujet de notre héros. Bornons-nous simplement à dire, avec toute la réserve possible, que M. Joseph Adams, ayant tenu sans contredit la première place dans ses classes aussi bien que dans les salons, étant également bien noté auprès de son grave principal et de mesdemoiselles telle et telle, penchait volontiers vers l'idée qu'il était un homme accompli, un gentleman sans pareil. Dans le moment où nous le retrouvons, il ne craignait pas de penser qu'il n'aurait pas besoin de grands efforts pour plaire : chose qui pouvait ici être fondée, mais qui n'est pas naturelle ni convenable chez un jeune homme. Quoi qu'il en soit, Joseph allait de l'une à l'autre, serrant la main des femmes âgées, et recevant de la manière la plus gracieuse les discours et les commentaires qu'on faisait, de tous côtés, sur sa

taille, sur sa physionomie, sur sa ressemblance avec ses père, mère, grand-père et grand'mère, ressemblance que le regard subtil et pénétrant des vieilles femmes ne manque jamais de découvrir.

Parmi les jeunes filles qui se trouvaient là, Joseph reconnut tout de suite, avec une entière satisfaction, ses anciennes camarades d'école, ses compagnes d'autrefois dans les diverses excursions qu'on faisait à la maraude des fruits sauvages, des châtaignes et des fraises. On devine aisément quel flux de paroles s'échangèrent. Cependant Joseph Adams, de temps en temps, parcourait la salle du regard, comme s'il y cherchait quelque chose qui ne s'y trouvait pas. Qu'était-ce donc?... Tout à coup un rayon illumina ses traits: il venait d'apercevoir la longue et maigre figure de mademoiselle Silence. Subissait-il le charme particulier de cette personne, ou bien une autre cause produisait-elle son émotion? C'est ce que nous laissons à décider au lecteur.

Mademoiselle Silence, qui avait fait serment de n'adresser jamais la parole à l'oncle Jaw, ni à aucun des siens, demeura toute saisie en voyant Joseph lui présenter franchement la main, et en l'entendant lui dire avec cordialité : — Comment vous portez-vous?— Y a-t-il une femme qui puisse résister à un appel aussi amical que lui fait un beau jeune homme? Aussi mademoiselle Silence donna-t-elle sa main en joignant à ce geste une réponse dont la

gracieuseté l'étonna elle-même. En ce moment aussi, dans un angle, certains doux yeux bleus dirigeaient vers Joseph un regard à la dérobée, mais seulement, il est vrai, — pour voir s'il était tel qu'autrefois. — Oh! oui, c'était bien lui! c'étaient bien ces mêmes yeux noirs et vifs qu'il avait coutume d'arrêter sur elle par-dessus les coins de son livre de lecture, quand tous deux étaient ensemble à l'école. Suzanne Jones poussa un soupir au souvenir du passé, mais en même temps elle était surprise de songer encore à ces enfantillages.

— Comment va votre sœur, la petite Suzanne? demanda Joseph.

— Mais elle est ici; est-ce que vous ne l'avez pas vue? répondit Silence. Tenez, elle est là dans ce coin.

Joseph porta son regard de ce côté, mais il eut peine à reconnaître Suzanne. C'était maintenant une grande jeune fille, à la taille mince, au teint rose; on eût pu la choisir comme un modèle de ce mélange de santé parfaite et de beauté délicate qui est le signe distinctif de la jeunesse à la Nouvelle-Angleterre.

Un cercle de jeunes filles l'entourait. Elle était occupée à leur raconter une histoire plaisante. Le brillant coloris qui, semblable à un léger souffle, passait et repassait sur ses joues; les fossettes de son visage

qui rappelaient les fines ondulations d'un petit ruisseau ; son regard aussi doux que vif ; les grappes de ses cheveux bouclés, et par-dessus tout son sourire joyeux et expansif, ainsi que la franchise et la candeur d'expression qui se lisaient sur son visage et répandaient autour d'elle une sorte d'auréole, de rayon lumineux : tout cela concourait à former un charme sous lequel notre héros se trouva pris. Et lorsque Silence, qui suivait invariablement le cours de ses idées, eut crié : — Hé, Suzanne ! voici Joseph Adams qui s'informe de vous ; — notre jeune gentleman, ainsi désigné, sentit la rougeur lui monter jusqu'aux yeux, et, pendant quelques moments, il eut peine à se rappeler les premiers éléments de la manière — dont un homme distingué doit faire la révérence. — Suzanne avait rougi également, mais elle ne tarda pas à remarquer l'embarras de notre héros, et alors elle prit une expression de finesse et de malice qui, jointe aux rires de ses compagnes, ne contribua pas peu à augmenter la confusion de Joseph.

— Diable ! pensa-t-il... qu'est-ce qui me prend ?— Et, appelant à son aide tout son courage, il se lança dans le redoutable cercle des beautés, et se mit à babiller avec les unes et les autres, les appelant par leur nom, avec ou sans autre formule, et paraissant se rappeler certaines choses qui jamais n'étaient arrivées avec une aisance tout à fait fascinatrice.

— C'est que réellement il est devenu très-bien ! — pensa Suzanne; et ses joues se couvrirent d'une rougeur plus vive encore, lorsqu'elle s'aperçut que les yeux noirs de Joseph en se fixant deux ou trois fois sur elle faisaient juste la même remarque à son sujet : langage rapide et facile à comprendre, que les yeux seuls connaissent.

A neuf heures précises, la petite société se sépara. Notre héros pria mademoiselle Silence de lui accorder l'honneur de la reconduire chez elle, et cet empressement de bon goût l'éleva très-haut dans l'opinion de la dame.

Suzanne marchait à ses côtés, sa petite main blanche appuyée sur son bras. Il y avait dans ce léger contact quelque chose qui l'embarrassait étrangement, comme on pouvait le penser par les fréquentes intercalations que mademoiselle Silence glissait habilement dans l'entretien froid et languissant des deux jeunes gens : c'était, à toute minute, de la part de la vieille fille, une série de questions brèves et prévenantes dans le genre de celles-ci : — Que dites-vous ? Qu'alliez-vous dire ? — ou, sous une autre forme, une kyrielle de lieux communs dont toute personne bien apprise doit être surabondamment pourvue. à cette fin louable de prévenir l'interruption, la suspension et même la mort d'une conversation généralement quelconque. Quoi qu'il en soit, quand elle fut arrivée à la porte de

sa maison, mademoiselle Silence adressa à notre héros une cordiale invitation de venir la voir toutes les fois que cela lui ferait plaisir, et Joseph se dit mentalement que ces simples paroles avaient une signification incontestable de supériorité sur toutes les jolies choses qui avaient pu se débiter dans cette soirée.

Tout en cheminant paisiblement pour regagner son logis, il est à remarquer que Joseph, par une habile transition dont nous n'avons pas la clef, commença à repasser dans son esprit les amplifications, dissertations, discours, fragments, sentences, maximes, en vers et en prose, qu'il avait pu lire ou entendre lire sur les inconvénients de l'isolement pour l'homme, sur l'amour de la famille, sur les charmes de la sympathie et autres sujets de même sorte.

Ce fut sans doute par suite de cette disposition rétrospective que l'esprit de Joseph se retraça, pendant la nuit, les actes innocents de ses jeunes années. C'est ainsi qu'il se voyait trottant dans le sentier conduisant à l'école, son panier sous le bras, et s'efforçant en vain d'attraper Suzanne Jones, qui courait à peu de distance devant lui, avec un grand chapeau de paille. C'est encore ainsi qu'il jouait avec elle à tête bêche sur une longue planche, et que la jolie figure de la petite fille, colorée par le mouvement, lançait de doux éclairs de joie enfantine, et

qu'elle riait de voir tortiller par le vent les longs et épais anneaux de sa chevelure blonde. Ici Joseph se voyait à la poursuite de Tom William, auquel il lançait des boules de neige pour avoir renversé la maison de la poupée de Suzanne. Là, il s'asseyait sur un banc auprès de sa petite amie, l'aidant dans le travail d'une longue addition; mais, ô fatalité! plus il s'appliquait, plus il s'embrouillait; plus il additionnait et plus les chiffres drus et serrés les uns contres les autres s'allongeaient d'eux-mêmes en colonnes infinies; et Suzanne le regardait faire d'un air espiègle et malin. Joseph ne sortit de ce cauchemar que vers la pointe du jour, et, chose étrange! il se rappela alors que Suzanne, la veille au soir, l'avait regardé de ce singulier air que lui avait prêté son rêve.

Le lendemain matin, ce rêve n'était pas encore effacé de l'esprit de Joseph quand il descendit pour déjeuner. A peine se fut-il mis à table que oncle Jaw lui dit : — Eh bien! Joseph, les filles du squire Jones n'étaient pas du souper?

— Je vous demande pardon, mon père; elles y étaient toutes les deux.

— Vous plaisantez?

— Je puis vous assurer positivement qu'elles y étaient.

— Eh bien! je pensais que la vieille fille avait trop de cœur pour accepter une invitation, car vous

saurez qu'il existe un différend entre le diacre et ces demoiselles-là.

— Vraiment ! dit Joseph. Je croyais que le diacre n'était pas homme à avoir le plus léger différend.

— Mais la vieille Silence, voyez-vous, s'y prendra de manière à l'entraîner sur le terrain de la procédure. Réellement, cette créature est d'une raideur ! Et oncle Jaw se renversa sur sa chaise, s'appesantissant avec délices sur l'énumération de certains faits produits par l'humeur querelleuse de mademoiselle Silence. — Mais, reprit-il après une pause, je la mâterai ; je sais le moyen de la mâter.

— Vraiment, mon père, j'ignorais que vous eussiez quelque chose à démêler avec ces dames.

— Moi, je n'aurais rien à démêler avec elles ! répliqua oncle Jaw d'un air triomphant. Je serais curieux qu'on me prouvât cela. Maintenant, Joseph, écoutez-moi : vous savez que je veux faire de vous un avocat ; je m'entends moi-même passablement bien à la procédure, — c'est-à-dire pour un homme qui n'a pas étudié la matière au collége, et je vais vous expliquer comment je me trouve lancé dans cette affaire ; — et il récita prolixement à son fils, avec une jubilation parfaite, l'histoire de la pâture, du moulin, etc., etc., et la fit suivre, en guise d'appendice, de cette insinuation : — Maintenant, Joseph, il y a là matière à aiguiser votre esprit.

Pour se conformer à cette recommandation paternelle, Joseph, en sa qualité de fils obéissant, résolut aussitôt après déjeuner, et à cette fin d'aiguiser son esprit, d'aller visiter le domaine du squire Jones pour voir de ses propres yeux la pâture, le moulin et le mur de pierre; mais, par une méprise inexplicable, il perdit son chemin et se trouva, après beaucoup de marches et de contremarches, devant la porte du squire Jones.

Le vieux squire avait toujours vécu dans la société des aristocrates du village. Sa maison avait toujours passé pour le type de l'élégance et du goût. Au lieu d'être saupoudrées de sable, suivant la mode de la campagne, les principales pièces donnant sur le devant resplendissaient de tapis dont le fond était diapré par de larges raies jaunes, rouges et noires, tandis qu'une grosse paire de chenets de cuivre, bien luisants, donnaient à la cheminée un air de magnificence encore rehaussé par des pelles et des pincettes à pomme de cuivre, grosses et longues à la fois, et qui, comme un jeune couple nouvellement marié, semblaient se faire des minauderies, en se tenant aux deux coins de la cheminée dans leurs places respectives. Pour mieux tenir la foule à distance, on laissait toujours fermés les volets, dans le haut desquels était pratiqué un trou de forme ronde destiné à donner du jour, et ce n'était qu'à l'occasion de fêtes extraordinaires

qu'on tenait les portes de la maison toutes grandes ouvertes à la curiosité des profanes.

Ce ne fut donc pas sans surprise que notre ami Joseph trouva tout ouvertes les portes et les fenêtres de cette maison. En pénétrant dans l'intérieur, il reconnut l'identité de l'ancien ameublement, lourd, massif, tel qu'il existait du temps du squire Jones ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir, à certains objets ou indices, que la maison était habitée. C'est ainsi qu'il remarqua d'élégants travaux à l'aiguille qui ne pouvaient être attribués à la bonne dame Jones, morte peu de temps avant son mari. Des traces d'une civilisation plus avancée se montraient à chaque pas : ici un beau vase gorgé de fleurs s'étalait sur une table, en compagnie de deux ou trois livres de poésie et d'un petit panier à ouvrage, de l'intérieur duquel sortaient les coins brodés d'un magnifique mouchoir de poche ; là un petit pupitre à écrire, dans le voisinage d'un album, et dont les pages, brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, contenaient divers morceaux en prose et en vers adressés uniformément — A Suzanne ! — morceaux dont l'écriture ferme et hardie annonçait qu'ils avaient tous été composés par des hommes.

— Ainsi, se dit à lui-même M. Joseph, cette jolie petite personne, avec son air calme et modeste, a déjà recueilli bien des hommages ! Cette réflexion

fut suivie d'une autre plus désagréable encore : — Mademoiselle Suzanne pouvait donc avoir donné son cœur.

Telles étaient les pensées qui l'occupaient lorsqu'un pas léger lui annonça l'arrivée de quelqu'un, et Suzanne entra aussitôt dans le salon.

— Bonjour, mademoiselle Jones, — dit le jeune homme en s'inclinant à sa vue.

Si Suzanne ne répondit pas sur-le-champ à ce salut d'usage, ne nous en prenons qu'à la fausse situation où elle se trouvait. Figurez-vous l'embarras que doivent éprouver les personnes qui, comme Suzanne et Joseph, s'étant connues à l'école, enfants, se rencontrent plus tard, sous la dénomination de monsieur un tel, ou de madame, ou de mademoiselle une telle. On voudrait reprendre l'ancienne familiarité d'autrefois, mais on n'ose : on se trouve arrêté par cette idée qu'on n'est plus des enfants. Suzanne et Joseph avaient déjà éprouvé cet embarras, la veille au soir, mais, aujourd'hui qu'ils se trouvent seuls ensemble, cet embarras est plus grand encore. Cependant, rendue bientôt au sentiment des convenances, Suzanne a prié M. Joseph Adams de prendre une chaise, et M. Adams a demandé à son amie des nouvelles de sa santé.

Après cet effort des deux parts, on est retombé dans le silence. Mais plus le silence se prolonge en

pareil cas et plus il est difficile de le rompre. Suzanne l'avait compris. Peu à peu sa jolie figure prend une expression de gaieté, et elle rirait volontiers si la bienséance le permettait. De son côté, M. Adams a jeté un regard par la fenêtre, puis il a levé les yeux sur le manteau de la cheminée, ensuite les a baissés sur le tapis, puis enfin il les a fixés sur Suzanne, juste au moment où celle-ci tourne aussi son regard sur M. Joseph. L'effet fut électrique : ils sourirent à la fois, et partirent ensemble d'un éclat de rire interminable.

La glace venant de se fondre au doux soleil de l'amitié d'enfance, Joseph demanda à Suzanne si elle se ressouvenait de leur vieille école : — J'y pense en ce moment, répondit Suzanne, mais vous avez tellement grandi que j'ai eu bien de la peine à vous reconnaître hier soir.

— J'ai éprouvé le même embarras, — dit Joseph, qui accompagna cette réponse d'un regard, où l'on voyait l'intention de faire un compliment.

Nos lecteurs croiront sans peine que, à partir de ce moment, la conversation entre les deux jeunes gens devint de plus en plus confidentielle et intéressante. Elle pouvait ainsi se soutenir longtemps, sans crainte d'être épuisée, puisqu'elle s'appliquait à tout le temps qui s'était écoulé depuis leur sortie de l'école jusqu'au jour présent.

Dans cette biographie intermédiaire de leur vie,

les deux jeunes gens avaient le plaisir de se dévoiler l'un à l'autre leurs nobles pensées, leurs belles actions et de s'admirer mutuellement. La loyauté des intentions exclut, en pareil cas, toute idée d'orgueil et de vanité. On veut se connaître, on s'épanche en vue d'une union indissoluble, et l'on redoute moins l'avenir. Dans le cours de cette première conversation Joseph découvrit que deux ou trois livres, principalement, étaient nécessaires à Suzanne, et comme, en pareil cas, la promptitude est la qualité hors ligne, il promit de les apporter le lendemain.

Pendant quelque temps, nos jeunes amis continuèrent à se voir, sans s'être rendu compte du résultat que devait amener leur liaison : il est vrai que, se trouvant heureux d'être ensemble, ils ne demandaient rien de plus. Pendant les doux et tranquilles après-midi de l'automne, ils avaient coutume de se promener dans les bois à moitié privés de leurs feuillage. Les admirables beautés du soleil couchant touchaient leurs cœurs, élevaient leur âmes ; ils parlaient sentiment et citaient les poëtes, et, presque tous les soirs, Joseph recevait un billet d'invitation pour se rendre auprès de ces dames. Il n'était point ingrat : il portait d'ordinaire à mademoiselle Suzanne un livre, et à mademoiselle Silence des plantes, des simples et de la laine à tricoter. Ces attentions lui valurent les bonnes

grâces de cette dernière demoiselle, qui disait à l'occasion : — Ce jeune homme est très-bien sur le chapitre des bienséances et de la politesse.—D'autre part, ayant appris que Suzanne était un des principaux membres de la psalette du village, notre héros fut saisi tout à coup d'une violente passion pour la musique sacrée, et cette passion l'amenait régulièrement à l'école de chant.

On ne supposera pas que toutes ces choses pussent se passer dans un village, sans attirer l'attention de certaines personnes dont les yeux sont constamment ouverts sur les mouvements des héros du jour; et, comme c'est l'ordinaire, beaucoup de choses se dirent (des choses certaines) qui étaient ignorées des personnes intéressées elles-mêmes. On vit la fleur des élégants des deux sexes se parler à l'oreille à ce sujet, et faire un libéral échange de plaisanteries surannées et de quolibets usés, tandis que les femmes âgées mettant l'affaire sur le tapis, dans leurs visites de l'après-dîner, délibéraient posément entre elles, tout en travaillant à leur tricot, pour savoir au juste quelle dot oncle Jaw donnerait à son fils, quelle serait aussi la dot de Suzanne, et à quelle somme se monterait le tout. Il leur importait aussi de décider si Joseph serait un — gaillard, — et si Suzanne serait une bonne ménagère : le tout accompagné des si, des mais, — compagnons ordinaires de la vie matrimoniale.

Mais le point capital, le point qui devait éveiller le plus d'appréhensions, donner lieu à plus de pronostics, était la disposition où pouvait être l'oncle Jaw à propos de cette affaire. Son procès avec les deux sœurs étant une fois admis, comme il y avait toute raison de le croire, on examinait ce que deux champions comme lui et mademoiselle Silence pourraient opposer à un projet de mariage entre Joseph et Suzanne.

Le bruit courait aussi que le diacre Enos Dudley avait un droit à faire valoir sur la terre qui constituait la plus belle partie de la dot de Suzanne, et, dans ce cas, le consentement de l'oncle Jaw serait encore plus difficile à obtenir. Mais, pendant ce temps-là, mademoiselle Silence ne soupçonnait rien de l'état des choses. Son habitude de regarder et de traiter Suzanne comme une enfant semblait se fortifier avec le temps. On devait toujours s'occuper de Suzanne, surveiller Suzanne, instruire Suzanne, faire étudier Suzanne; et mademoiselle Silence n'aurait jamais pu concevoir qu'une personne qui ne saurait pas même faire confire des cornichons ou des concombres dans le sel et le vinaigre sans l'aide de sa sœur, eût été capable de s'acquitter des devoirs d'une maîtresse de maison. Mademoiselle Silence n'était pas cependant si aveugle qu'elle ne se fût aperçue qu'un grand changement s'était opéré en sa sœur. Elle avait remarqué

depuis peu que la tête de cette jeune fille n'était pas aussi rassise qu'auparavant, et que celle-ci ne paraissait bonne à rien ; que, récemment ayant fait du pain d'épices, elle avait oublié la première fois de mettre le poivre, et que la seconde elle avait mis de la moutarde dans sa pâte; qu'il lui était arrivé encore de mettre la salière dans la nappe, et de laisser le chat dans le garde-manger une demi-douzaine de fois, et que Suzanne se mettait à pleurer et faisait un peu plus mal qu'auparavant, quand elle la grondait pour tous ses méfaits. Le sentiment de Silence sur tout cela était que Suzanne était menacée ou d'un affaiblissement d'estomac ou d'une maladie de nerfs, et la bonne fille faisait bouillir, en ce moment, un fameux pot d'absinthe et de centaurée qui, disait-elle, la délivrerait de cet énervement ou faiblesse, qui n'était que trop évident. En vain la pauvre Suzanne protesta qu'elle se portait assez bien, mademoiselle Silence *ne pouvait se tromper*, et, un beau soir, après avoir fait à M. Joseph Adams un exposé consciencieux et détaillé de la maladie de Suzanne, elle le pria de lui dire franchement s'il n'était pas d'avis qu'on fît prendre sur-le-champ à la jeune fille l'admirable infusion d'absinthe et de centaurée.

Dans l'après-midi de ce jour, Suzanne reçut la visite de plusieurs de ses amies, qui la félicitèrent des soins, des attentions et hommages dont elle

était l'objet. Son embarras fut extrême et elle ne parvint qu'à le cacher à moitié. Quoi donc! ses sentiments les plus intimes pouvaient être scrutés par les oisifs et les médisants! Les feuilles et les pierres allaient-elles prendre elles-mêmes une voix pour la blâmer? Oh! cette visite cruelle devait être pour elle un avertissement salutaire! Elle ne devait pas rester plus longtemps dans cette fausse position; il fallait en sortir et le plus tôt possible, car, enfin, les mêmes railleries déguisées, les mêmes plaisanteries malséantes pouvaient aller blesser aussi M. Joseph Adams, et lui annoncer que mademoiselle Suzanne Jones éprouvait un sentiment plus vif qu'il n'en avait pour elle! O honte!

Perdue dans ces réflexions, elle se mit machinalement devant son métier à broder, la tête appuyée dans ses deux mains.

— Avancez-vous beaucoup dans votre broderie, Suzanne? — s'écria Silence, de la pièce voisine.

La jeune fille tressaillit à cette interpellation imprévue; elle se leva brusquement, fit une réponse inintelligible et sortit précipitamment.

— Maintenant, monsieur Adams, dit Silence stupéfaite, en déposant sur une chaise le bas qu'elle était en train de ravauder, avez-vous jamais rien vu de semblable? Mais que peut-elle avoir, monsieur Adams?

— Mademoiselle Suzanne est certainement in-

disposée, répondit gravement notre héros; je m'en vais l'engager à se soumettre et à venir prendre vos bons avis, mademoiselle Silence.

A ces mots, Joseph se leva et se mit à la recherche de Suzanne, qu'il trouva au bas d'un perron, les yeux attentivement fixés sur la lune. Joseph lui demanda avec empressement si elle ne souffrait pas.

— Non, non, merci, monsieur Joseph, répondit-elle; je suis seulement un peu triste, comme à l'ordinaire. — Et, pour montrer qu'elle était parfaitement libre dans ses mouvements, elle se dirigea en sautillant vers un rosier blanc, placé à quelques pas du perron, puis elle se mit à l'effeuiller d'un air distrait.

— Suzanne! — dit Joseph en lui prenant la main.

Il y avait, dans le ton de cette exclamation, une expression complexe dont Suzanne démêla tous les secrets; c'était, suivant l'impression qu'elle subissait, un cri sorti du cœur proclamant un aveu; c'était la voix d'un tendre intérêt qui parlait : c'était aussi un appel à sa confiance. Quoi qu'il en soit, les deux jeunes gens échangèrent quelques paroles qui eurent les meilleurs résultats, car, depuis cette soirée, Suzanne avait recouvré sa bonne humeur et sa gaieté, et quand mademoiselle Silence, inquiète de leur absence prolongée, fut descendue pour savoir s'il ne leur était rien arrivé, Suzanne

lui assura qu'elle n'avait jamais joui d'une meilleure santé, et qu'elle pouvait tenir en réserve sa tisane d'absinthe et de centaurée pour une meilleure occasion.

Le lendemain de cette grande journée, oncle Jaw, ayant appelé Joseph dans son cabinet, lui dit posément : — Suivant ce qui me revient, il paraît que vous faites la cour à Suzane Jones et que vous en êtes amouraché.

Formulée avec une si grande netteté d'expression, cette question à brûle-pourpoint déconcerta Joseph qui, cependant, répondit simplement : — Eh bien! monsieur, quand il en serait ainsi, est-ce que vous y trouveriez à redire?

— Répondez uniquement à ma question : le fait est-il vrai ou faux?

A cette question catégorique, Joseph mit ses mains dans ses poches, s'avança vers la fenêtre et se mit à siffler.

— C'est que si le fait est vrai, reprit oncle Jaw, vous vous abstiendrez, dans le plus bref délai, de continuer de faire votre cour à la fille du squire Jones, car elle n'aura jamais un sou de moi. N'oubliez pas cela, Joseph.

— Mais, mon père, Suzanne Jones n'est responsable d'aucun des actes de son père, et vous avouerez que c'est une assez jolie personne.

— Je me soucie peu qu'elle soit jolie ; qu'est-ce



que cela me fait à moi ? Comment, Joseph, je vous ai fait étudier au collége, et il m'a fallu pour cela piocher ferme et suer sang et eau, et voilà que la première chose que vous faites en arrivant ici, c'est de vous affoler de la fille du squire Jones, qui m'a toujours regardé comme beaucoup au-dessous de lui ! D'ailleurs je n'ai pas renoncé à faire valoir mes droits sur sa propriété, et le diacre Dudley n'a pas renoncé plus que moi à ses droits ; alors, perdant son procès, votre belle restera avec une chétive pièce de terre. Mais, moi, je prétends, quand vous vous marierez, que vous trouviez quelque chose. C'est un tour que ces bonnes filles veulent me jouer ; mais je me flatte, toutefois, que je leur damerai le pion. Je m'en vais sortir pour avoir avec la vieille Silence une discussion dans les règles ; il faut qu'elle sache qu'elle ne me fera pas tourner comme un tonton.

Retournons maintenant au logis des demoiselles Jones. Nous y trouvons d'abord Suzanne, le cou allongé à la fenêtre ; puis, se retirant brusquement, la figure inquiète, à la vue de M. Adams père, elle s'écrie aussitôt :

— Silence, voici M. Adams qui vient ici.

— Qui ? Joseph Adams ? Qu'il entre.

— Mais non, ma sœur, c'est son père : oncle Jaw.

— Eh bien ! après, Suzanne ? Qu'avez-vous ? Vous

croyez que j'ai peur de lui? S'il vient chercher quelque chose en plus de ce que je lui donnai la dernière fois, je ne le ferai pas attendre.

Parlant ainsi, mademoiselle Silence prit son tricot, descendit dans le salon et s'assit, les bras croisés, comme pour indiquer qu'elle était prête à repousser l'assaut de l'ennemi. Pendant ce temps, la pauvre Suzanne, dont le cœur battait à se rompre, descendit précipitamment les escaliers.

Après avoir raclé ses pieds au racloir et les avoir ensuite frottés sur un paillasson, pendant dix minutes environ qu'il resta plongé dans une profonde méditation, oncle Jaw dit en entrant :

— Eh bien, bonjour, mademoiselle Silence.

— B'jour, — répondit Silence en manière d'abréviation.

Oncle Jaw prit aussitôt une chaise qui se trouvait en face de l'ennemi, laissa tomber son chapeau sur le parquet, et le regarda d'un air satisfait et bourru tout à la fois, comme quelqu'un qui s'apprête à un combat régulier, et qui veut en tirer tout le parti possible.

Sans avoir l'air de rien présumer de ce préambule, mademoiselle Silence secoua superbement la tête, mais dédaigna de commencer les hostilités.

— Ainsi, mademoiselle Silence, dit oncle Jaw délibérément, vous n'avez pas encore pensé aux

moyens d'arrangement qu'on pourrait prendre au sujet de cette affaire ?

— Quelle affaire ! dit Silence avec une intonation qui ressemblait au bruit que fait un marron en train de cuire dans la cendre, quand il fait explosion.

— Je pensais réellement, mademoiselle Silence, dans cet entretien que j'eus avec vous, au sujet de la tromperie du squire Jones, que...

— Monsieur Adams, dit Silence, je vous dirai, pour commencer, que je ne suis pas d'humeur à me laisser assaisonner par vous de cette manière. Vous ne connaissez ni les convenances, ni le sens commun, ni rien que ce soit, pour me parler ainsi de mon père. Je ne souffrirai pas cela, je vous en avertis.

— Mais, mademoiselle Jones, dit oncle Jaw, comme vous parlez ! Eh bien ! le squire Jones est mort et enterré, c'est sûr ; et je veux bien ne plus parler de tromperie... d'escroquerie. Précisément, c'est ce que je disais au diacre Enos quand il me parlait de cette pièce de terre ; cette pièce... vous savez, qu'il vendit au diacre, et dont il ne donna jamais le contrat de vente.

— C'est un mensonge ! s'écria Silence en se levant brusquement, c'est là un abominable mensonge ! Je vous dis cela, maintenant, avant que vous disiez un mot de plus.

— Mademoiselle Silence, vous commencez, vraiment, à devenir excessivement susceptible, dit oncle

Jaw. Eh bien ! sans doute, si le diacre laisse passer cela, d'autres pourront faire comme lui. Peut-être, le diacre agira-t-il en douceur, parce que squire Jones était un membre de l'Église, et que le diacre avait une grande répugnance à incriminer quelque peu un docteur quelconque. Mais, malheureusement, mademoiselle Silence, je ne savais pas, réellement, que vous et Suzanne eussiez tant d'entregent pour avoir fait prendre à cette affaire le biais où elle est maintenant.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, et, ce qui est plus, je ne m'en inquiète pas, — dit Silence se remettant à son tricot et en reprenant la dignité froide et sévère qu'elle avait revêtue au commencement de cette visite.

Ici l'entretien subit une courte interruption, pendant laquelle les traits de Silence dénotaient les efforts pénibles qu'elle faisait pour réprimer la rage dont elle était possédée, et oncle Jaw ne déguisait pas la satisfaction que lui causait ce triste spectacle.

— Vous voyez, je pense, reprit oncle Jaw, que, sans toutes ces choses, je me serais dispensé de vous reprocher d'avoir dressé Suzanne à faire la cour à Joseph.

— Faire la cour à votre fils! Monsieur Adams, je serais curieuse de savoir ce que vous entendez par là. Soyez sûr que personne ne s'occupe de votre fils,

bien que ce soit un jeune homme de bonne mine et de bonnes manières; mais, avec un père comme vous, je lui garantis qu'on ne lui fera pas plus la cour qu'il ne serait le bienvenu à la faire lui-même.

— Maintenant, mademoiselle Silence, savez-vous que vous n'êtes pas polie?

— Polie! Comment peut-on être polie avec vous? Vous savez maintenant aussi bien que moi que vous dites tout cela par pure méchanceté, et que vous colportez tous ces propos dans le voisinage.

— Mademoiselle Silence, dit oncle Jaw, je ne veux pas en venir aux gros mots avec vous. On sait, de reste, dans le voisinage que Suzanne serait bien aise d'épouser Joseph, et je pense que vous-même avez pu croire que c'était le meilleur moyen de régler notre différend; mais, maintenant, voyez-vous, j'ai dit à mon fils que je ne voyais pas comment cela pourrait avoir lieu. Je lui ai dit en outre que, pour s'établir, les jeunes gens devaient avoir de quoi. Je lui ait dit encore que si Suzanne perdait cette pièce de terre, comme il est probable qu'elle la perdra, ce serait retrancher trop d'un côté. Ainsi, vous pouvez voir si j'ai besoin de vous.

— Bon, je pense que ceci est très-bien, vieux tourment! s'écria Silence exaspérée au delà de toute expression. Je ne sais où vous voulez en venir. Moi et Suzanne, dites-vous, nous faisons la cour à votre fils! Ah! vraiment, n'êtes-vous pas honteux de vous-

même! Et pourquoi ne me dites-vous pas, au moins, ce qu'elle a fait, ce que j'ai fait pour vous mettre cette idée en tête?

— Je ne parle pas de vous personnellement, dit oncle Jaw, car je pense bien que, à l'heure qu'il est, vous n'êtes plus sur les rangs en cette affaire; mais Suzanne, c'est différent.

— Hé, Suzanne! Suzanne! descendez! — s'écria mademoiselle Silence; et, en proie à une violente colère, elle ouvrit brusquement la porte et la tint toute grande ouverte, puis elle ajouta : — M. Adams désire vous parler.

Incertaine, agitée, Suzanne descendit lentement dans le salon. Là, elle s'arrêta, puis jeta un coup d'œil timide d'abord sur oncle Jaw, puis sur sa sœur, qui exposa sans cérémonie en ces termes l'objet de sa dernière discussion avec celui-ci :

— Voici un homme, Suzanne, s'écria mademoiselle Silence, qui prétend que par des câlineries, enjôlements ou autres moyens de même nature, vous avez essayé de lui enlever son fils; je désire que vous lui disiez que vous n'avez jamais eu de vues sur Joseph Adams et que vous n'en aurez jamais.

Cette manière prudente d'annoncer le sujet eut pour résultat de faire rougir jusqu'aux yeux la pauvre Suzanne. Immobile, au milieu du salon, les yeux baissés vers la terre, elle ressemblait à un coupable dont on vient de découvrir le crime.

Tout sauvage et brutal que fût oncle Jaw, il se sentit touché de cette candeur qui respirait dans la douce figure de la jeune fille; il contemplait avec un attendrissement involontaire son air timide et abattu. C'est ainsi, sans comparaison, que les bêtes féroces, dit-on, se laissent apprivoiser par les charmes de la musique. Mais mademoiselle Silence, exaspérée outre mesure par la provocation de oncle Jaw, n'était préoccupée que du désir furieux de l'abattre, et comme Suzanne ne répondait pas sur-le-champ à la question qu'elle lui avait adressée, elle la saisit par le bras et lui cria coup sur coup : — Suzanne, pourquoi ne répondez-vous pas, mon enfant?

Aiguillonnée par ces interpellations répétées, Suzanne, puisant des forces inespérées dans le sentiment de sa dignité offensée, releva sa tête avec fierté. comme certaines petites fleurs des champs relèvent leur tige courbée par l'orage.

— Silence, dit-elle d'une voix ferme et assurée, je ne serais jamais descendue si j'avais pensé que je dusse entendre des choses semblables à celles-ci. Monsieur Adams, tout ce que j'ai à vous dire est que votre fils m'a recherchée, et que moi je n'ai pas recherché votre fils. Si vous désirez en savoir davantage, adressez-vous à lui pour apprendre ce que vous désirez savoir.

— Très-bien, très-bien ! voilà une brave fille, — dit oncle Jaw comme Suzanne fermait la porte.

Après cette exclamation involontaire, il se recueillit un moment; puis, prenant son chapeau, i dit, en faisant quelques pas pour partir : — Allons, je vois que je ferai aussi bien de rentrer au logis, — mais, se retournant tout à coup avant de fermer la porte, il ajouta : — Si vous vous décidez, mademoiselle Silence, à faire quelque chose à cette barrière, envoyez-moi un mot pour m'instruire.

Sans daigner faire de réponse, Silence se leva, puis entra dans la petite chambre de Suzanne qu'elle trouva tout en larmes.

— Suzanne, dit-elle, je ne vous croyais pas assez sotte pour agir comme vous l'avez fait. Tout ce que je vous demande, pour le moment, c'est de me dire si vous avez réellement pensé à vous marier et à donner la préférence à Joseph Adams plutôt qu'à tout autre.

Profondément blessée dans ses sentiments les plus intimes, Suzanne ne fit pas de réponse à sa sœur, et se contenta de gémir et de pleurer plus amèrement qu'auparavant.

Si le cœur de mademoiselle Silence avait une rude énergie, il n'en contenait pas moins des sentiments de tendresse. En voyant Suzanne si amèrement affligée, la sœur aînée commença peu à peu elle-même à fléchir.

— Suzanne, pauvre petite sotte que vous êtes, dit-elle, en accompagnant ces paroles d'une légère

tape, par manière d'amitié, — réellement je partage votre chagrin ; ce vaurien s'est moqué de vous, ce me semble.

— Oh ! de grâce, ne me parlez pas davantage de cela, dit Suzanne, car j'en suis malade à mourir.

— Vraiment, Suzanne ! Je me réjouis de vous entendre tenir ce langage. Soyez tranquille, je veillerai sur vous. Que j'attrape Joseph Adams à rôder de ce côté avec sa face blême, je lui ferai connaître ce que vous pensez de lui.

— Non ! non ! par pitié, ma sœur, ne dites rien à M. Adams ; rien !

— En tout cas, je veux qu'il sache de moi que désormais nous ne devons avoir rien de commun avec lui.

— Mais ce n'est pas ce que je voudrais dire... Je lui dirais moi... que... Je ne sais... Oh ! ma chère Silence, pas un mot sur tout cela.

— Pourquoi pas?... Vous n'êtes pas assez *simple*, je suppose, pour songer à vous marier avec lui, après tout.

— J'ignore ce que je veux et ce que je ne veux pas. Seulement, ma sœur, si vous m'aimez, promettez-moi de ne rien dire à M. Adams.

— C'est bien, c'est bien, on se taira. Mais, Suzanne, si réellement vous l'aimiez, depuis tout ce temps-là, pourquoi ne me l'avez-vous pas avoué? Ne savez-vous pas que je me considère comme votre

seconde mère, et votre devoir n'était-il pas de me faire votre confidence, tout d'abord ?

— Je ne sais, Silence... Je ne pouvais... Je ne désire pas parler de tout cela.

— Ah ! Suzanne, vous êtes loin de me ressembler !

Cette remarque, qui établissait une distinction tranchante, mit fin à la conversation.

Le soir même, notre ami Joseph s'achemina vers la maison des deux sœurs. Ce n'était pas sans crainte qu'il allait leur faire visite, car il avait reconnu aisément, à l'air de satisfaction qui se lisait sur le visage de son père, que la guerre était déclarée. Il entra dans le salon où il ne trouva que mademoiselle Silence. Elle était assise, grave comme un sphynx égyptien, et cousait avec ardeur une nappe.

Il lui avait semblé à propos de paraître entièrement livrée à cette occupation importante, pour n'avoir pas l'air de remarquer le jeune homme, lorsqu'il entrerait.

— Bonsoir, mademoiselle Silence, — dit Joseph, comme à l'ordinaire. Mais celle-ci se contenta de répondre par une froide inclinaison de tête ; puis, elle continua son travail.

Comme nous l'avons établi précédemment, Joseph connaissait à fond tous les caprices et les détours du cœur des femmes. Il résolut donc de faire

face à l'orage, et de ne pas laisser croire à mademoiselle Silence qu'il s'apercevait de son intention à lui faire un mauvais accueil.

C'était par une froide et glaciale soirée d'automne. Un feu mourant achevait de se consommer dans le foyer. Joseph se mit à le remuer énergiquement, à grand renfort de pincettes, de pelle, de soufflet, tirant l'un après l'autre les morceaux de bois, râclant les cendres et les tisons. Ensuite, il courut au bûcher, d'où il rapporta une énorme souche, des sarments et le reste. Bientôt le feu gronda et pétilla dans la cheminée.

— Allons, voilà qui va bien, — dit notre héros. Puis, avançant près du feu un grand fauteuil au large dossier, il s'y étendit et se frotta les mains d'un air satisfait. Mademoiselle Silence, sans lever les yeux, continuait de coudre avec une rare diligence. On eût entendu dans toute la maison le bruit de son aiguille et le sifflement de son fil.

— Est-ce que vous avez mal à la tête, ce soir, mademoiselle Silence?

— Non, se borna-t-elle à dire aigrement.

— Vous êtes donc bien pressée de terminer ces nappes? — observa-t-il en montrant un morceau de linge non taillé qui se trouvait à côté d'elle.

Pas de réponse.

— N'importe! pensa-t-il; je saurai bien la faire parler...

L'étui à aiguilles et le fil écru de Silence étaient posés près d'elle sur une table. Notre ami prit fil et aiguille, et, s'emparant d'une des nappes, il se planta juste en face de mademoiselle Jones ; puis, attachant avec une épingle son ouvrage sur un de ses genoux, il se mit en devoir de coudre absolument comme Silence.

Celle-ci leva les yeux et s'agita sur sa chaise, mais elle n'en déploya que plus d'activité dans son travail. Cependant, plus elle allait vite, plus aussi Joseph poursuivait la besogne avec assurance et célérité. Tout cela se passait au milieu d'un merveilleux silence. Un tic nerveux commença à grimacer le visage de mademoiselle Jones; notre ami n'y prit pas garde, ayant lui-même donné à sa physionomie une expression de gravité qui ne fit que s'accroître, car, à certains indices, il avait reconnu que l'ennemi était mal à l'aise et faiblissait.

Comme ils étaient assis et cousaient avec ardeur, faisant glisser leurs aiguilles ainsi que deux locomotives qui lutteraient de vitesse, Suzanne ouvrit la porte.

La pauvre enfant qui avait pleuré, durant la plus grande partie de la journée, n'avait pas encore recouvré sa gaieté, quand cette scène de couture s'offrit à ses yeux étonnés ; elle s'arrêta sur le seuil de la porte et partit d'un grand éclat de rire,

tandis que, de son côté, mademoiselle Silence, posant l'aiguille, regardait sa sœur d'un air moitié content, moitié fâché. Cependant notre héros n'avait nullement interrompu sa tâche ; il agitait la toile, il l'étirait, et la rapidité de ses mouvements n'avait fait qu'augmenter.

A la fin, mademoiselle Silence dut baisser pavillon, et elle joignit son fou rire à celui dont sa sœur semblait ne pouvoir modérer les éclats. Là-dessus, Joseph s'arrêta, plia son ouvrage, et fixant sur mademoiselle Silence le regard assuré et fier d'un vainqueur, il dit à Suzanne :

— Votre sœur avait une telle quantité de taies d'oreiller à faire, qu'elle en était toute découragée. Elle m'a donc prié de vouloir bien en confectionner une demi-douzaine. Au moment où je suis arrivé, elle était si fort occupée qu'elle n'a pu même me parler.

— Vous êtes passé maître en fait d'effronterie, dit mademoiselle Silence.

— Je crois l'être... en fait d'industrie, répondit Joseph.

Nous avons déjà rapporté que, durant toute la journée, l'esprit de Suzanne avait été monté au tragique; elle ne s'attendait à rien moins qu'à être éternellement séparée de son bien-aimé. Cette séparation, elle l'avait envisagée avec toutes les émotions qui devaient l'accompagner et la suivre. Ses

idées sinistres furent complétement changées, bouleversées par le tour inattendu qui leur était donné. Pour sa part, Joseph, mettant à profit la bonne chance qu'il s'était créée, s'appliquait à en tirer tout le parti possible, jusqu'à ce qu'enfin mademoiselle Silence, déclarant qu'une journée entière de larmes l'eût moins fatiguée que cet accès de fou rire, prit sa lumière, et avec bonté laissa les jeunes gens causer entre eux de leurs affaires.

Son départ fut suivi de quelques moments de silence. Ce fut Joseph qui le rompit. S'étant assis auprès de Suzanne, il lui dit d'un ton très-sérieux :

— Mon père n'a-t-il pas fait, ce matin, une demande en mariage à mademoiselle Silence?

— Non, moqueur que vous êtes! répondit Suzanne, ne pouvant s'empêcher de rire de l'étrangeté de cette idée.

— Eh bien! maintenant, Suzanne, n'allez pas allonger encore votre visage : vous vous y fussiez efforcée toute la soirée encore, si je vous avais laissé faire. Mais parlons sérieusement. Je sais qu'entre mon père et vous il s'est passé, ce matin, quelque chose de désagréable; je le sais sans vouloir en demander davantage à ce sujet. Je vous dirai seulement, avec toute franchise, que mon père a blâmé notre engagement, qu'il m'a défendu d'y donner suite, et...

— Et, en conséquence, interrompit Suzanne, je

vous affranchis de toute promesse, de tout engagement, avant même que vous m'en fassiez la prière.

— Vous êtes on ne peut plus accommodante, répliqua Joseph, mais, pour ma part, je ne renonce pas aussi facilement à certaines promesses qui m'ont été faites, à moins, cependant, que les sentiments qui les ont dictées ne soient venus à changer.

— Oh! non, non, dit vivement Suzanne; vous savez bien qu'il n'en est rien. Mais si votre père se déclare contre moi...

— Si mon père se déclare contre vous, ce n'est pas lui qui est destiné à vous épouser.

— De grâce, Joseph, soyez sérieux, s'écria la jeune fille.

— Sérieusement donc, Suzanne, je connais toutes les obligations que j'ai à mon père. Pour tout ce qui concerne son bonheur, je saurai toujours remplir mon devoir et observer le respect : car je n'ai point, au sujet de la soumission filiale, les idées d'orgueil d'un collégien ; mais lorsqu'il s'agit d'une chose qui me touche d'aussi près que le choix d'une femme, quand c'est une question de bonheur personnel, je crois être en droit de consulter mon propre penchant, et, si vous voulez bien le permettre, ma chère petite dame, je prendrai cette liberté.

— Mais si votre père s'irrite... vous connaissez

son caractère!... Pourrais-je consentir à être un obstacle à votre repos?

— Eh quoi! ma chère Suzanne, pensez-vous que je me considère comme étant sous la dépendance de mon père?.... Non, j'ai dans mon énergie et mon éducation les moyens de m'élever; et si je ne suis pas homme à me suffire ainsi qu'à vous, alors repoussez-moi, et adieu!

A mesure que Joseph parlait, son beau visage s'illuminait de cette puissance de l'âme qui, nulle part autant qu'en Amérique, anime une jeunesse indépendante. Il se tut un instant, puis, s'étant recueilli, il reprit en ces termes :

— Cependant, Suzanne, je respecte mon père. Quelques propos qu'on ait tenus sur son compte, jamais je n'oublierai que je dois à ses pénibles travaux l'éducation qui me permettra d'occuper une certaine place dans le monde et de m'y rendre utile. Je me garderais bien de lui résister avec arrogance et rudesse. Son consentement, je ne désespère pas de l'obtenir. Mon père a beaucoup de sympathie pour les jolies personnes; et, si les arguments en règle échouent contre son esprit de contradiction, j'espère, avec votre secours et celui du temps, l'amener peu à peu à nos fins. Au reste, quelque chose qui arrive, soyez certaine, ma chère âme, que mon choix est fait pour la vie entière, et que jamais je ne changerai.

Après cette déclaration solennelle, la conversation prit un tour qu'imagineront aisément tous ceux qui se sont trouvés dans la même situation. Il est donc parfaitement inutile d'en dire davantage.

Retournons d'abord à l'oncle Jaw. Et, d'abord, écoutons-le.

— Eh bien! mon cher diacre, j'ignore, en vérité, ce que je dois penser, à cette heure. Croiriez-vous que mon Joseph courtise cette Suzanne Jones... après tout ce que j'ai fait pour lui!

Tel était le début d'une des visites régulières qui amenaient l'oncle Jaw chez le diacre Enos. Celui-ci était assis, avec son air habituel de douce rêverie; il tenait ses regards fixés sur un bon feu de novembre, tandis que, auprè de lui, sa ménagère faisait activement fonctionner ses aiguilles à tricoter.

Un habile observateur eût facilement reconnu que les paroles de l'oncle Jaw n'apprenaient rien de neuf au diacre Enos. Celui-ci, en effet, depuis peu de temps, avait donné en particulier plus d'un sage conseil à maître Joseph; il se borna donc à sourire doucement et à répondre :

— Expliquez-moi cela.

— Sans doute. Cette jeune fille est d'une bonne trempe. Je me suis laissé dire que la femme de notre nouveau ministre en raffole.

— Ainsi votre fils va l'épouser, dit madame Dudley. Il y a déjà longtemps que je le sais.

— Pas si vite, pas si vite. Vous verrez qu'il y a deux volontés dans ce mariage. Jusqu'à présent Joseph ne m'en avait pas ouvert la bouche : il a choisi et courtisé cette jeune fille à sa tête. Quand je suis venu à connaître la chose, je lui ai dit : — Joseph, ce mariage-là ne me convient pas. — Je lui ai raconté tout : cette vieille barrière, ce vieux moulin, cette inondation de mon terrain... Je ne lui ai pas caché non plus ce qui a eu lieu pour la pièce de terre qui appartient aujourd'hui à Suzanne... Et maintenant, diacre Enos, je serais curieux de savoir comment tournera l'affaire de cette pièce de terre ?

— Le juge Smith et le squire Moseley m'ont dit que ma réclamation était fondée. Telle fut la réponse du diacre.

— Vous voyez bien, dit oncle Jaw d'un air très-satisfait; vous plaiderez, sans doute? N'est-ce pas que vous plaiderez?

— Je n'en sais rien, — dit gravement le diacre.

Cette réponse confondit oncle Jaw; car, voir un homme hésiter à entamer un procès, au sujet d'une belle pièce de terre, quand il est sûr de le gagner, c'était pour lui un problème dont il était bien certain de ne pas trouver la solution.

— Vous dites, reprit le diacre, après une longue pause, que votre fils a fait la cour à la jeune personne; cette pièce de terre est la meilleure partie

du lot de Suzanne dans la succession de ses parents; je l'ai payée cinq cents dollars. J'ai des papiers que le juge Smith et le squire Moseley s'accordent à trouver bons et valables devant tous les tribunaux des États-Unis.

A ces paroles catégoriques, oncle Jaw dressa les oreilles et devint tout attention. Il regardait avec des yeux ardents les papiers que le diacre tenait à la main, mais, à son grand désappointement, celui-ci les mit résolûment dans son pupitre qu'il ferma à clef, puis retourna à sa place.

— Maintenant, dit oncle Jaw, je serais vraiment curieux de connaître les détails de cette affaire.

— Les hommes de loi se rendront chez moi demain soir, dit le diacre; si vous avez quelque intérêt à faire valoir, vous pouvez venir les y joindre.

Tout en cheminant pour gagner sa maison, oncle Jaw s'évertuait de son mieux à trouver le moyen de s'insinuer dans la confiance du vieux diacre, qui, comme le commun des mortels, allait (et c'était pour lui une joie extrême d'y penser) se lancer dans un procès.

Le lendemain, on remarqua des allées et des venues autour de la maison du diacre, et des préparatifs culinaires s'y faisaient intérieurement. On tenait la plus belle pièce ouverte pour l'aérer. Le

four regorgeait de tartes et de gâteaux. On pouvait aussi voir notre ami Joseph, le visage affairé, passant et repassant devant la maison, montant et descendant ou allant d'une pièce à l'autre avec le diacre. On n'était pas moins surpris de voir la femme de celui-ci, mettant tout sens dessus dessous dans la maison, d'un air de profond mystère, donnant même tout bas des ordres au sujet d'une quantité considérable d'œufs et de raisins, de peur que, si on les laissait trop en évidence, ils ne donnassent lieu à des commérages et des commentaires.

Dans l'après-midi de ce jour, Joseph se rendit à la maison des deux sœurs, pour leur annoncer qu'il y aurait ce jour-là réunion chez le diacre, et il était dépêché pour les inviter à y venir.

— Mais, dit Silence, que passe-t-il donc par la tête des amis du diacre, depuis quelque temps, de se réunir si souvent? Joseph Adams, c'est-là quelque manigance de votre façon. Aujourd'hui, quel tour allez-vous nous jouer?

—Allons, allons, habillez-vous, et tenez-vous prêtes,—dit Joseph; puis, s'avançant vers Suzanne, qui suivait Silence dans sa retraite, il lui dit à l'oreille quelques mots, qui la firent rougir extraordinairement et s'arrêter tout court. Elle paraissait surprise au dernier point, et elle lui dit :

— Mais, Joseph, je ne sais si j'ai bien compris.

— Ce que je vous ai dit était fort clair.

— Joseph, je vous assure que nous ne pouvons aller chez le diacre.

— Mais, au contraire, vous pouvez vous y rendre sans difficulté.

— Nous ne saurions, ajouta Suzanne, cela est trop étrange.

— Allons, allons, ma chère, vous nous faites attendre. Il vous plaît d'insister beaucoup sur les bienséances, mais je serais désolé de vous les voir transgresser une seule fois. Mademoiselle Silence, ajouta-t-il en souriant gracieusement à celle-ci, je suis votre caution sur ce point, et je prends tout sur moi.

Subjuguées par ce ton décidé et confiant, les deux sœurs se résignèrent enfin à se rendre à l'invitation de l'ancien ami de leur père.

En entrant dans le parloir, le jeune cavalier et ses dames portèrent tout d'abord leur attention sur deux avoués, qui devaient émettre leur opinion complétement motivée sur une affaire soumise par le diacre à leur très-sérieux examen. Le plus jeune des deux, le squire Moseley, était un petit homme rosé, de bonne mine, toujours gai, toujours en mouvement, riant, badinant, gesticulant, frétillant, courant, au moindre prétexte; bref, un mouvement perpétuel, qui, s'étant appliqué, pendant plusieurs années, à la recherche d'une femme, avait visité

successivement tous les bourgs, tous les villages, tous les hameaux, sans jamais parvenir à faire agréer sa cour. Comme ce persévérant berger s'adressait aux plus jolies, Suzanne Jones avait dû, pendant quelques jours, devenir l'objet de ses soins empressés; mais, n'ayant pas reçu de celle-ci, comme de beaucoup d'autres, le plus léger encouragement, il avait renoncé à colporter ses hommages cosmopolites, et s'était décidé, puisqu'il ne semblait pas né sous l'astre de Lucine, à se vouer au célibat du genre gai. Il riait au souvenir de ses mésaventures, désappointements et insuccès qui n'avaient cessé de l'éprouver dans la longue, pénible et ennuyeuse course qu'il avait fournie, sans atteindre jamais le but. Mais cette interminable série de traverses, capable de bouleverser les âmes les plus fortes et les mieux trempées, avait à peine effleuré cette nature superficielle, à la fois vive et active, spirituelle et débonnaire, pétrie de miel, de lait, de framboise, de salpêtre et de vin de Champagne, riant de tout, s'amusant de tout et toujours; homme aimable, enfin, dans la meilleure acception du mot.

En parcourant les papiers soumis a son examen, M. Moseley s'épanouissait à vue d'œil; il semblait être dans son élément. Quand il eut fini sa lecture, il se leva vivement, frappa sur l'épaule de son confrère, fit deux ou trois tours autour de la chambre,

puis, saisissant la main du vieux diacre, il la secoua violemment en s'écriant :

— Tout est en règle, diacre, tout est en règle! Ça marche! ça marche! bravo!

Aussitôt que oncle Jaw fut arrivé, le diacre lui offrit une chaise et les papiers, en lui disant :

— Voici les papiers dont vous désirez avoir communication. Vous pouvez les parcourir.

Oncle Jaw lut ces papiers et dit ensuite à M. Dudley :— Je vous l'avais bien dit, diacre Enos, l'affaire est aussi claire que le jour. Maintenant nous allons entamer le procès, n'est-ce pas?

— J'ai d'abord une proposition à vous faire, dit le diacre. Je vous offre, si vous consentez au mariage de votre fils avec Suzanne Jones, de brûler ces papiers et de ne jamais plus parler de cette affaire. Il y aura alors dans la paroisse une jeune fille de plus ayant une bonne dot.

A ces paroles, oncle Jaw, ouvrant les yeux démesurément, jeta sur le vieillard un regard ébahi. Sa bouche s'élargit de plus en plus, et, le premier saisissement de surprise passé, il s'écria :

— Les bras m'en tombent.

— Je le ferai comme je l'ai dit, reprit le diacre.

— Mais c'est la même chose que de donner de votre poche cinq cents dollars à cette jeune personne, qui n'est pas même votre parente.

— Je sais cela, dit le diacre, mais je n'en persiste pas moins dans ma proposition.

— Mais, enfin, par quelle considération? dit oncle Jaw.

— Par la considération de faire la paix, répondit le diacre; et, pour vous apprendre, quand je dis qu'il vaut mieux abandonner ses droits que d'avoir des procès, qu'il faut suivre cet exemple. Je suis vieux; mes enfants sont morts (sa voix s'altéra); mes trésors sont dans le ciel... Je puis faire aujourd'hui deux heureux, pourquoi manquerais-je à ce devoir? Quand je crus que cette pièce de terre était perdue pour moi, je me résignai à cette perte. Il en sera de même aujourd'hui, et cette fois avec plaisir.

A ces mots, oncle Jaw regarda fixement le vieux diacre, et dit :

— Eh bien, diacre Enos, je vous crois. Si vous ne vous trouvez pas au premier rang des élus dans le ciel, qui s'y trouvera? Voilà tout. Si donc Joseph ne fait pas de difficulté, comme je pense...

— Expédions promptement les affaires, dit le squire Moseley ; nous aurons une noce, et ainsi, en avant! — En disant ces mots, il ouvrit la porte du salon. Là devisaient agréablement Suzanne et Joseph dans l'embrasure d'une fenêtre. Mademoiselle Silence et le révérend M. Bissel étaient assis auprès du feu, tandis que la femme du diacre nettoyait et

renettoyait l'âtre du foyer : occupation à laquelle la bonne dame s'était incessamment livrée depuis l'arrivée de la première visite.

Dans ce moment, Joseph prit la main de Suzanne et la conduisit au milieu du salon. Quand la cérémonie fut terminée, le joyeux squire, ayant prié le diacre de lui remettre son acte de vente, fit, en forme de discours, un résumé badin de toute l'affaire, dont l'issue était singulièrement rare et remarquable, puisqu'elle avait fait deux heureux.

Ravi d'un dénoûment qu'il n'aurait jamais pu prévoir, oncle Jaw ne se lassait pas de regarder sa bru, d'admirer tout bas la douceur de son sourire, sa grâce charmante, et l'air d'aisance et de distinction naturelle dont elle recevait les compliments de l'assemblée. Les yeux de Jaw étaient fascinés, son cœur épanoui : il était heureux aussi. Toutefois, quand il voyait passer devant lui mademoiselle Silence, il se rappelait la dernière visite qu'il lui avait faite et la conversation ardente qui l'avait suivie.

— Eh bien, mademoiselle Silence, lui dit-il en l'abordant d'un air ouvert, vous voyez comme nos jeunes gens paraissent en bonne harmonie! Je ne vois pas pourquoi nous ne nous donnerions pas la main à leur sujet.

Quand les deux adversaires se furent ainsi réconciliés franchement et ouvertement devant toute

l'assemblée, ce fut comme le signal d'une réjouissance générale.

Au moment où la société commençait à se disperser, mademoiselle Silence, s'emparant du bras du bon diacre, l'entraîna à l'écart et lui dit : — Diacre Enos, je retire tout ce que j'ai dit de vous ; — tout !

— Ne parlons pas de cela, mademoiselle Silence, dit le bonhomme ; tout cela est passé et oublié.

Cependant l'amitié de l'oncle Jaw pour sa bru allait toujours croissant. Il avait à cœur de lui en donner une marque. Après avoir réfléchi quelque temps sur ce point, il crut avoir découvert ce qu'il cherchait. Or, un jour que le déjeuner, égayé par les vives saillies et les naïves expansions de la jeune femme, s'était prolongé au delà de l'heure ordinaire, oncle Jaw lui dit, avec une amabilité extrême : — Suzanne, j'ai décidé de vous donner ma jolie petite maison de Stanton ; un vrai bijou, avec des jalousies vertes et des fleurs, etc., etc., et tout ce qu'elle renferme. Vous serez là dans votre élément.

Le jeune couple s'établit à Stanton, et y passa bien des jours heureux. Quelques nuages, cependant, obscurcirent leur beau ciel. Au nombre des personnes que la mort leur ravit successivement, il faut placer le diacre Enos, leur vénérable bienfaiteur. Peu d'années après leur mariage, ils eurent la douleur de le perdre, mais ils conservèrent tou-

jours vivant dans leurs cœurs le souvenir de cet homme de bien, doux, compatissant, miséricordieux, charitable comme un chrétien. La magnanimité et l'abnégation du bon vieillard avaient opéré une cure presque désespérée en la personne de l'oncle Jaw : au lieu de se quereller sérieusement avec tous les gens du voisinage, oncle Jaw se contentait de batailler avec son fils, en prenant toujours l'opinion opposée à celle que ce dernier émettait sur une foule de questions. Et, comme Joseph était assez bon logicien, il s'ensuivait des engagements assez vifs pour donner satisfaction au penchant décidé de l'oncle Jaw pour la polémique. En somme, ce penchant vicieux avait été redressé par la vertu. Après l'enterrement du diacre, on l'avait entendu dire : — Après tout, on gagne autant, et peut-être plus, à se montrer animé constamment d'un esprit de conciliation et de paix, qu'à se complaire dans les querelles, les médisances et les procès ; mais je dois aussi vous dire qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir la vertu du diacre, — tant s'en faut.

CHACUN CHEZ SOI,

CHACUN POUR SOI.

— Ainsi, vous êtes bien décidé à ne pas signer ce petit engagement? — disait un jour Alfred Melton à son cousin Edward Howard, beau jeune homme qui se tenait nonchalamment assis près d'une table sur laquelle étaient étalées plusieurs feuilles de papier écrit.

— Qu'ai-je à faire de ces paperasses de tempérance? répondit Edward avec une légère expression de dédain. Pouah! toute cette histoire de tempérance sent le trois-six et le whisky.

— Allons, cousin Melton, dit une jeune et brillante dame aux yeux noirs, assise sur un divan, et qui avait prêté une attention soutenue à l'entretien des deux amis; j'ose vous prier de cesser d'évangéliser Edward, car, comme le dit Falstaff[1], — il ne vaut guère mieux qu'un méchant. — C'est bien peine perdue que d'étaler devant lui ces précieux documents sur les sociétés de tempérance.

— Sérieusement, mon bon, vous comprenez, re-

[1] Personnage bouffon d'un drame de Shakespeare.

prit Edward, que signer, s'engager et cacheter, sont trois opérations qui doivent m'être interdites pour une affaire à laquelle naturellement je dois demeurer étranger. Mes habitudes passées et présentes, le rang que je tiens dans le monde, tout ce qui se rapporte, de près ou de loin, à ma personne, se lèvent contre la supposition que je puisse jamais devenir l'esclave d'un vice si dégradant; or cet engagement qu'il faut prendre, n'est-ce pas quelque chose d'absolument inutile? même d'avilissant par implication? Quant à l'influence que vous m'attribuez, je suis de ceux qui pensent que, si chaque homme s'occupe de soi-même, la société sera supérieurement sauvegardée. Non, je n'adopte pas cette opinion moderne qui veut mettre à la charge de la société les individualités quelles qu'elles soient; d'abord, parce que c'est une doctrine fatigante, et ensuite parce que je doute qu'elle soit juste. Pour ces deux raisons, je refuse de donner mon patronage à une institution de ce genre.

— Il est hors de doute, messieurs, s'écria la dame, que vous poussez la persévérance jusqu'à un degré très-méritant, et, pour ne parler que des sociétés de tempérance, vous avez ressassé cette question, au point de me faire mourir. Je ne veux pas qu'elle soit éternelle, et, pour en finir, je signe un engagement de tempérance pour Edward. Je le ga-

rantis par là de ces mauvaises habitudes dont vous nous avez fait une si horrible peinture.

— Votre présence, madame, dit Melton en lançant un regard d'admiration sur sa belle interlocutrice, aura toujours une influence plus salutaire que tous les engagements de tempérance imaginables. Mais à tous les hommes, cousine, n'est pas départie cette inappréciable faveur.

— Comme je vous le disais tout à l'heure, Melton, mes habitudes d'ordre et de régularité étant notoirement établies, il vous reste encore à faire goûter votre éloquence et votre logique à quelque pauvre diable moins favorisé que moi.

Ainsi se termina cet entretien.

— Quel garçon plein de cœur et de désintéressement que ce Melton! dit Edward, après qu'il fut parti.

— Oui, aussi bon que le jour est long; dit Augusta, mais fort prosaïque, au fond. Cette assommante affaire de tempérance! on n'entend pas parler d'autre chose aujourd'hui : Journaux de tempérance; — Traités sur la tempérance; — Hôtels de tempérance; — Tempérance ceci, tempérance cela, et, chose curieuse, mouchoirs de poche de tempérance pour les petits garçons. En vérité, le monde devient affreusement intempérant dans sa tempérance.

— Eh bien, avec la caution que vous avez

donnée, Augusta, je suis à l'abri de toute tentation.

Quoique ces paroles n'offrissent rien de remarquable, cependant elles furent prononcées avec une certaine chaleur de ton qui fit rougir Augusta, et l'engagea à coudre avec une rare constance. Edward parla des anges gardiens, et, à propos de ce thème suranné, il fit des remarques, qui n'excédaient pas, sous le rapport de la nouveauté des idées, l'intérêt que fait naître un discours sur la tempérance; mais les vieilles choses se retrempent pour se rajeunir dans le courant de certaines éventualités d'à-propos. Au fond, avant qu'une heure fût écoulée, Edward et Augusta n'avaient pas pris note du point de départ de leur entretien, et s'étaient laissé entraîner fort avant dans cette terre de l'avenir et des rêves brillants qui environnent la jeunesse et l'amour, avant qu'elles aient goûté du fruit de l'expérience et acquis la fatale connaissance du bien et du mal.

Mais, avant de nous avancer plus loin dans notre récit, reculons un peu notre fond et notre perspective, afin de mettre nos lecteurs à même d'embrasser plus promptement le tableau tout entier.

Edward Howard était un jeune homme qui, par la supériorité de ses talents et la séduction de ses manières, s'était placé au premier rang dans les cercles du grand monde. Quoiqu'il ne possédât aucun bien et ne pût s'appuyer sur l'importance ou

sur l'illustration de sa famille, il n'exerçait pas moins personnellement une influence considérable dans le monde élevé où il vivait.

La jeune personne qui devait devenir sa femme, Augusta Elmore, que nous venons d'entrevoir tout à l'heure, était également remarquable par sa beauté, par son esprit et par des qualités solides. Orpheline, elle avait été habituée de bonne heure à jouir librement et sans contrôle d'une fortune indépendante. Cette circonstance, sans doute, ajoutait à la magie de ses grâces personnelles en lui procurant cette flatteuse déférence qui sont toujours garanties par l'alliance toute-puissante de la richesse et de la beauté.

Si ses facultés intellectuelles, naturellement d'un ordre supérieur, n'avaient pas reçu un grand développement, la faute en était au monde, qui, dans son cercle étroit et compassé, ne pouvait lui fournir les occasions de les exercer suffisamment. Elle plaisait, du reste, comme mille autres, par ses talents de société. Beaucoup de bon sens naturel, joint à une grande sensibilité et à une humeur indépendante, l'avaient préservée du malheur d'être dure et frivole. Elle semblait plutôt faite pour exercer des influences que pour en subir. Dans cette situation, quoiqu'elle ne fût dominée par aucun sentiment habituel de responsabilité morale, le ton de son caractère, pris dans son ensemble, semblait

s'élever au-dessus du diapason de la haute société.

Le monde avait prédit à l'avance l'union de ces deux personnes qui semblaient être faites l'une pour l'autre, et, cette fois-ci, du moins, sa prédiction fut accomplie. Quelques mois après l'entrevue dont nous venons de parler, des fêtes brillantes, annoncèrent une union qui avait été approuvée et désignée à l'avance par toutes les personnes au milieu desquelles le jeune couple passait la plus grande partie de sa vie.

Jamais deux jeunes époux ne commencèrent la vie sous de plus heureux auspices. — Quel beau couple! comme ils sont bien assortis! — s'écriaient les commères. — Ils paraissent faits l'un pour l'autre, — murmurait-on autour d'eux, et ils entendaient si souvent ce concert de louanges qu'ils finirent par croire qu'ils étaient une personnification de la félicité humaine.

L'amour qui, chez les personnes d'un caractère solide, repose toujours sur un principe sérieux et grave, les avait rendus pensifs, réservés. Quand, satisfaits du présent, ils faisaient irruption sur le terrain de l'avenir, ils traçaient des plans, exprimaient des idées qui, tous ensemble, examinés au point de vue de la sagesse humaine, pouvaient être très-rationnels, mais qui, ne se rapportant qu'à la vie présente, non à celle qui doit la suivre, ne devaient

paraître aux yeux des hommes religieux que des créations fantastiques, éphémères, fragiles : un château de cartes, un palais de cristal.

Toutefois, pendant quelque temps, l'amour violent qu'ils ressentaient l'un pour l'autre les tint éloignés des séductions et des tentations du monde. Ils passèrent de longues soirées d'hiver dans la société l'un de l'autre : lisant, faisant de la musique, devisant du passé et rêvant à l'avenir. Mais, contrairement à la théorie sentimentaliste, c'est un fait avéré, que deux personnes seulement ne sauraient trouver le moyen de satisfaire aux exigences capricieuses de l'esprit, qui redoute surtout la monotonie, surtout quand on est accoutumé à une surexcitation intellectuelle qui ne peut se renouveler que par la diversité. Au bout de quelques mois, Edward et Augusta, quoique leurs sentiments l'un pour l'autre ne fussent pas altérés, commencèrent à répondre aux nombreuses invitations qui leur étaient adressées de tous côtés.

Toutes les fois que la brillante compagne d'Edward entrait dans un salon, un murmure flatteur circulait dans l'assemblée et venait chatouiller délicieusement l'oreille du mari-amant. De son côté, celui-ci recueillait personnellement son tribut d'éloges variés : c'était un politique profond, un conteur plein de verve et d'entrain, tour à tour convive abondant en saillies et en anecdotes, beau

joueur, danseur dévoué, sportman accompli : au résumé, le favori de tous. Aussi, témoin de ses succès, Augusta ne pouvait résister à la tentation de l'envoyer dans le monde, même plus souvent qu'elle le désirait.

Hélas ! ni l'un ni l'autre ne savaient à quels périls on s'expose quand on quitte le foyer domestique pour courir après des vanités, des excitations et des tentations de tout genre !

Pleine de confiance dans la sagesse de son mari, Augusta ne voyait pas que ces invitations, qui se succédaient sans interruption, détournaient peu à peu son mari de ses affaires, l'empêchaient de cultiver son esprit et de s'occuper d'elle, autant qu'il avait eu coutume de le faire. Déjà, à l'horizon, le nuage léger mais précurseur des tempêtes et des ténèbres de l'avenir apparaissait ; — trop confiante et trop légère, Augusta ne le vit pas.

Mais quand elle fut retenue chez elle par les soins et par les devoirs de la maternité, il s'éleva tout d'un coup dans son âme une cruelle appréhension. Il lui sembla qu'un changement s'opérait dans son mari ; changement imperceptible, indéfini, qui échappe aux plus minutieuses investigations, mais qui se révèle de lui-même au cœur d'une femme.

Cependant Edward continuait à lui montrer la même affection, la même tendresse ; il était auprès

d'elle empressé, attentif, prévenant. Il caressait et aimait beaucoup un joli enfant qu'elle lui avait donné, et qui paraissait déjà aussi intelligent qu'il était beau. Quand le père ému l'élevait en l'air pour l'admirer, et le couvrait ensuite de ses baisers, la mère touchée se trouvait heureuse comme aux premiers jours de son union ; mais aussi, à l'heure des réunions gastronomiques dont son mari est un des membres les plus zélés, elle le voit, avec un serrement de cœur inexprimable, cet époux affectionné, ce père tendre, les quitter promptement, elle et son jeune enfant, pour voler où le plaisir l'appelle.

— Sûrement, dit-elle, je ne suis pas assez égoïste pour vouloir le priver d'une récréation, d'un divertissement, quand je ne saurais les partager avec lui; mais cependant il me disait qu'il n'avait de plaisir que là où je me trouvais. Hélas ! il est donc vrai, cet apophthegme désolant : L'amour ne dure pas longtemps !

Pauvre Augusta ! elle ne savait pas combien elle avait raison de craindre. Elle ne savait pas de quelles tentations était entouré son mari dans les cercles où, aux excitations raffinées de l'esprit et de l'intelligence, était ajoutée comme zest, dans une proportion trop libérale, une infusion perfide d'un vin trop généreux.

Déjà Edward s'était familiarisé avec un degré d'excitation physique qui côtoie la limite de l'i-

vresse, mais, plein de confiance en lui-même, et trompé par les habitudes dangereuses d'une société corrompue, il ne voyait pas le danger. Ainsi, le voyageur qui a passé sur les cataractes du Niagara peut signaler le point où le premier bouillonnement de l'eau blanchie annonce la tendance à descendre. Tout ici est éclat et beauté. Les eaux colorées des prismes magiques de l'arc-en-ciel pétillent et dansent : on dirait qu'elles sont inspirées par l'esprit d'une vie nouvelle, et non pas qu'elles s'acheminent vers un gouffre épouvantable. De même, au premier pas vers l'intempérance, qui ruine à la fois et l'âme et le corps, on croit à l'inspiration, à la fraîcheur ravissante d'une vie nouvelle, et le voyageur, saisi d'un *agréable effroi*, comme dit le poëte, sourit aux balancements de sa barque, sans savoir que cette précipitation avec laquelle les eaux l'entraînent est un acheminement à un gouffre béant où il va disparaître sans retour.

Ce fut à cette époque critique de la vie d'Edward qu'un ami sage et dévoué, qui aurait eu le courage de lui signaler le danger, que tout le monde d'ailleurs apercevait, aurait pu le sauver, mais dans le cercle de ses amis Edward ne comptait pas un homme de cette trempe. — Chacun chez soi, chacun pour soi, — telle était la maxime favorite qui réglait uniformément la conduite de chacun d'eux.

Des têtes plus ou moins blanches, plus ou moins fortes, plus ou moins légères, eurent ensuite l'insigne fatuité de se secouer doctoralement pour dire pauvrement qu'il était fort à *regretter* qu'un jeune homme de si belles espérances courût aveuglément à sa perte ; mais l'un — n'était pas le parent d'Edward, l'autre — éprouvait de la répugnance à s'entretenir d'un tel sujet, — et, suivant l'usage, on passait outre.

Cependant c'était à la table de l'homme aux *regrets*, constamment garnie des meilleurs vins, que Edward (qui n'était pas *son parent*) avait ressenti le premier aiguillon de la surexcitation nerveuse produite par le vin. C'était aussi chez l'homme délicat, *éprouvant de la répugnance*, que Edward avait été reçu membre d'un club gastronomique ; lequel club, au bout de quelque temps, s'était transformé tout bonnement en hôtel. Malheur donc à vous, hommes sobres, réguliers et discrets, dont le tempérament laissé à lui-même ne sortirait jamais des limites de la bienséance, oh ! malheur à vous, si, prêtant l'oreille à des suggestions dangereuses, vous vous laissez entraîner vers l'abîme de la dégradation morale ! Au jour de la chute, l'homme de plaisir ne sera pas auprès de vous pour la prévenir en vous tendant la main ; il aura disparu comme un fantôme.

Par une froide soirée d'hiver, le vent sifflait

tristement à travers les volets fermés du salon où Augusta était assise. Autour d'elle tout était luxe et élégance. Des livres splendides, des gravures magnifiques s'étalaient dans toutes les parties du salon; des vases regorgeaient de fleurs rares et précieuses qui exhalaient leurs doux parfums, et des glaces gigantesques reflétaient tous les objets. Là, tout respirait l'opulence, le repos; on eût pu croire, un moment, que le bonheur de cette terre pouvait s'y trouver. A la place de ce bonheur, on voyait une femme inquiète, agitée et triste.

Minuit sonna à la pendule. Plus inquiète, plus agitée, plus triste encore en entendant cette heure lugubre, elle tira de son cou sa montre à répétition garnie de diamants, et la regarda douloureusement. Elle soupira en songeant aux soirées délicieuses qu'elle avait passées avec Edward. A mesure que ses regards erraient sur les livres qu'ils avaient lus ensemble, sur son piano, sur sa harpe, aujourd'hui mornes et silencieux, elle se rappelait avec un serrement de cœur toutes les paroles qu'il avait dites, tous les grands morceaux de musique qu'il avait exécutés, toutes les romances qu'il avait chantées. Tout à coup elle fut tirée de cette rêverie par un violent coup frappé à la porte de la rue. Les domestiques étaient couchés; elle se hâta de descendre et de l'ouvrir. Elle allait revoir son mari! elle le

revoyait en effet, mais dans quel état, grand Dieu ! C'était bien lui, mais sans connaissance, et porté par quatre hommes.

— Oh ! il est mort ! il est mort ! s'écria-t-elle d'une voix douloureuse.

— Non, madame, dit un de ces hommes, mais il n'est guère dans un meilleur état.

La vérité dans toute sa dégradation apparaissait à l'esprit de la malheureuse Augusta. Sans faire une question, sans laisser échapper un seul mot de plainte, elle le fit déposer sur le sofa du salon.

Elle se tint quelque temps debout, immobile, silencieuse, stupéfaite, contemplant avec une anxiété fiévreuse la figure d'Edward, presque entièrement privé de sentiment. Elle voyait dans son mari comme un juge cruel qui lui interdisait d'aimer ; un juge sans entrailles, qui dépouillait ses propres enfants et les vouait à la misère, et, par une bizarre fatalité de sa mission, se condamnait lui-même à cette misère et au déshonneur. Bientôt elle jeta les yeux autour d'elle dans un morne désespoir, car elle savait toute la malignité de ce vice, qui avait mis sur le front de son mari la flétrissure de son cachet. Comme une personne luttant contre les eaux qui vont l'engloutir, jette un regard vertigineux vers les bords verdoyants de la rive, la pauvre femme retrace à sa mémoire les scènes des jours heu-

reux qu'elle a passés, et, dans l'amertume de son cœur, Augusta s'écrie en sanglotant : — Mon Dieu ! venez à mon secours ! venez à mon secours ! — Puis elle ajoute d'une voix suppliante : — Sauvez-le ! oh ! sauvez mon mari !

Augusta était une femme d'une grande énergie. Le premier moment de désespoir passé, elle prit la résolution de ne manquer ni à son mari ni à ses enfants, dans une épreuve aussi terrible.

— Quand il se réveillera, se dit-elle mentalement, je le prierai, je le supplierai de changer ; je le mettrai sur ses gardes. Mon pauvre mari, on vous a entraîné, trompé, trahi, mais vous êtes trop bon, trop généreux pour qu'on ne lutte pas pour vous.

Vers deux heures du matin, Edward commença à sortir de sa léthargie. Il ouvrit lentement les yeux, et, par un mouvement brusque et sauvage, il se trouva tout d'un coup debout. Il promena des regards effarés autour de la chambre, mais, ayant aperçu les yeux de sa femme fixés tristement sur lui, le passé se dressa soudainement devant lui, et son visage se couvrit d'une vive rougeur.

Il y eut un moment solennel de morne silence ; mais bientôt, cédant à sa poignante douleur, elle se jeta dans ses bras et pleura.

— Ainsi, vous ne me haïssez pas, Augusta ! s'écria-t-il d'une voix tremblante.

— Vous haïr, oh ! non, jamais ! Mais, Edvard, qui a pu vous entraîner ainsi ?

— Ma chère amie, je dois vous épargner ces détails. Vous m'avez promis d'être mon ange gardien ; vous l'êtes aujourd'hui : vous le serez encore. Oh ! Augusta, votre mari, coupable, vous a donné un triste spectacle qui ne s'offrira plus à vos yeux. Oh ! — non — non — jamais — avec la grâce de Dieu, s'écria-t-il avec une solennelle énergie.

L'ardente et sincère expression qui accompagnait ces paroles, la confusion et la honte qui, en se montrant sur son visage, trahissaient ses remords secrets, l'appel spontané fait à l'intervention libératrice de Dieu ; toutes ces circonstances, comme un baume bienfaisant, adoucissaient les plaies saignantes du cœur déchiré d'Augusta, et elle se flatta que, dès ce moment, son mari était sauvé. Le repentir d'Edward était sincère. Il avait la ferme intention de se corriger, mais le plan qu'il avait adopté péchait par la base. En vain visait-il à des modifications, à des retranchements, le mal subsistait toujours, parce qu'il était mollement attaqué. Edward se bornait à des palliatifs, à des atermoiements, sans songer qu'un remède héroïque seul pouvait le guérir. Quand la circulation du sang est devenue plus active, et que l'équilibre du système nerveux est détruit, la meilleure volonté est sans

cesse menacée de fléchir : une seule mauvaise occasion suffit pour l'abattre. Dans sa position particulière il cherchait, d'une part, une excitation suffisante pour prévenir le retour d'un état de santé calme mais froid, et, d'un autre côté, il voulait, par un sévère contrôle sur lui-même, ne pas transgresser les limites de la bienséance sociale et de la dignité humaine. En un mot, comme tous les caractères faibles, irrésolus, à la fois doux et passionnés, il voulait, le matin, ce qu'il reniait le soir. En un mot, incohérent, flasque, mou, il essayait des tâtonnements qui le menaient tout droit à cette catégorie d'hommes inconséquents, tristement désignés sous le nom de juste-milieu.

C'est une grave erreur d'appliquer exclusivement le mot d'intempérance à ce degré de surexcitation physique qui nous prive entièrement de l'exercice de la raison ; l'intempérance se constitue avant par cet état d'excitation nerveuse qui résulte de ce qu'on appelle souvent un stimulant modéré, et qui la précède longtemps avant. Cet état transitoire est un moniteur fidèle, un symptôme infaillible de la chute. Par une loi fatale et nécessaire, tous les fléaux ont leurs précurseurs. La passion du jeu et de la spéculation est éveillée par les sollicitations contagieuses d'une surexcitation excessive. C'est ainsi que des hommes trop impatients pour suivre les

voies honnêtes et régulières des affaires et pour s'astreindre aux lois d'une prospérité solide conquise par la lente progression du temps, se jettent avec emportement dans des spéculations hasardeuses, en courant la chance de grands bénéfices ou d'une ruine complète. Et quand, ainsi que cela arrive souvent, cette ruine vient sans ressources, sans espoir, c'est encore à l'intempérance qu'ils s'adressent pour se soustraire aux inspirations funestes du désespoir.

Ainsi d'Edward. Impatient d'arriver promptement à une grande fortune, il avait retiré ses fonds des affaires régulières de l'industrie et du commerce pour les aventurer dans une spéculation, en apparence brillante, et qui avait tourné des têtes plus solides que la sienne. Cependant il voyait déjà s'avancer l'heure de la catastrophe, et ne se sentant pas assez de force pour regarder en face la ruine et la misère, c'est au vin, dont il ne s'était jamais interdit entièrement l'usage, qu'il demanda un triste et passager réconfort. A cette époque il alla passer quelques mois dans une ville éloignée, se séparant volontairement de sa femme et de ses enfants, car, plus il approchait de sa ruine et plus il sentait le besoin de ranimer artificiellement la vigueur chancelante de son esprit et de ses nerfs détendus. Enfin le coup terrible qu'il redoutait depuis quelque temps le frappa, et la fortune considérable que sa femme

lui avait apportée en mariage n'existant plus, il ne lui restait qu'une somme de peu d'importance. Après ce désastre, il adressa à sa femme, trop confiante, la lettre qui suit :

« Augusta, tout est fini entre nous. N'attendez plus rien de votre mari ; ne croyez plus à ses promesses, car il est perdu à jamais pour vous, et il a cessé d'être lui-même. Augusta, notre fortune, ou plutôt *votre* fortune est à jamais disparue. Je l'ai jetée en aveugle dans le gouffre de la spéculation. Mais est-ce là tout ? Non, non, Augusta ; il y a quelque chose de pis encore. Je suis perdu, perdu corps et âme, et aussi irrévocablement que notre fortune. Autrefois, j'avais de l'énergie, de la santé, de la fermeté, de la résolution ; aujourd'hui tout cela n'est plus. J'ai cédé, je cède tous les jours à ce qui est à la fois mon bourreau et mon soutien contre le hideux spectre de la misère. Vous vous souvenez de l'heure horrible où vous apprîtes que votre mari était un ivrogne. C'est le mot. Votre air résigné, triste, abattu, dans cette affreuse matinée, pourrai-je jamais l'oublier ? Et, cependant, aveugle et généreuse, avec quelle promptitude revint votre confiance en moi ! Confiance sublime ! mais déjà ma guérison était désespérée ; déjà j'étais marqué au front du stigmate indélébile des réprouvés.

« Hélas ! ma femme, mon incomparable femme, pourquoi suis-je votre mari ? Pourquoi suis-je le père

de ces aimables enfants que vous m'avez donnés? N'est-il donc rien dans votre touchante douceur, dans l'innocence de ces chers enfants à demi orphelins, qui soit assez puissant pour déterminer mon retour? Hélas! le mal est plus fort que ma volonté.

« Augusta, vous ne sauriez vous faire l'idée de l'affreuse corrosion, de l'intolérable agonie de cette passion écrasante. Je marche dans ma chambre : je pense à mon doux foyer, à mes enfants, à ma femme bien-aimée, à mon âme, à moi-même, — je sens que je sacrifie tout; — je le sens jusqu'à ce que je sois saturé de douleur; mais l'heure est arrivée, l'heure brûlante, — et tout est oublié! Vous ne me reverrez plus, Augusta. Tout ce que j'ai pu sauver du naufrage, je vous l'envoie. Vous avez des amis, des parents; vous avez, par-dessus tout, une énergie, une intelligence, une résolution qui ne sont le partage que d'un petit nombre de femmes, et vous ne serez plus enchaînée..... Les morts ne vivent pas avec les vivants. Oh! votre cœur généreux souffrira de rompre les liens qui nous unissent! mais, prenez courage, car vous souffririez bien plus de voir la mort, par un travail insensible, miner sourdement la vie de votre mari jusqu'à sa complète destruction. Voudriez-vous rester avec moi pour voir tout ce que vous avez pu aimer en moi s'effacer et disparaître? Voudriez-vous supporter les caprices, la morosité, la colère délirante

d'un homme qui a cessé d'être maître de lui-même? Voudriez-vous que, déjà victime de votre mari, vos enfants devinssent victimes de leur père? Non, ténébreux et terrible est le sentier où je marche! J'y marcherai seul. Personne ne m'y accompagnera.

« Retirée dans quelque lieu paisible, vous pourrez concentrer votre sensibilité sur vos enfants, et les élever de manière à ce qu'ils remplissent dans votre cœur une place qu'un indigne mari a désertée. Si je me sépare de vous maintenant, vous vous souviendrez de moi tel que j'ai été; — vous m'aimerez et me pleurerez quand je serai mort. Si vous demeuriez avec moi, votre amour s'userait bientôt, et je ne tarderais pas à devenir pour vous un objet de dégoût et d'horreur. Ainsi donc, adieu, ma femme, — mon premier, mon sincère amour, adieu! En me séparant de vous, je renonce à l'espérance,

Et, renonçant à l'espérance, adieu crainte,
Adieu remords; tout bien est perdu pour moi;
Mal, tu seras mon bien.

« Ne me cherchez pas, ne m'écrivez pas : rien ne peut me sauver. »

Telle était cette lettre qui portait le coup mortel aux espérances d'Augusta. Il y a des moments de douleur où le cœur le plus mondain s'élève vers

Dieu, comme la force la plus rebelle est obligée de céder à une puissance motrice. Généreuse, spirituelle, affectionnée, Augusta avait vécu entièrement pour ce monde; elle faisait consister principalement son bonheur dans son mari et dans ses enfants. En eux elle avait mis tout son orgueil; en eux seuls elle avait bâti ses rêves d'avenir. Forte de ses propres ressources, elle n'avait jamais eu besoin de regarder au-dessus d'elle pour demander protection ou chercher le bonheur. Aussi, quand elle eut achevé la lecture de cette lettre qui respirait un air si sauvage, il lui sembla qu'au dedans d'elle-même son cœur allait mourir. Dans son désespoir, elle s'éleva vers Dieu. « Le monde n'existe plus pour moi, » se dit-elle intérieurement. Mais presque aussitôt elle demanda pardon à Dieu de ce regret, et le supplia de fortifier sa faiblesse. A partir de ce moment, elle commença à se pénétrer des vérités et des espérances de la religion qui devaient changer entièrement son caractère.

Augusta n'hésita pas. Elle suivit son mari dans la ville où il s'était retiré; mais les efforts qu'elle fit pour le sauver furent inutiles. Il y eut d'abord les changements ordinaires apportés par des réformes de courte durée, qui donnent des espérances presque aussitôt détruites que formées. Il y eut ensuite le dépérissement graduel du corps et l'affaiblissement du sentiment et du principe moral, lequel affai-

blissement est l'infaillible pronostic de l'approche du dégoûtant animalisme, le dernier terme de la dégradation humaine.

Quelques années après ces événements, un logement délabré d'un faubourg de la ville de G*** recevait une nouvelle famille. Elle se composait de quatre enfants, dont les figures pâles et languissantes, dont l'air grave et rêveur révélaient une initiation prématurée à la misère et au besoin. Ici, voyez la mère avec son visage pâle, fané, soucieux, avec ses yeux sombres et mélancoliques, avec ses lèvres serrées l'une contre l'autre. C'est l'histoire vivante de longues et cruelles années d'anxiétés et de souffrances.

A côté, voyez ce père de famille avec son air hagard, son pas chancelant, avec cette physionomie sauvage et hébétée qui trahit des habitudes invétérées de dégradation et de vice. Celui qui eût vu jadis Edward Howard lorsqu'il était dans tout l'éclat, dans toute la fraîcheur de sa jeunesse, pourrait-il le reconnaître dans la personne de cet homme doublement misérable, comme époux et comme père? Qui reconnaîtrait la belle et brillante Augusta dans cette femme accablée et vieillie par le malheur?

De tels changements sont loin d'être imaginaires: demandez plutôt à tant d'âmes affligées, à tant de cœurs brisés?

13.

Augusta n'avait pas hésité à partager avec son coupable époux toutes les vicissitudes de son sort, et à le suivre dans les pénibles phases de son existence vagabonde. Toute espérance de retour, de guérison s'était peu à peu évanouie. Ses yeux avaient vu mille scènes, ses oreilles avaient entendu mille paroles qu'on ne saurait rendre sans dégoût; car la passion de l'ivresse détruit à jamais l'élévation de l'esprit, la délicatesse du goût, la pureté des sentiments. C'est un suicide moral dans lequel tout périt à la fois.

Quiconque, en passant, eût rencontré Edward trébuchant sur le bord du chemin, l'eût entendu avec stupéfaction jeter au vent quelques phrases des auteurs classiques, quelques lambeaux de poésie épars dans sa mémoire, en y joignant les propos incohérents de la gaieté grossière de l'ivresse. Mais s'arrêtait-on à le contempler, ses traits ni son regard n'offraient alors aucun signe particulier qui pût le faire distinguer de l'ivrogne le plus abject et le plus dégradé.

Augusta et son mari s'étaient ret'rés dans une ville éloignée où ils étaient étrangers. Là, du moins, ils échappaient à la honte d'avoir pour témoins de leur chute et de leur détresse ceux qui les avaient connus dans un temps meilleur. La lutte longue et terrible qui avait anéanti les espérances d'Augusta avait aussi élevé ses sentiments

jusqu'à l'amour du prochain. Ses peines, sans consolations possibles, en la mettant pour ainsi dire en rapport constant avec Dieu, avaient imprimé à son caractère une dignité qu'il n'eût pu recevoir, à un égal degré, d'aucune autre cause.

Elle avait pour ses enfants un profond amour, un amour saint et pur, tel qu'il peut être versé dans notre cœur par Celui « qui a montré la perfection « au milieu de la souffrance ; » par celui qui a dit: « Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils se sanc« tifient également eux-mêmes. »

La misère, la misère profonde avait suivi leurs pas, sans que le courage d'Augusta eût faibli. Les talents de luxe qu'on lui avait donnés, à une époque plus heureuse, étaient maintenant la ressource la plus utile pour subvenir aux besoins de sa famille, tandis que, grâce aux lectures qu'elle avait faites, elle pouvait jeter dans l'esprit de ses enfants les bases de l'instruction première.

Quelques semaines seulement s'écoulèrent avant que le frère unique d'Augusta eût découvert ses traces. Il n'avait eu connaissance de sa détresse que depuis peu de temps, et il l'avait pressée de quitter son indigne époux et d'accepter chez lui un asile.

— Augusta, ma chère sœur, je puis donc vous revoir ! s'écria-t-il en entrant un jour soudaine-

ment chez elle, et la trouvant occupée des soins du ménage.

— Henry, mon bon frère !

Un éclair de joie momentanée brilla sur le visage de la pauvre femme et accompagna ces mots dont la dernière syllabe expira tristement sur ses lèvres... car elle avait promené son regard sur l'étroite chambre et le mobilier délabré.

— Je vois où en sont les choses, Augusta. De degré en degré, vous tombez dans l'abîme où vous entraîne un faux sentiment de devoir pour un homme qui s'est rendu indigne de votre affection et de votre pitié. Je ne supporterai pas cela davantage ; je suis venu ici avec la ferme résolution de vous emmener.

Augusta, se détournant, dirigea involontairement son regard du côté de la fenêtre. Sa pensée se lut clairement sur ses traits. A leur expression habituelle de douce et mélancolique résignation succéda celle de l'angoisse.

— Henry, dit-elle en revenant vers son frère, jamais femme n'a été plus heureuse que je ne le fus autrefois avec lui. Pourrais-oublier cela ? De ceux qui l'ont connu alors, qui ne l'admirait et ne l'aimait ? Chacun le flattait, l'enivrait. Moi-même, j'ai contribué à le pousser dans ce sentier périlleux. Il est tombé ; personne ne l'a secouru. Je prêchai une réforme ; à diverses reprises il promit, résolut et

commença à l'exécuter. Mais de nouvelles tentations survenaient, de la part de ses meilleurs amis eux-mêmes, lorsque, cependant, ils connaissaient les dangers de sa position. Ils le menèrent ainsi jusqu'au point où il *leur convenait* qu'il allât; puis, quand l'ardeur de son tempérament lui avait fait franchir toutes les limites de la pudeur et des bienséances, ils le soutenaient et lui témoignaient froidement de la surprise en paraissant le plaindre, ou le relevaient, après sa chute, en ricanant. Si je l'avais quitté alors, quel compte sévère j'aurais à rendre à Dieu ! Il était repoussé par ses amis... Son infortune semblait resserrer nos liens. Je suis sa femme, jusqu'au bout je serai toute à lui. Henry, si je venais à le quitter, sa ruine serait complète, déplorable. Je ne puis m'y résoudre maintenant... Un peu plus tard, nous verrons... un peu plus tard. L'heure arrivera, je le sens. Quant à mes enfants, mon devoir envers eux me défend de les garder davantage: prenez-les; emmenez-les. Ils étaient ma dernière consolation dans ce monde ! mais, il le faut, prenez-les, Henry. Puissé-je, ô mon Dieu ! ne pas tarder à les suivre... mais non pas avant d'avoir tenté de nouveaux efforts. Qu'est-ce que cette vie pour qui a souffert autant que moi ? Rien. Mais l'éternité !... oh ! Henry, l'éternité !... — Songez-y donc ! ce malheureux, pourrais-je l'abandonner à un désespoir sans fin?... Le cœur brisé, j'ai supporté toutes les

épreuves qui peuvent accabler une femme..... mais cette pensée, cette pensée.....

Elle s'arrêta, et parut lutter contre elle-même. A la fin, en proie à une sorte de spasme mortel, elle couvrit son visage de ses mains; des larmes abondantes passaient à travers ses doigts et tout son corps haletait sous des sanglots convulsifs. Henry mêla ses pleurs à ceux d'Augusta, mais il n'osa plus renouveler la proposition qu'elle avait si formellement repoussée.

Le lendemain, la pauvre femme se séparait de ses enfants, espérant, d'après ses propres impressions, que leur absence pourrait remuer le cœur de leur père.

Une semaine s'était écoulée depuis ce pénible événement, lorsqu'un soir madame Howard se présenta chez M. L..., dont la demeure princière était un des ornements de la ville d'A... A peine avait-elle mis le pied dans une somptueuse antichambre, qu'elle reconnut en M. L... un de ceux qu'autrefois, à l'époque heureuse de leur vie, elle et son mari avaient souvent rencontrés dans le monde. Ses traits étaient trop défigurés par la souffrance pour que M. L... pût se les rappeler en ce moment. Mais, ému de compassion, il lui offrit un siége et la pria d'attendre le retour de sa femme, qui était sortie; puis, se retournant, il reprit ainsi sa conversation avec un gentleman en visite chez lui :

— Vraiment, mon cher Dallas, vous êtes exagéré sur ce sujet. Ce ne sont pas les efforts d'un homme isolé, cherchant à corriger son prochain, qui peuvent réformer la société. Cette œuvre ne saurait s'accomplir que par les efforts de chacun pour s'améliorer lui-même. Vous et moi, mon ami, nous devons commencer par notre propre examen de conscience. Devenons tous meilleurs, et la société sera réellement améliorée. De nos jours, le système qui considère comme un devoir de s'occuper des intérêts moraux de son voisin, me paraît tendre à un but diamétralement opposé à celui qu'on se propose. Ce sont bien des peines, bien des démarches en apparence fructueuses, mais qui n'aboutissent qu'à un médiocre résultat.

— Mais, répondit le gentleman, je suppose que le voisin soit hors d'état de veiller par lui-même à sa conduite ; que ferez-vous, alors?

— C'est son affaire, et non la mienne. Tout ce que Dieu me commande, c'est de remplir mes devoirs. Il n'exige pas que je me tourmente à l'égard du prochain.

— Précisément, mon cher, voilà la question. Quel est le devoir que Dieu vous a dicté? Ne comprend-il pas un peu de zèle, des soins pour nos semblables, et quelques actions généreuses pour leurs intérêts et leur amélioration ?

— Très-bien. Je vais, à l'appui de ma thèse, vous

citer un bon exemple. Je suppose que j'empêche un homme de boire du vin, de peur qu'il n'arrive à boire de l'eau-de-vie, ou que je l'empêche de manger selon son appétit, de peur qu'il ne soit frappé de dyspepsie... A mon avis, il y a mieux à faire : si je pratique moi-même la sobriété, si mes habitudes de vie sont modérées et décentes, je crois prêcher d'exemple et être vraiment utile.

Le retour de madame L... vint interrompre cette grave discussion qui avait ravivé dans l'esprit de la triste Augusta le souvenir du temps où, avec son mari, elle traitait si souvent le même sujet.

Ah ! qu'ils avaient de cruelle éloquence ces arguments, pour elle, maintenant sans amis, sans secours; pour cette créature désespérée, femme d'un époux avili, mère d'enfants qui étaient plus qu'orphelins ! Combien ils lui semblaient différents de ce qu'ils étaient jadis pour elle, lorsque, entourée de bien-être, brillante de santé, jouissant de l'affection générale, elle se faisait, sans préoccupation pénible, l'écho de la phraséologie ordinaire! « Que de gens se mêlent ainsi des affaires de leur voisin !... *Chacun chez soi, chacun pour soi...* »

Augusta reçut silencieusement des mains de madame L... l'ouvrage de couture qu'elle était venue chercher, et elle sortit de la chambre.

— Hélène, dit M. L... à sa femme, cette pauvre créature doit être bien en peine : allez donc un jour

voir s'il n'y aurait pas quelque chose à faire pour elle.

— C'est singulier, répondit mademoiselle L..., elle m'a rappelé Augusta Howard. Vous rappelez-vous, mon ami, cette belle Augusta?

— Oui... et son mari aussi. Quelle étrange conduite que celle de cet Edward!... J'ai appris qu'il était tombé dans l'intempérance, dans l'abjection. Qui se serait attendu à cela?

— Vous devez vous en souvenir, mon ami, j'avais prédit cet événement six mois avant qu'on en parlât. Au grand dîner que vous donnâtes pour le mariage de Mary, M. Howard s'était tellement échauffé qu'il dépassait les bienséances. Je vous fis observer, à cette époque, qu'il se lançait sur une route périlleuse. Il est vrai qu'il avait la tête si faible que deux ou trois verres suffisaient pour le mettre hors de lui. Voilà George Eldon qui peut en boire dix ou douze, sans que personne s'en aperçoive.

— C'est triste, s'écria M. L...; Howard valait une douzaine de George Eldon.

Dallas, qui avait écouté silencieusement toute cette conversation, crut pouvoir saisir l'occasion pour revenir à son thème favori.

—Croyez-vous, dit-il, que si cet Edward Howard s'était trouvé en relation avec une des sociétés qui combattent l'usage des liqueurs fortes, il fût tombé dans cet état de dégradation?

— Je l'ignore, répondit M. L...; peut-être non.

On vient d'entendre M. Dallas; quelques mots serviront à le faire mieux connaître. C'était un homme de loisir, riche et doué d'un esprit ardent et enthousiaste. Toutes les questions où il s'engageait l'absorbaient complétement. Depuis quelques années, il s'était jeté dans les voies philanthropiques. Ses tournées de bienfaisance l'avaient conduit plus d'une fois à la demeure d'Edward, et il avait ressenti un vif intérêt à la vue de la patiente épouse, de la mère souffrante. C'était par les enfants d'Augusta qu'il avait fait connaissance avec elle. Il avait su obtenir sur cette famille des renseignements qui avaient excité en lui une profonde pitié. Nul autre qu'un homme aussi ardent n'eût pu songer à guérir cette misère en apparence incurable, précisément par la réforme des mœurs de celui qui l'avait produite. Tel était le plan que son esprit venait d'embrasser. Cette idée se fortifia par les observations de M. et madame L...; car M. Dallas n'avait pas tardé à comprendre que le malheureux qu'il voulait prendre sous sa protection était ce même Edward Howard dont le passé lui avait été ainsi dévoilé.

Il était important de bien choisir son heure. Elle parut venue à M. Dallas, quand Edward, privé de ses enfants depuis quelques jours, avait pu faire un retour sur lui-même. Il profita du moment où

celui-ci n'était plus sous le joug honteux qu'il subissait si souvent. Par des paroles habilement graduées et qui témoignaient d'un intérêt véritable, il s'efforça de remonter les cordes détendues de son cœur, et d'éveiller sa sensibilité endormie.

— C'est en vain, monsieur Dallas, dit Edward en réponse à l'exposé des nobles motifs qui devaient le pousser à une tentative de réforme, c'est en vain que votre éloquence s'efforce d'opérer ma résurrection ; vous pourriez aussi bien tenter de rappeler les réprouvés de l'enfer. Croyez-vous, continue-t-il d'une voix déterminée et sauvage, croyez-vous que je ne sache pas tout ce que vous pouvez avoir à me dire? Personne n'en sait plus long que moi sur ce point. Oui, sur ce point je sais tout, je crois tout, comme les démons croient et tremblent.

— Mais, dit M. Dallas, toute espérance n'est pas finie pour vous. Vous ne devez pas vous regarder comme un homme perdu à jamais.

— Et qui diable êtes-vous donc pour me parler ainsi? dit Edward en montrant sur sa figure, ordinairement si sombre, un rayon de curiosité, sinon d'espérance.

— Je suis pour vous, Edward Howard, le messager de la bonne nouvelle, dit M. Dallas, en fixant sur lui solennellement son œil resplendissant du noble feu de la charité; pour vous, infortuné, qui avez détruit bonheur, espérance, santé, qui avez

flétri le cœur de votre femme, et réduit à la mendicité vos enfants affamés. Je suis pour vous le messager de votre Dieu; c'est lui qui vous offre, par ma voix, santé, espérance, considération, estime et respect. Vous pouvez guérir le cœur déchiré de votre femme, et rendre un père à ses enfants abandonnés. Pensez à cela, Howard. Cela est possible. Pensez-y. Quoi donc, ne voudriez-vous plus vous voir aimé et respecté par vos concitoyens, comme vous le fûtes autrefois? Ne voudriez-vous plus vous voir assis au foyer domestique, ayant à vos côtés une femme rayonnante de joie, des enfants vous prodiguant leurs caresses et leurs innocents sourires? Songez encore une fois à la réparation sacrée que vous devez à votre femme pour les larmes que vous lui avez fait verser. Qui vous empêche de gagner tout cela?

— Justement ce qui a empêché le riche d'entrer dans le paradis. Entre tout ce qui est bon et mal il y a un abîme : ma femme, mes enfants et le ciel seront d'un côté et moi de l'autre.

— Cet abîme, vous pouvez le franchir. Howard, que donneriez-vous pour recouvrer la tempérance?

— Ce que je donnerais? dit Howard. Il réfléchit un moment; puis il fondit en larmes.

— Ah! je vois ce que c'est, dit Dallas, vous avez besoin d'un ami, Dieu vous l'a envoyé.

— Que *pouvez*-vous faire pour moi, monsieur Dallas? dit Edward, paraissant surpris de la confiance qui éclatait dans les paroles de son interlocuteur.

— Voici ce que je puis faire : Je puis vous recueillir chez moi, vous donner un logement, et veiller sur vous jusqu'à ce que les plus fortes tentations soient passées; je puis aussi vous donner des occupations. Je puis faire pour vous tout ce que réclame votre situation, si vous voulez vous confier à mes soins.

— Oh! Dieu de miséricorde, s'écria le malheureux homme, dois-je encore espérer? Je ne puis croire que cela soit possible; mais emmenez-moi où vous voudrez, je vous suivrai et vous obéirai.

Il ne fallut que quelques heures pour que le pauvre homme pût entrer dans le logement retiré que M. Dallas lui avait préparé dans sa splendide demeure. Là, il trouva sa femme, inquiète, reconnaissante, prête à lui servir d'ange gardien. Traitement médical, exercice salutaire, travail utile, nourriture simple, eau pure, telles étaient les éléments du régime auquel M. Dallas soumettait rigoureusement son hôte. C'était un emprisonnement déguisé, sur lequel on s'appliquait à donner le change par des formes douces et polies. Pendant quelque temps, la suspension du stimulant

ordinaire qui avait pour effet de travailler une réaction, faisait souffrir horriblement le pauvre prisonnier, à ce point qu'il vint un moment où il demanda avec instance qu'on renonçât à l'entreprise. Mais à ces supplications insensées M. Dallas opposa une fermeté invincible et Augusta les plus tendres supplications. S'il fut sauvé, on peut dire que ce fut par l'épreuve du feu, car une fièvre ardente, un long et terrible délire le conduisirent à deux doigts du tombeau.

Mais, enfin, la lutte entre la vie et la mort fut de courte durée; et, quoiqu'elle l'eût laissé étendu sur son lit de souffrance, faible et amaigri, cependant il fut rendu à la plénitude de ses facultés, et au sentiment du retour de sa santé. Celui qui a mis son ami au tombeau, qui a éprouvé des déchirements inexprimables, pendant qu'il lui prodiguait, jour et nuit, des soins sauveurs ou impuissants, se fera seul l'idée de la joie d'Augusta, quand elle commença à revoir dans Edward le mari depuis si longtemps perdu pour elle. Plusieurs fois elle demanda si c'était un rêve, une joie trompeuse, il lui semblait que le tombeau rendait sa proie.

— Un jour, un beau jour, Augusta! — dit enfin Edward d'une voix faible, après un long et paisible repos, en se réveillant sans délire. Elle se pencha sur lui. — Augusta, je suis racheté, je suis racheté,

je suis sauvé, je sens que je redeviens moi-même tout entier.

Le cœur d'Augusta fondit à ces paroles : elle trembla et versa des larmes. Son mari pleura aussi, et, après une pause, il reprit ainsi :

— Ce n'est pas seulement un retour à la vie, je sens que c'est le commencement de la vie éternelle. C'est le Sauveur qui a cherché sa brebis égarée pour la ramener au bercail, et je sais bien qu'il ne voudra pas l'en laisser sortir.

Mais tirons un voile sur cette scène que des paroles ne rendraient qu'imparfaitement, et retournons auprès de l'homme charitable, du chrétien zélé que rien n'a rebuté pour la produire.

— Ainsi, Dallas, disait un jour M. L..., quel est ce beau jeune homme que j'ai rencontré, ce matin, dans vos bureaux? Il m'a semblé que sa figure m'était familière.

— C'est M. Howard, un jurisconsulte que j'ai chargé de plusieurs travaux importants.

— C'est étrange! impossible! dit M. L.....; sûrement ce n'est pas là le Howard que j'ai connu autrefois.

— Je crois que c'est lui-même, dit M. Dallas.

— Mais je croyais qu'il était mort et enterré depuis longtemps, par suite d'intempérance.

— C'est le même. Peu de personnes sont tombées

aussi bas que Howard, mais il promet aujourd'hui de prendre un essor plus élevé que celui qu'on attendait de lui autrefois.

— C'est étrange! Mais, Dallas, comment s'est opéré ce changement?

— Je ne saurais par scrupule entrer dans des détails sur cette affaire, à cause de la part qu'y ont prise un grand nombre de personnes. Pour tout dire, en un mot, le jeune homme fit rencontre d'un de ces intrigants occupés à former des sociétés de tempérance, à distribuer des prospectus à cet effet, etc., etc.

— Allons, allons, Dallas, dit M. L... en souriant, je n'en persiste pas moins à vouloir connaître cette histoire.

— D'abord, entrez ici avec moi, — dit M. Dallas en s'arrêtant devant la porte du joli pavillon. La première personne qu'ils aperçurent en entrant fut Edward Howard, qui, la figure animée des plus brillantes couleurs, faisait sauter un charmant enfant, pendant qu'Augusta veillait tous ses mouvements, le sourire aux lèvres et la joie répandue sur tous ses traits.

— Monsieur et madame Howard, dit M. Dallas, dès qu'il fut en présence des deux époux, je vous présente M. L..., une de vos anciennes connaissances, je crois.

Il y eut un moment d'embarras et de surprise

réciproques. La franche cordialité d'Edward y mit bientôt un terme. M. L...., qui s'était assis, s'efforça de prendre part à la conversation, mais sa préoccupation était évidente : il ne pouvait détacher ses yeux de madame Howard ; il avait reconnu en elle une ancienne connaissance, et, dans cette figure sur laquelle la douleur et les souffrances morales avaient laissé des traces profondes, il trouvait une expression sublime dont elle était naguère dépourvue, quand elle brillait de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté.

Après cette contemplation admirative, M. L... jeta les yeux autour de l'appartement. Il était meublé simplement, mais avec goût, et présentait l'aspect de la retraite et du comfort domestiques. On y voyait des livres, des gravures, des instruments de musique, et quatre jolis enfants, dont la figure respirait la santé et le bonheur, et qui étudiaient leurs leçons ou se livraient aux jeux de leur âge.

Après un court entretien, M. Dallas se retira avec son ami.

— Dallas, vous êtes un homme heureux, dit M. L..., dès qu'ils furent sortis ; cette famille sera pour vous une mine de diamants.

Il avait raison, car chaque âme sauvée de la corruption et de la ruine est un bijou pour celui qui la réforme, et dont l'éternité seulement peut décou-

vrir le lustre. Il est écrit : — Les bons brilleront comme la lumière du firmament, et ceux qui convertiront un grand nombre de leurs frères brilleront comme les étoiles dans tous les siècles des siècles.

LE PETIT EDWARD

Quelques-uns d'entre vous sont-ils nés à la Nouvelle-Angleterre, dans le bon vieux temps, dans l'heureux temps où l'on fréquentait le catéchisme, l'église et l'école ? S'il en est ainsi, vous pouvez avoir vu mon oncle Abel, le plus droit, le plus carré, le plus sincère et le plus loyal de tous les braves gens qui aient jamais travaillé pendant six jours, et se soient reposés le septième.

Vous vous rappelez sa physionomie sévère, fatiguée par les orages de la vie, et dont toutes les lignes semblaient tracées avec une plume de fer et une pointe de diamant ; ses yeux gris si prudents qu'en se dirigeant sur les objets ils semblaient se défendre de tout empressement à regarder ; la circonspection avec laquelle il ouvrait et fermait la bouche ; la conviction préméditée avec laquelle il s'asseyait et se levait ; enfin la régularité parfaite de sa vie et de ses relations, qui semblaient constamment sous l'empire du commandement militaire : Demi-tour à droite — en avant, marche !

Si, de la rigidité de son extérieur tout géométrique, vous infériez que cet excellent homme n'avait

en lui rien d'aimable, vous tomberiez dans une grave méprise. La neige glacée recouvre souvent le gazon le plus verdoyant; et quoique l'esprit de mon oncle ne pût être précisément comparé aux fleurs de nos jardins, il n'en produisait pas moins abondamment de saines et bienveillantes pensées.

Mon digne oncle, il est vrai, ne riait guère et ne plaisantait jamais, mais personne n'appréciait plus sérieusement ni plus sûrement le mérite d'une bonne plaisanterie. A l'audition d'une saillie, son visage s'épanouissait lentement, avec une expression de satisfaction solennelle; il dirigeait alors ses yeux sur l'auteur, en laissant apercevoir son admiration muette et son étonnement de ce qu'une chose si belle eût pu naître dans l'esprit d'un homme.

Il avait pour les beaux-arts un goût assez prononcé, que démontre incontestablement le plaisir avec lequel il contemplait les figures de sa Bible de famille, dont les originaux n'existent ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dessous. Il cultivait aussi la musique avec tant de distinction qu'il pouvait chanter tout son livre de prières en une seule séance, sans la moindre fatigue, même en battant la mesure, comme le traquet d'un moulin à vent.

Sa main était libérale, mais sa générosité était contenue par une règle de trois. Il traitait son voisin absolument comme il désirait en être traité

lui-même. Il était fort sincèrement attaché à plusieurs choses de ce monde. Il aimait beaucoup son Dieu, mais l'honorait et le craignait davantage. Il était exact envers autrui, plus exact envers lui-même, et s'attendait à trouver le Seigneur plus exact encore.

Du commencement à la fin de l'année, tout, dans sa maison, était constamment fait à la même heure, de la même manière, sous la même forme, et rangé à la même place.

On voyait le vieux maître Bosc, le chien selon le cœur de mon oncle, qui trottinait continuellement, comme s'il étudiait la table de multiplication ; une vieille horloge qui faisait entendre son tic-tac perpétuel dans le coin de la cuisine, et dont le cadran représentait le soleil se couchant pour toujours derrière une rangée verticale de peupliers. La provision de froment et d'oignons, constamment renouvelée, était suspendue au-dessus de la cheminée. Autour des fenêtres fleurissaient les passeroses et les primevères hâtives. La pièce d'honneur, dont le plancher était couvert de sable, étalait dans un de ses coins un buffet aux panneaux vitrés ; dans un autre, un guéridon portant une Bible et un almanach, et dans la cheminée un balai de tiges d'asperges toujours vertes. Enfin, dans ce logis habitait aussi ma tante Betsy, qui n'avait jamais semblé vieillir, parce qu'elle avait toujours paru

aussi âgée que possible, et qui, pour rien au monde, n'eût voulu manquer à faire sécher, le 30 septembre, son herbe aux chats et son absinthe, ni, le 1er mai, à nettoyer toute la maison. En un mot, on était vraiment là dans le pays de la permanence, et le vieux dieu du temps ne s'était jamais avisé de tenter ni addition, ni soustraction, ni multiplication, généralement quelconque.

Cette chère tante Betsy était bien la plus propre et la plus active créature humaine qui eût jamais agi simultanément en quarante endroits différents. On la rencontrait toujours partout, commandant ou inspectant. Quoique mon oncle se fût marié deux fois, l'autorité et le gouvernement de la tante Betsy n'avaient jamais été renversés. Elle avait régné sur les épouses de mon oncle pendant leur vie, leur avait succédé après leur mort dans l'administration de la maison, et paraissait ainsi devoir conserver l'empire jusqu'à la fin des temps. Mais la dernière femme de mon oncle avait laissé un embarras beaucoup plus sérieux que tous ceux que la fortune avait jamais fait tomber jusque alors dans le lot de la tante. C'était le petit Edward, l'enfant des vieux jours, petite fleur plus brillante et plus gracieuse qu'aucune de celles qui peuvent dresser leur tige sur la limite d'une avalanche. Il avait été confié aux soins de sa grand'-maman jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de l'in-

discrétion, et le cœur de mon vieil oncle l'avait alors si ardemment désiré, qu'il avait été redemandé.

Son entrée dans la famille fit une formidable sensation. Jamais on n'a vu de téméraire plus dédaigneux des dignités, plus indépendant du respect dû aux fonctions élevées ou saintes, que ne l'était maître Edward. C'était tout à fait peine perdue que de lui enseigner le décorum, et jamais lutin plus joli n'avait porté avec plus d'audace une charmante tête couronnée de boucles d'une ondoyante chevelure; encore ne daignait-il même pas distinguer le dimanche des autres jours. Il riait et se jouait avec toutes les personnes et toutes les choses qui se trouvaient sur son chemin, sans en excepter son vénérable père. Lorsqu'il jetait autour du cou du vieillard ses bras frais et potelés, ou qu'il posait ses joues vermeilles, ses yeux bleus et brillants auprès du pâle visage de l'oncle Abel, on croyait voir le printemps caresser l'hiver. Le vieux père sentait toute sa métaphysique étrangement confondue par cet étincelant et sémillant enfant; et il ne pouvait imaginer aucune méthode pour le ramener à une tenue raisonnable, car le petit démon faisait le mal avec une énergie et une persévérance vraiment étonnantes. Un jour, il frottait le plancher avec le tabac écossais de la tante Betsy, ou il lavait le foyer avec la plus immaculée des brosses à habits de mon

oncle; une autre fois, on l'avait surpris ayant l'audace d'affubler Bosc des lunettes de son père. En un mot, il n'y avait pas d'usage, excepté l'usage convenable, auquel maître Edward ne voulût consacrer tous les objets sur lesquels il jetait la main.

Le plus grand embarras de l'oncle Abel était d'occuper son fils le jour du Seigneur, car ce jour était précisément celui où maître Edward semblait s'appliquer à se montrer le plus turbulent et le plus dissipé.

Edward ! Edward ! on ne joue pas le dimanche, criait son père; aussitôt l'enfant levait sa tête bouclée et semblait aussi grave que le catéchisme, mais, trois minutes après, on voyait la chatte s'enfuir dans la pièce d'honneur, poursuivie par Edward, au grand détriment du pieux recueillement de la tante Betsy et des autres dignitaires du logis.

Enfin, mon oncle conclut que les lois de la nature ne permettaient pas de le mieux instruire, et qu'il ne pouvait pas plus observer le sabbat que le ruisseau qui coulait au bas de l'héritage. Pauvre oncle! il ne savait pas jusqu'à quel point son cœur était subjugué, et combien il avait perdu le droit de gronder, lorsque Edward le méritait; il passait un quart d'heure de plus à essuyer les verres de ses lunettes, tandis que ma tante Betsy lui racontait les malices et les espiègleries du petit vaurien.

Avec le temps, notre héros compléta sa troisième année, et parvint à la dignité d'écolier. Il triompha glorieusement du livre de lecture, attaqua le catéchisme, resta une quinzaine de jours maître du terrain, depuis la *Principale fin de l'homme* jusqu'aux *Commandements et aux Défenses*, et revint à la maison, dans un accès de joie extraordinaire, pour dire à son père qu'il était enfin arrivé à *Amen.* Il se fit alors une habitude de le relire tous les dimanches au soir, à haute voix, debout, les mains derrière le dos, après avoir quitté sa blouse, et en lançant de temps en temps, çà et là, des regards pour s'assurer si la chatte prêtait l'attention convenable. Comme son caractère était essentiellement disposé à la bienveillance pratique, il fit plusieurs louables efforts pour enseigner à Bosc le catéchisme, tentative dont le succès fut tel que l'on pouvait l'espérer. Enfin, sans plus de détail, maître Edward promettait de devenir un prodige littéraire.

Mais, hélas ! pauvre petit Edward, son bonheur dura peu. Un jour il tomba malade, et la tante Betsy employa pour le secourir toutes les plantes de son herbier ; ce fut en vain, le mal empira avec rapidité. Son père, frappé au cœur, gardait le silence, et veillait, jour et nuit, à son chevet, tentant avec une touchante persévérance tous les moyens de le sauver.

— Ne pouvez-vous donc plus rien ? dit-il au médecin, après que tous les traitements eurent été inutilement essayés.

— Rien, — répondit le médecin.

Un mouvement convulsif contracta un moment le visage de mon oncle.

— Que la volonté du Seigneur s'accomplisse, — dit-il avec un sourd gémissement.

Au même instant, un rayon de soleil levant se glissa entre les rideaux, et vint briller comme le sourire d'un ange sur le visage du petit malade, qui s'éveilla d'un sommeil troublé.

— Oh ! cher père, que je souffre ! — dit-il d'une voix faible à mon oncle qui le prit dans ses bras. Il commença de respirer plus facilement en levant les yeux au ciel.

La vieille compagne de ses jeux vint alors à traverser la pièce.

— Pussy s'en va, ô bon père, je ne jouerai donc plus avec Pussy [1] !

En ce moment, un grand changement se fit dans ses traits. Il tourna ses yeux vers son père avec un regard suppliant, en avançant la main comme pour implorer du secours; puis, après une agonie de quelques secondes, les grâces de sa charmante figure se confondirent toutes en un sourire de paix.

[1] *Pussy* équivaut à notre *mimi*.

Mon oncle le déposa sur son lit, et contempla pendant quelque temps son visage céleste. C'était beaucoup trop pour l'énergie morale et pour la force physique de l'infortuné père ; il éleva la voix et pleura.

Quelques jours après, arriva le dimanche, le jour des funérailles, qui se leva — l'haleine parfumée et les joues fleuries — l'oncle Abel était aussi calme et aussi recueilli que jamais, mais sa physionomie était empreinte d'une douleur touchante et profonde.

Je me le rappelle, s'inclinant sur sa grande Bible pendant les prières des funérailles, et commençant le psaume : « Seigneur! tu as été notre asile pour toutes les générations. » Sans doute il fut vivement touché de la sublimité de cette mélancolique poésie, car il s'arrêta, après avoir lu quelques versets. Alors régna un silence de mort, interrompu seulement par le battement de l'horloge. Mon oncle éleva de nouveau la voix et voulut poursuivre, mais ce fut en vain. Il ferma le livre et s'agenouilla pour prier. Malgré son respect religieux et ordinaire pour la Divinité, la violence de sa douleur se révélait par l'enthousiasme triste et grave de son langage que je n'oublierai jamais. Le Dieu si humblement respecté et redouté semblait s'approcher de lui comme un ami et un consolateur, pour être sa force, son refuge et son appui, au temps de l'affliction.

— Mon oncle se leva, et je le vis s'avancer vers la pièce où reposait le petit enfant. Il lui découvrit la face; la mort y avait imprimé son sceau, mais combien elle l'avait rendue attrayante! Le feu de la vie était absent, mais cette candide, cette limpide figure brillait d'un éclat mystérieux et triomphant qui semblait être l'aurore des splendeurs du ciel.

Mon oncle la regarda longtemps avec tendresse; il sentait son cœur plus calme, mais il ne trouvait pas de termes pour exprimer sa douleur. Il sortit de la pièce, sans pensée, et s'arrêta sur la porte de la maison. Le ciel du matin était pur, les cloches de l'église faisaient entendre leur voix, les oiseaux répétaient leurs chants joyeux, et l'écureuil du petit Edward sautillait autour de la porte, en se livrant gaiement à ses fantaisies. Mon oncle le suivait des yeux, pendant qu'il s'élançait sur les arbres ou sur la barrière, et qu'il en descendait capricieusement, peignant sa queue et se plaisant à pousser son petit cri comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

Mon oncle poussa un profond soupir, puis s'écria :

— Heureuse créature! Eh bien! que la volonté de Dieu soit faite!

La poussière fut ce même jour confiée à la poussière, au milieu des gémissements de tous ceux qui

avaient connu le petit Edward. Plusieurs années se sont passées depuis ; la dépouille de mon oncle a depuis longtemps été réunie à celle de ses pères, mais son esprit droit et loyal est entré dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Oui, l'homme vertueux peut avoir professé des opinions méprisées par les philosophes ; il a pu tomber dans des bizarreries qui ont fait sourire des hommes légers, mais la mort le transforme et ne lui laisse que ce qu'il possède de sage, de pur et de resplendissant : car il s'éveillera dans sa forme primitive et dans sa félicité.

LA TANTE MARY

Je commence à prendre des années; en outre, je suis un vieux garçon, par-dessus tout, modeste et sobre. Cependant, quelques réserves que bien des femmes puissent faire à mon égard, je me bornerai à cette remarque : c'est qu'un homme peut rester vieux garçon, aussi bien parce qu'il a trop de cœur que parce qu'il n'en a pas assez.

Il y a bien longtemps de cela. La plupart de mes lecteurs n'étaient pas nés encore. J'étais un enfant plein de malice. J'appartenais à cette race malheureuse qui dépend de tout le monde, et que l'on ne cesse de gronder. J'avais, pour veiller sur moi, mon père, ma mère, et toute une armée de frères et de sœurs aînés. Entre mes parents et le reste de l'espèce humaine il y avait une grande ressemblance, c'est-à-dire qu'ils n'étaient ni des anges ni des démons, mais qu'ils se tenaient dans ce que les mathématiciens appellent « le terme moyen. »

Comme je l'ai indiqué plus haut, j'étais, parmi eux, une sorte de souffre-douleur. C'était à moi qu'on ne manquait jamais d'imputer tous les petits

accidents qui avaient lieu dans la maison ; que j'en fusse ou non l'auteur, la responsabilité en retombait sur moi. Cet état de choses devait, je l'avoue, préparer à mon esprit une base solide et sérieuse. Soit que je fusse né sous une mauvaise étoile, soit qu'un sort eût été jeté sur mon berceau, il est certain que, depuis le premier jour de mon existence, je fus une espèce de « Murad le malheureux, » un enfant venu mal à propos, à qui rien ne devait réussir.

Quelqu'un avait-il laissé les portes ouvertes lorsqu'il faisait froid ? — C'était Henry. Qui était bien sûr de renverser à déjeuner sa tasse de café, ou, à dîner, de faire tomber soit son gobelet, soit la salière, la poivrière, ou la moutarde, s'il s'avisait seulement de remuer le bras ? — C'était Henry. Qui passait pour casser toutes les assiettes de la maison ? — C'était Henry. Qui mêlait la soie et le coton de maman, et déchirait le journal de papa ? Qui jetait à terre la couverture et les fers luisants dont la vieille Phœbé se servait pour repasser ? — C'était Henry. Dans tout cela il n'y avait pas chez moi de mauvais instinct, car, je crois pouvoir le déclarer hautement, j'étais le meilleur enfant du monde ; mais entre moi et tout ce qui m'entourait, il y avait une certaine attraction de cohésion ou de gravitation. De quelque façon que je m'arrangeasse, les objets devaient nécessairement être renversés et brisés, déchirés et endommagés, pour peu que j'en

approchasse. Mes maladresses semblaient proportionnées au soin que je m'efforçais de montrer. Quelqu'un dans la maison avait-il un mal de tête ou une irritation nerveuse qui exigeât un profond silence : certainement mon désir bien sincère était de ne pas faire de bruit ; mais je pouvais être certain, lorsque je traversais l'appartement, sur la pointe du pied, de tomber tout de mon long sur une chaise, laquelle imprimait un choc à la pelle; laquelle allait heurter les pincettes; lesquelles donnaient le branle à la barre de fer; le tout mettait en danse deux ou trois morceaux de bois : et ce mouvement rapide, semblable à un jeu de raquette, entraînait tout ce qui se trouvait là, juste à propos pour y être compris.

De la même façon, j'étais assuré de perdre tout ce qui était sous ma main ou tout ce que je portais sur moi. Si je me réjouissais, le matin, d'avoir une blouse neuve, j'étais sûr d'y faire une tache, en allant à l'école, quand il ne m'arrivait pas pis encore, en revenant à la maison. M'envoyait-on en commission : je ne manquais jamais de perdre l'argent en chemin, ou bien, au retour, les objets que j'avais achetés. En pareille circonstance, ma mère disait, pour me consoler, qu'il était heureux que mes oreilles fussent attachées à ma tête, car je les aurais bientôt perdues. Au résumé, j'étais un fier thème à exhortations et remontrances, non-seu-

lement pour mon père et ma mère, mais encore pour mes tantes, oncles, cousins, jusqu'à la troisième ou quatrième génération. On ne cessait de me reprendre, de me faire des réprimandes et me donner des conseils, avec cortége de lamentations et de morale.

Tout cela eût été fort bien si dame nature ne m'eût doué d'une dose très-inutile et très-incommode de *sensibilité*. Ce don, comme celui d'une oreille musicale, n'est certes pas désirable, car, dans ce monde, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent arrive un son discordant pour un son harmonieux. Or, plus je fournissais aux gens l'occasion de me gronder, moins je *m'habituais* à la gronderie, si bien que ces mauvais traitements m'exaspéraient autant la quarante et unième fois que la première. Nul n'était moins philosophe que moi. J'étais un de ces êtres déraisonnables qui ne savent pas s'accommoder à la nature des choses; j'étais à la fois timide, concentré et fier. Pour tous ceux qui m'entouraient, je n'étais qu'un maladroit, un enfant né sous de mauvais auspices. Pour mes parents, je n'étais qu'une unité dans leur demi-douzaine d'enfants, dont il fallait, tous les samedis soir, nettoyer à fond la figure et raccommoder les bas. On ne m'administrait de remèdes et on n'appelait le médecin que si j'étais gravement malade. Pour une indisposition, on se bornait à m'exhorter à la pa-

tience. Si j'avais mal au cœur, on m'abandonnait à moi-même.

Jusqu'alors ce n'était rien : que faut-il à un enfant ? Manger et boire, jouer dans la chambre, aller à l'école pour apprendre à lire et à écrire, et quelqu'un pour le soigner, lorsqu'il est souffrant ; cela lui suffit. Mais si la sensibilité se développe chez les jeunes gens avec les années, elle se trouve chez de jeunes enfants plus souvent qu'on ne le suppose. Pour ma part, dans cet âge si tendre, je ressentais déjà l'injustice qui blesse le cœur ; j'étais déjà entraîné vers tout ce qui touche directement aux sentiments intimes ; j'éprouvais de l'éloignement pour les idées et les sensations vulgaires, tandis que j'appelais de tous mes vœux la sympathie : sentiments généreux qui toujours et bien inutilement ont été de mode dans ce monde. Parmi les créatures nées avec une telle constitution, y en a-t-il une seule qui ait plus à en souffrir qu'un pauvre enfant repoussé de tous, en butte à l'aversion et à l'injustice ? Nous avons tous, jusqu'à un certain point, des affinités d'âge, de goût et de sentiment avec nos semblables ; mais qu'il y a peu de personnes assez bonnes pour se proportionner à la faiblesse de l'enfant ! qui puissent comprendre son chagrin de n'être pas grand encore, d'être envoyé au lit, le soir, et, le matin, à l'école... enfin mille petites peines de ce genre, que l'enfant ne sait guère

traduire, mais que les grandes personnes ne savent pas comprendre!

Je venais d'atteindre ma septième année. Un matin, il se fit un mouvement inusité dans la maison. J'appris, au milieu du bruit, que ma tante Mary allait nous faire une visite. Quand la voiture qui l'amenait s'arrêta devant notre porte, je me hâtai de jeter bas ma blouse sale, puis je courus me mêler à mes frères et sœurs pour être témoin de l'entrée de ma tante.

Je n'essaierai pas de vous la décrire, telle qu'elle m'apparut, pour la première fois, car, lorsque ma pensée s'arrête sur elle, je tourne au sentiment, malgré mon âge et mes lunettes, et je pourrais bien dire quelque sottise.

Tout homme, marié ou célibataire, qui est parvenu à sa cinquantième année, a dû voir, dans ses rêves, une femme qui, pour lui, est *la femme* par excellence. Cette femme n'était point votre parente; vous n'étiez pas son mari, non plus : elle n'a fait que verser de loin sur vous ses rayons. A la distance des années, vous pouvez vous la rappeler comme une étoile qui a disparu, comme une mélodie qui a cessé de retentir, comme une beauté et une grâce évanouies pour toujours. Ce souvenir plein de fraîcheur, de grâce et de jeunesse, s'est conservé intact dans votre cœur, à un plus haut degré que les paroles ne sauraient l'exprimer.

Pour moi, il n'y a eu qu'une femme semblable à ces poétiques visions, et c'est elle que je veux décrire.

Était-elle belle? — me demanderez-vous.

A mon tour je vous poserai cette question : — Si un ange quittait le ciel pour prendre une forme humaine, pour revêtir un visage humain, ce visage ne serait-il pas adorable? Il serait adorable, n'eût-il pas une beauté parfaite.

Voilà comment cette femme était belle.

Oh! que son souvenir est vivant en moi! Je crois la voir, lorsqu'elle était assise, toute pensive, selon son habitude, la tête appuyée sur sa main. Je crois voir son visage doux et paisible, ses yeux bleus reflétant les pâles rayons du soleil d'octobre, et l'aimable sourire qui errait constamment sur ses lèvres. Je me rappelle la bienveillance qui brillait dans son regard dès qu'on lui adressait la parole, et la vive intelligence avec laquelle elle saisissait le sens des choses, avant même qu'on eût achevé de les lui exposer. Je n'ai pas oublié non plus son empressement à quitter tout ce qu'elle faisait pour rendre un service.

Ceux qui prennent la rêverie pour de la tristesse s'étonneront sans doute si je dis que ma tante Mary était constamment heureuse. Rien de plus exact cependant. Son esprit ne s'élevait point jusqu'à la passion, mais aussi il ne descendait point au découragement. Je sais qu'il est de règle, en matière de

sentiment, qu'un semblable caractère ne saurait être intéressant. Cette idée ne manque pas de quelque fondement. Le calme d'une nature ordinaire n'a rien en effet qui intéresse : mais celui d'une âme forte et droite touche au sublime. La mobilité d'impression est la marque des esprits inférieurs ; mais celui-là est digne d'admiration, celui-là offre l'image de la perfection, qui a été, est et sera le même « hier, aujourd'hui, toujours. » S'il n'y a rien de plus beau que l'idée d'un Dieu tout-puissant, reposant dans sa paix immuable, et, cependant, déployant toute sa force pour les besoins des hommes; on peut penser qu'un reflet de la Divinité éclaire et anime la créature humaine qui s'est imposé intérieurement tant de calme et une direction si sage, que rien n'est venu absorber sa sympathie et la distraire des soins et de l'affection qu'elle doit à ceux qui l'entourent.

Ma tante Mary fut exactement la femme que je viens de décrire. Son calme parfait résultait moins de son caractère que de sa volonté. Elle avait eu d'abord une disposition marquée à supporter difficilement les peines, et cela tenait à la nature noble et délicate de son esprit ; mais elle dirigea si bien ses pensées qu'au lieu de les concentrer sur elle-même, elle s'en servit pour apprendre à ne s'occuper que d'autrui. Elle était par-dessus tout une personne sympathique. Son caractère, comme la ver-

dure dans un paysage, était moins remarquable pour ce qu'il était en lui-même, que pour sa parfaite harmonie avec la lumière et l'ombre semées à l'entour.

D'autres femmes ont eu des talents, des vertus, mais je n'en ai jamais connu une seule qui eût, à un égal degré, le talent et la vertu aussi intimement unis au don de comprendre les besoins d'autrui et à la faculté d'y adapter merveilleusement sa pensée. Ce qu'il y a de plus ennuyeux au monde, c'est d'être forcé de vivre avec une personne qui ne sait pas comprendre ce que vous lui dites, si vous ne l'avez pas dit complétement, commentant vos paroles au fur et à mesure que vous les prononcez; au contraire, ce qu'il y a de plus désirable, c'est la société d'une personne qui, en sachant d'avance ce que vous allez dire, vous épargne la peine de parler.

Telle était la faculté que je trouvai chez ma tante Mary, à ma grande satisfaction, lorsqu'elle vint nous visiter. Je me souviens que, dès la première soirée, assise devant le foyer et entourée de tous les membres de la famille, elle attacha ses yeux sur moi avec une expression qui me témoignait qu'elle m'avait *vu*. Au moment où la pendule sonna huit heures, alors que ma mère dit qu'il était temps d'aller me coucher, ma physionomie trahit le regret que j'éprouvais à m'éloigner du fauteuil qu'occupait

ma tante, et à être privé d'entendre les belles histoires qu'elle raconterait, après mon départ. Elle tourna vers moi un regard en si parfaite harmonie avec ce que j'éprouvais, que je sortis, le cœur plus léger que jamais cela ne m'était arrivé. Qu'il y a loin des sensations intimes du cœur à celles que lui assigne l'opinion du monde! Qui ne se souvient de s'être attaché plus étroitement par une bonne parole et un regard sympathique que par tous les bienfaits matériels. C'est que les besoins de l'âme dominent encore tous les autres et n'en peuvent être séparés. On peut les considérer comme choses de pur sentiment, mais la reconnaissance qu'ils font naître en notre cœur est la plus vive et la plus pénétrante. La tante Mary n'avait pas encore passé un mois parmi nous, que je l'aimais par-dessus tout. Un statisticien eût pris plaisir à supputer toutes les petites faveurs qui avaient produit en moi ce résultat. C'était un regard, — une parole, — un sourire. Ma tante semblait se complaire à voir mon cerf-volant; elle applaudissait lorsque je parvenais à faire dormir mon sabot; elle seule paraissait estimer mes progrès dans l'art de jouer à la balle et aux billes : jamais elle ne se fâchait lorsque je renversais sur le parquet son sac à ouvrage. Mes galanteries gauches, mes soins *maladroits* étaient accueillis par elle comme s'ils avaient été du meilleur goût possible. Était-elle souffrante, elle insis-

tait pour que je vinsse lui tenir compagnie, quelque ravage que je fisse, selon ma coutume, parmi les fioles et les tasses qui se trouvaient dans sa chambre, et bien que, malgré tout mon zèle, je misse à la soigner une inexpérience plus qu'ordinaire. C'était aussi la seule personne qui m'eût fait l'honneur de causer avec moi, et je m'étonnais fort que, pouvant s'entretenir sur tous les sujets, sur toutes les questions, avec des gens raisonnables, elle daignât prendre intérêt à des billes, à des cerceaux, à des patins, et autres objets à l'usage d'un enfant qui joue. Je dirai, en passant, que ces goûts sont souvent partagés par des vieillards. Elle connaissait le prix de l'instruction variée qu'il faut pour faire non une pédante, mais une femme aimable, facile à vivre, telle enfin qu'elle était elle-même. Elle possédait aussi l'art d'élever les autres à son propre niveau dans la conversation : si bien que moi-même je me trouvais souvent d'une rare éloquence lorsqu'elle causait avec moi, et que je me demandais, pendant le cours de l'entretien, si j'étais bien encore un petit garçon.

Après avoir, durant quelques mois, répandu sur notre maison le charme de sa présence, elle dut partir, mais avant elle pria ma mère de me donner à elle pour compagnon. Je laisse à juger de l'étonnement de toute la famille. Qu'est-ce que la tante Mary pouvait donc aimer dans Henry le maladroit?....

Ah! si elle m'aimait, ce n'était pas qu'il y eût à cela une raison, c'était tout simplement parce qu'elle m'aimait.

Depuis ce temps, ma vie s'est écoulée près d'elle. Elle opéra sur ma nature les miracles qu'un bon génie a seul le don et la puissance de produire. Elle calma mon cœur; elle imprima une direction à mes pensées; elle développa mon esprit : en un mot, elle m'éleva, non rudement et par force, mais comme le bienfaisant rayon du soleil anime et nourrit les fleurs, pour me conduire à une existence parfaite et bien remplie; — et depuis qu'elle a quitté ce monde, ses paroles et ses actions, empreintes d'un inaltérable amour, répandent encore autour de sa mémoire une douce lumière qui se confond dans le ciel !

WILLIAM ET MARY

L'héroïne de notre récit habitait dans un des villages de la Nouvelle-Angleterre une maison en briques rougeâtres et d'un aspect imposant. Elle jouissait de tous les avantages du rang et de la fortune. Son père, diacre de l'église, possédait des troupeaux, des bœufs et des richesses en abondance, jusqu'à la superfluité, et des domaines où tout annonçait la grandeur et l'opulence. La maison s'élevait, presque cachée, au milieu d'une forêt de pommiers, couronnés de fleurs au printemps, et chargés de fruits à l'automne ; tout auprès, le jardin, entouré d'une rouge palissade, charmait les yeux par ses magnificences. On y voyait à l'arrière-saison des courges touffues qui semblaient se disputer l'espace pour se déployer et faire briller l'éclat de leurs fruits dorés ; des pommes, richement colorées, y paraissaient aussi heureuses que le soleil du soir lorsqu'il se couche majestueusement, après s'être baigné dans une ondée. Des concombres surannés, réservés pour graine, goûtaient les douceurs de la vie contemplative, et des ballots de maïs enveloppé

soigneusement dans de la soie verte laissaient apercevoir, attachés à leurs oreilles, des paquets d'échantillons, semblables à des glands. Les rayons du soleil traversaient les grappes vermeilles d'une haie de groseilliers qui croissaient autour de la clôture, et un pied de cassis, sorte de curiosité d'horticulture, s'élevait, solitaire et rechigné, dans un coin du jardin.

Mais le temps nous manquerait si nous tentions d'énumérer toutes les richesses d'Enos Taylor. Ce diacre était un de ces êtres nécessaires, qui, sans posséder en eux-mêmes rien de remarquable, sont extrêmement utiles comme chaînons dans la société. Bien différente était sa belle-sœur, madame Abigaïl Evetts, qui, à la mort de l'épouse du diacre, avait pris les rênes du gouvernement de la maison.

Cette dame partageait une opinion professée par un grand nombre d'illustres philosophes. Elle disait que, pour prospérer, les affaires de ce monde exigent une grande attention, et, quoiqu'elle ne s'engageât pas comme eux dans la surveillance de l'univers, elle réparait cette omission en déployant une activité incessante dans le département qui lui était confié. A ses yeux, il était évidemment nécessaire que chacun fût debout et agît : le lundi, parce que c'était le jour du savonnage ; le mardi, parce que c'était celui du repassage ; le mercredi, parce que

l'on y boulangeait; le jeudi, parce que c'était la veille du vendredi, et elle n'avait pas de moins excellentes raisons pour le reste de la semaine. C'était sur elle que reposait le soin de rappeler à tous les habitants de la maison ce que chacun d'eux avait à faire, depuis le commencement jusqu'à la fin de la période entière des sept jours. Elle s'acquittait si fidèlement de ses fonctions qu'il était rare qu'un acte spontané de la volonté se produisît dans la famille. C'était madame Abigaïl qui rappelait au pauvre diacre quand il devait sortir ou rentrer, se lever ou s'asseoir; aussi ne pouvait-il rien oublier sans malice ou préméditation.

Mais la surveillance d'une famille nombreuse d'enfants était, pour une femme d'un esprit aussi actif, la cause d'une agitation continuelle. Examiner si les visages étaient lavés, les habits raccommodés, le catéchisme étudié; voir si l'on n'arrachait pas les fleurs, si l'on ne jetait pas de pierres aux poules, si l'on ne gâtait pas le gros chien de garde, c'était une complication de soins qui pesaient absolument sur madame Abigaïl : en sorte, disait-elle, que son existence et les progrès de son embonpoint étaient un perpétuel miracle.

L'aîné des enfants placés sous sa direction à l'époque où commence cette histoire, était une jeune fille nommée Mary, qui venait d'atteindre sa dix-

septième année. Nous savons que l'on ne peut guère aujourd'hui écrire l'histoire d'une femme, sans lui donner les grâces d'une sylphide, des yeux admirables, ou tout au moins un charme indéfinissable répandu sur toute sa personne. Depuis quelques années, on a publié un si grand nombre de ces histoires, qu'elles semblent avoir maintenant consommé toutes les variétés d'yeux, de chevelures, de dents, de lèvres et de formes indispensables à une héroïne, et rendu impossible la découverte d'une combinaison nouvelle de tous ces attraits. Tout bien considéré, je regarde comme une bonne fortune pour moi d'avoir à parler d'une personne qui n'était pas une beauté. On ne pouvait la prendre ni pour une sylphide, ni pour une nymphe, ni pour une fée. Elle n'avait ni l'air distingué, ni magnifique, mais elle ressemblait à une vraie et réelle jeune fille, telle que vous pouvez en rencontrer une douzaine, sans y donner la moindre attention, et dont l'aspect, aussi peu remarquable que celui de l'eau, peut également recevoir mille modifications par les circonstances auxquelles il se trouve associé. Un goût irréprochable dans sa toilette, beaucoup d'aisance et de gaieté dans ses manières, une constante effusion de sentiments aimables, paraissaient donc produire en elle tous les effets de la beauté. Elle possédait assez de dignité pour imposer aux impertinents, sans comprimer la liberté confiante et

la vivacité spirituelle dans lesquelles elle se complaisait. Personne ne possédait une plus divertissante collection d'histoires, de chansons, de traditions rustiques, et de ces traits bizarres ou tranchés de caractères qui forment les éléments d'une conversation enjouée. Elle avait lu tous les livres qu'elle avait pu se procurer : l'histoire de Rollin, la Bible des familles de Scott, placée dans la bibliothèque vitrée de la pièce d'honneur, un volume dépareillé de Shakespeare, et quelques-uns des romans de Walter Scott, qui lui avaient été prêtés par une famille un peu lettrée du voisinage. Elle inscrivait ses pensées sur un album, ne manquait jamais de couper les jolis vers qu'elle découvrait dans les journaux, formait une petite collection de myosotis et de boutons de roses desséchés, en souvenir de plusieurs amis affectionnés, et observait encore un certain nombre de petites pratiques sentimentales familières aux jeunes filles de seize ans ou environ. Elle était aussi douée de beaucoup d'industrie; en sorte que, dans les ventes tenues aujourd'hui par les dames, il n'est rien, depuis les porte-aiguilles en soufflet jusqu'aux pelotes à dessous de toile, où elle n'eût pu mettre la main. Sa couture (nous pensons que cet art est trop peu considéré dans le détail des perfections des héroïnes), sa couture était vraiment extraordinaire; ses points-devant ressemblaient à des rangées de perles, ses points-arrière étaient

féeriques, et, pour les points en X, qu'enseignent les maîtresses d'école de village, elle n'avait pas d'égale. Que dirons-nous de ses pâtés et de ses puddings ? Ils auraient certainement converti le plus endurci de tous les vieux garçons de la terre. Et son talent pour balayer ou épousseter ! Bien des filles se sont montrées accomplies, mais, toi, tu les surpasses toutes, ô Mary !

Maintenant, à quoi vous attendez-vous? à l'arrivée d'un jeune homme, sans doute. Eh bien ! précisément, à cette époque, vint s'établir dans le village, pour en diriger l'école, un nommé William Barton. Si vous désirez le connaître plus particulièrement, nous ne pouvons que vous adresser à madame Abigaïl, qui était extrêmement versée dans les histoires et généalogies des vieilles ménagères, et qui aurait pu vous dire que son grand-père, à elle, Ike Evetts, avait épousé une femme dont le cousin issu de germain, Peter Scranton, était le grand-oncle de Polly Mosely, dont la fille, Mary, avait épousé le père de William Barton, dans le temps où la maison du vieux squire Peter avait été détruite par un incendie. Puis, la bonne dame aurait entamé un récit de l'histoire privée de toutes les branches de la famille, depuis leur départ d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, nous savons avec certitude que madame Abigaïl le traitait de cousin, qu'il fut agréé comme pensionnaire par le diacre,

et qu'après avoir, pendant une semaine au plus, fait quelques observations sur mademoiselle Mary, il se décida à l'appeler aussi sa cousine, ce qu'il fit de la manière la plus naturelle.

Mary le redouta d'abord, parce qu'elle avait appris qu'il avait fait ses études complètes en latin, en grec et en allemand, et aussi parce qu'il possédait dans sa chambre une bibliothèque dont la vue la faisait soupirer, en lui rappelant combien on pouvait y apprendre de choses qu'elle ignorait. Mais ces premières impressions s'effacèrent promptement, et les deux jeunes gens furent bientôt les meilleurs amis du monde. William prêtait des livres à Mary qui lui donnait des leçons de français, sans être embarrassée par le verbe fastidieux dont la conjugaison se présente la première dans cette langue, en latin et en anglais. William prodiguait à la jeune fille les conseils les plus utiles sur la culture de son esprit et l'amélioration de son caractère; ce qui consolidait puissamment leur amitié. Malheusement pour Mary, William faisait généralement sur tout le beau sexe la même impression que sur elle, et il s'était distingué en public dans certaines occasions, telles qu'en donnant des leçons de botanique. Il avait, à la sollicitation pressante du comité du 4 juillet, prononcé un discours qui l'avait couvert de gloire. On savait aussi qu'il était poëte, et qu'il avait même composé secrètement un air romantique qui

ravissait les lecteurs des œuvres de Bulwer. Enfin, on ne pouvait moralement douter, conformément à tous les principes de la certitude, que s'il eût trouvé bon de rendre aux dames du village une douzaine de visites chaque semaine, toutes se fussent crues obligées de l'accueillir.

William en faisait, des visites, car, ainsi que beaucoup d'hommes studieux, il sentait le besoin d'être aiguillonné par la société. Mais, après les assemblées et les classes de chant, il revenait avec Mary aussi constamment et aussi simplement que s'il l'eût épousée depuis un an. Sa conversation avec elle était nécessairement plus familière qu'avec toute autre, ce qui excitait l'envie dans plus d'un tendre cœur, et faisait circuler dans le village une intéressante variété de caquets.

— Je m'étonne, disait l'une, de voir Mary Taylor rire et badiner autant dans le monde avec William Barton.

— Ses manières sont trop peu réservées, disait une autre.

— Il est évident qu'elle a des vues sur lui, remarquait une troisième, et elle ne sait même pas les cacher.

Quelques-unes de ces insinuations parvinrent enfin aux oreilles de madame Abigaïl, qui avait le meilleur cœur, et qui fut si outrée que vous auriez été amusé de voir son indignation. — Enfin,

pensa-t-elle, cela prouve que Mary a besoin d'un avertissement, et que je dois lui parler.

Mais elle se décida à conférer d'abord avec William, et, le même jour, après dîner, pendant que le jeune homme examinait un traité de trigonométrie ou de sections coniques, elle attaqua ainsi la question :

— Notre Mary devient une belle personne.

William, absorbé dans la recherche d'un problème, et comprenant seulement que des paroles venaient de lui être adressées, répondit instinctivement :

— Oui.

— Un peu étourdie ! continua madame Abigaïl.

— Je le sais, répliqua William, les yeux fixement attachés sur E, F, B, C.

— Ne pensez-vous pas qu'elle se montre quelquefois avec vous un peu trop familière et trop babillarde? Vous savez que les jeunes filles ne pensent pas toujours à ce qu'elles font.

— Certainement, dit William, poursuivant sa solution.

— Je crois que vous feriez bien de lui en parler, ajouta madame Abigaïl.

— Je le crois aussi, répondit William, réfléchissant encore sur son travail, qu'il mit enfin dans sa poche, pour se rendre à son école.

O malheureuse distraction ! De combien de bé-

vues choquantes un homme peut se rendre responsable, par la seule habitude de répondre oui et non, sans entendre ce qu'on lui dit!

Le lendemain matin, lorsque William fut parti pour son cours, tandis que Mary lavait la vaisselle du déjeuner, la tante Abigaïl entama la conversation avec beaucoup de tact et de délicatesse par cette observation :

— Mary, je crois apercevoir que vous feriez bien d'être à l'avenir un peu moins libre avec William.

— Libre! dit Mary en tressaillant, et laissant presque tomber la tasse qu'elle tenait à la main. Pourquoi, ma tante? Que voulez-vous dire?

— Mais, ma chère Mary, vous ne devez jamais lui parler avec tant de familiarité, ici, dans le monde, ni partout ailleurs. Cela ne doit pas se faire.

Le rouge envahit les joues de Mary, et monta même jusqu'à son front, pendant qu'elle répondait avec dignité :

— Je n'ai point été trop libre. Je sais ce qui est décent, et je n'ai rien fait au delà de la bienséance.

Quand on donne un avis, on trouve très-déplaisant d'en voir contester la nécessité. Madame Abigaïl, qui tenait fort au sien, se sentit presque sommée de le soutenir.

— Mais si, Mary, vous en avez dépassé les limites; tout le village l'a remarqué.

— Je ne prends aucun souci de ce que peut dire

le village, et je ferai toujours ce que je jugerai convenable, répliqua la jeune demoiselle. Je sais que le cousin William n'est pas de cette opinion.

— Eh bien! moi, d'après quelques-unes de ses paroles que j'ai entendues, je crois qu'il la partage.

— Oh! ma tante, que l'avez-vous donc entendu dire? demanda Mary, en renversant presque une chaise par la vivacité avec laquelle elle se tourna vers madame Abigaïl.

— Miséricorde! il n'est pas nécessaire de démolir la maison, Mary; je ne m'en souviens pas exactement, mais le sens général de ses expressions me l'a fait penser.

— Ma tante! dites-le-moi, et donnez-m'en tous les détails, s'écria Mary, en suivant la dame qui tournait autour de la pièce, en époussetant le mobilier.

Comme beaucoup d'autres personnes opiniâtres qui sentent qu'elles sont allées trop loin, mais qui rougissent de revenir sur leurs pas, madame Abigaïl se retrancha obstinément dans des généralités, et assura seulement qu'elle avait entendu William dire quelques mots qui témoignaient un peu de sa désapprobation.

Cette méthode n'est pas la plus consolante que l'on puisse suivre, en pareille circonstance, à l'égard d'une personne douée d'une imagination vive. Aussi, en moins de cinq minutes, Mary eut-elle

classé dans son esprit, en les prêtant à son cousin, une enfilade d'observations qu'elle eût dû n'attribuer qu'à plusieurs habitants du village. Toute l'improbabilité du fait disparut devant cette considération qu'il était possible, et, après un moment de réflexion, la jeune fille, serrant les lèvres avec l'expression de la plus invariable fermeté, dit que M. Barton n'aurait jamais occasion de faire à l'avenir de semblables remarques.

Il était tout à fait évident, par l'animation de son teint et par la dignité de son visage, que son âme était dans une disposition héroïque. Quant à la pauvre tante Abigaïl, elle regrettait beaucoup d'avoir affligé sa nièce, et elle s'efforçait de la consoler, en lui disant :

— Mary, je ne pense pas que William ait voulu vous blâmer. Il sait bien que vous n'aviez pas de mauvaise intention.

— Pas de mauvaise intention ! dit Mary avec indignation.

— Mais, enfant, il pense que vous ne connaissez pas le monde et les choses ; et si vous avez été un peu...

— Je ne l'ai pas été. C'était lui qui me parlait le premier ; c'était lui qui commençait toujours. Il m'a appelée ma cousine, et il *est* mon cousin.

— Non, mon enfant, vous vous trompez... vous vous rappelez que son grand-père était...

— Je me soucie fort peu de ce qu'était son grand-père. Il n'avait pas le droit, lui, de penser mal de moi comme il l'a fait.

— Maintenant, Mary, j'espère que vous ne le querellerez pas pour cela; il ne peut changer ses pensées, n'est-ce pas?

— Je ne m'inquiète pas de ce qu'il pense, dit Mary en s'enfuyant de la chambre les larmes aux yeux.

Quand une jeune personne tombe dans une semblable affliction, la première chose qu'elle ait à faire, c'est de s'asseoir et de pousser des cris pendant une heure ou deux. Mary se conforma parfaitement à cet usage, en faisant, durant ce temps, de nombreuses réflexions sur l'instabilité des amitiés humaines, et en prenant, pour toute sa vie, la résolution de ne jamais se fier à personne. Elle se dit que le monde a le cœur froid et vide, et se rappela une multitude d'autres brillantes maximes qu'elle avait lues dans ses livres, mais dont la réalité ne l'avait jamais frappée si fortement. Enfin, elle se demanda ce qu'elle avait à faire, et décida qu'elle ne devait plus à l'avenir adresser jamais une seule parole à William, et demander qu'il cessât d'être pensionnaire chez son père. Enfin, elle mit son chapeau, et se décida à aller passer la journée chez une autre tante qui demeurait dans le voisinage, afin d'éviter ainsi la rencontre de William au diner.

Mais il arriva que le jeune professeur, revenu de l'école pour le repas, se trouva extraordinairement isolé, et qu'ayant su où Mary se trouvait, il résolut d'aller la retrouver, après la classe du soir, et de la ramener à la maison.

Dans l'après-midi, pendant que la jeune personne était assise avec deux ou trois parents, M. William entra dans le salon. Mary désirait tellement ne laisser rien apercevoir qu'elle détourna la tête, et dirigea ses regards au dehors, par la fenêtre, au moment où le jeune homme s'approcha d'elle pour lui parler. Puis, après l'avoir entendu deux fois demander des nouvelles de sa santé, elle se tourna vers lui, et lui dit d'un ton glacial :

— Me parlez-vous, monsieur?

William parut un peu surpris, mais s'asseyant auprès d'elle :

— Certainement, répondit-il. Je suis venu savoir pourquoi vous vous êtes enfuie sans me faire rien dire.

— Je n'y ai pas pensé, répliqua Mary avec le ton sec qui, chez les dames, signifie : Je vous dispense désormais de toute conversation.

William comprit qu'il était survenu quelque incident extraordinaire. Cependant il conçut l'espérance de s'être trompé et continua.

— Comment! vous vous inquiétez si peu de moi,

qui ai tant pensé à vous! C'est pour vous voir que je suis venu de si loin.

— Je suis fâchée que vous ayez pris cette peine, dit Mary.

— Ma cousine, êtes-vous indisposée aujourd'hui?

— Non, monsieur, répondit Mary en continuant son travail d'aiguille.

Il y avait, dans son ton, quelque chose de si marqué et de si décidé que William se crut sous l'empire d'une illusion. Il se détourna, engagea une conversation avec une jeune demoiselle, tandis que Mary, voulant lui prouver qu'elle pouvait parler, si telle était sa volonté, commença le récit d'une histoire qui fit presque aussitôt éclater de rire ses parents.

— Mary est dans ses jours de gaieté, dit son vieil oncle en s'approchant.

William la regarda. Elle ne lui avait jamais paru plus folâtre ni de meilleure humeur, et il commença à penser que la cousine Mary était capable d'embarrasser quelquefois un homme.

Il s'éloigna, et aborda le vieux Zacharie Coan, avec lequel il entama une conversation sur la culture du sarrasin; sujet qui réclamait évidemment une grande profondeur de pensée, car William n'avait jamais paru plus grave, pour ne pas dire plus mélancolique. Mary, ayant jeté les yeux sur lui, fut frappée de l'expression triste et presque sombre avec

laquelle il écoutait M. Zacharie, et demeura convaincue qu'il ne pensait pas plus au sarrasin qu'elle n'y pensait elle-même.

— Je n'ai jamais eu l'intention de l'affliger, pensa-t-elle, car après tout, il a toujours été gracieux envers moi. Mais c'était à moi qu'il devait parler, et non à d'autres.

Puis, elle regarda encore une fois son cousin.

William gardait le silence : il était assis, et contemplait un porte-mouchettes avec une fixité persévérante qui troubla vivement la jeune fille, et la porta à s'adresser à elle-même de nouveaux reproches.

— Certainement, ma tante avait raison, se dit-elle. Il n'est pas maître de ses pensées. Je m'efforcerai d'oublier ses torts.

Ne croyez pas cependant que Mary restât silencieuse et distraite pendant ce soliloque. Non certes. Elle babillait, riait et paraissait être la personne la moins préoccupée du salon. La soirée se passa ainsi, jusqu'au moment où la petite société se sépara.

— Je suis à vos ordres pour vous conduire, dit William avec une politesse froide et presque fière.

— Je vous remercie, dit la jeune fille sur le même ton, mais je me propose de passer ici la nuit... Puis, changeant tout à coup les inflexions de sa voix :

— Non, dit-elle, je ne puis supporter cela plus longtemps. Je retourne avec vous à la maison, cousin William.

— Supporter quoi ? demanda William surpris.

Mary était allée chercher son chapeau. Elle revint, prit son bras, et fit avec lui quelque pas vers la demeure paternelle.

— Vous m'avez conseillée d'être toujours franche, mon cousin, dit Mary. Je dois et veux l'être. Je vous dirai donc tout, quoique, j'ose le dire, ce ne soit pas très-conforme aux règles.

— Tout quoi ? demanda William.

— Mon cousin, répondit-elle, sans remarquer sa réponse, j'ai été fort affligée cet après-midi.

— Je m'en suis aperçu, Mary.

— Eh bien ! cela est pénible, continua-t-elle, quoique, après tout, nous ne puissions espérer d'être regardés comme parfaits par tout le monde... Mais je ne trouve pas bien que vous ne m'ayez rien dit, à *moi*.

— Vous dire quoi, Mary ?

En ce moment ils arrivaient à un détour que faisait la route, pour traverser un bouquet de bois. Ce lieu ombreux, embelli par la verdure, était animé par le doux murmure d'un ruisseau. Au bord du faible courant, le tronc moussu d'un arbre renversé présentait un siége agréable, sur lequel brillaient par petites places les rayons de la lune qui

y tombaient après s'être glissés entre les interstices du feuillage. Cette retraite était délicieuse; Mary s'y arrêta, en s'asseyant, comme pour recueillir ses pensées. Après avoir arraché une branche flexible et joué un moment avec l'eau, elle commença :

— Après tout, dit-elle, mon cousin, il est tout naturel que vous ayez parlé ainsi, puisque vous le pensez, mais je n'aurais jamais supposé que vous puissiez avoir une telle opinion.

— Je serais heureux de savoir ce dont il s'agit, répondit William avec l'accent d'une résignation patiente.

— Ah! j'oubliais que je ne vous l'avais pas dit, répliqua-t-elle en repoussant son chapeau en arrière et s'exprimant avec la détermination d'une personne qui veut éclaircir un doute; eh bien! mon cousin, on m'a raconté que vous aviez dit que mes manières à votre égard vous paraissaient trop libres, trop familières... Maintenant, vous voyez, poursuivit-elle, pendant que ses yeux lançaient des éclairs, vous voyez qu'il n'était pas très-facile pour moi de m'expliquer. J'ai commencé avec franchise, et je continuerai, afin de m'éclairer.

William répondit seulement :

— Qui vous a dit cela, Mary?

— Ma tante.

— Prétend-elle que je le lui aie dit?

— Oui ; et je vous reproche moins encore de l'a-

voir dit que de l'avoir pensé, car vous savez combien j'ai été réservée à votre égard. C'est vous qui avez recherché mon amitié et acquis ma confiance. Faut-il que ce soit vous qui, plus que tout autre, ayez une semblable opinion de moi !

— Je ne l'ai jamais pensé, Mary, dit William tranquillement.

— Et vous ne l'avez jamais dit ?

— Jamais. Je devais même croire que vous ne m'en auriez pas accusé, Mary.

— Mais... dit Mary.

— Mais, répondit William avec fermeté, votre tante Abigaïl s'est assurément trompée.

— Eh bien ! j'en suis heureuse, dit Mary consolée et regardant le ruisseau ; puis, levant les yeux avec feu, elle ajouta :

— Et vous ne devez jamais le croire, mon cousin. Je suis vive et je m'exprime franchement ; mais je n'ai jamais pensé et je suis sûre de ne penser jamais que ce qu'une sœur pourrait dire.

— Êtes-vous sûre de ne le pouvoir jamais, si tout mon bonheur en dépendait, Mary ?

Elle se tourna vers lui, le regarda en face, et perdit tous ses doutes en lisant dans ses yeux. Elle se leva aussitôt, laissa prendre à son cousin une main qu'il posa sur son bras. Ainsi se termina leur première et dernière querelle.

LE SABBAT·

ESQUISSES TIRÉES DU PORTEFEUILLE D'UN VIEUX GENTLEMAN

Le sabbat puritain! — Existe-t-il une semblable chose aujourd'hui, ou bien est-il parti avec les choses qui ne sont plus, pour être regardé comme une curiosité dans le musée du passé? Quelqu'un peut-il se reporter par la pensée au calme profond de ce jour et rappeler le sentiment de vénération religieuse qui semblait couver même dans l'atmosphère, réprimant les rires joyeux des enfants, enchaînant dans une paix inaccoutumée la langue de la jeunesse légère, et communiquant même au lever du soleil et aux cris des animaux le ton de gravité et de repos qu'il semblait exhaler! Si vous ne pouvez vous souvenir de toutes ces choses, rétrogradez avec moi jusqu'à la limite de l'enfance, et allons ensemble passer un de ces jours de sabbat que j'ai pratiqués sous le toit de mon oncle Phinéas Fletcher.

Représentez-vous les longues heures du soleil d'un après-midi de samedi qui s'éloignent insensiblement, tandis que nous, jeunes enfants, nous ex-

plorions la longueur et la largeur d'un ruisseau à truites; que nous chassions les écureuils gris, ou construisions des écluses en terre dans le cours d'eau. Quoique le soleil s'abaisse à l'horizon, nous espérons toujours qu'il n'est pas prêt à disparaître, mais enfin il se couche dans une vapeur dorée, et, à notre grand regret, nous retirons nos hameçons, nous jetons nos lignes sur nos épaules et regagnons nos logis.

— Oh! Henry, ne voudriez-vous pas que les aprèsdînées du samedi durassent plus longtemps? me dit le petit John.

— Sûrement, dit cousin Bill, qui était un de ces jeunes garçons au franc-parler. Il me conviendrait fort que le dimanche ne vînt qu'une fois par an.

— Oh! Bill, ceci est mal, j'en ai bien peur, dit la consciencieuse petite Suzanne qui, sa poupée à la main, revenait chez elle, au retour d'une visite de l'après-dînée du samedi.

— Je ne m'en dédis pas, répliqua Bill, en attrapant le cabas de Suzanne et en le faisant voltiger en l'air. Je n'ai jamais aimé à rester tranquille; voilà pourquoi je hais le dimanche.

— Haïr le dimanche! oh! Bill, reprit Suzanne. Et tante Kezzy qui dit que le ciel est un éternel dimanche; pensez à cela!

— Eh bien, dit Bill, quelque peu déconcerté,

et d'un ton de voix un peu moins haut, comme s'il admettait la force de l'assertion de Suzanne, je serai bien changé quand je pourrai être longtemps assis et ne rien faire.

Toute notre petite troupe commença alors à faire une mine très-sérieuse. Nous pensions tous que nous devions en venir à aimer le dimanche, un peu plus tôt ou un peu plus tard, ou autrement que ce serait une très-vilaine chose. Comme nous approchions de notre logis, nous aperçûmes notre grosse, solide et affairée tante Kezzy, qui sortait de la maison pour hâter notre retour.

— Combien de fois, s'écria-t-elle, ne vous ai-je pas dit, bambins, que vous ne deviez pas rester dehors le samedi, le soleil couché? Ne savez-vous pas que c'est la même chose que le dimanche, mauvais garnements que vous êtes? Revenez tout droit à la maison, vauriens, et ne vous le faites pas dire deux fois.

Tel était l'exorde que, tous les samedis au soir, tante Kezzy nous débitait, à nous, enfants, qu'elle supposait entachés d'une perversité naturelle qui nous portait à faire d'étranges méprises dans notre appréciation des heures dans l'après-midi de ce jour. Après qu'on nous avait fait souper, on nous enjoignait d'aller nous coucher, de nous souvenir que le lendemain était dimanche, et de ne rire ni jouer dans la matinée. Avec quel regard affligé

Suzanne ne déposait-elle pas sa poupée dans un coffre! Qu'il lui en coûtait aussi de se séparer du couvre-pied qu'elle était en train de tailler pour le lit de cette bonne poupée! Et William, et John, et moi? il fallait tirer de nos poches tous nos hameçons, tous nos bouts de fil retors, toutes nos canonnières, toutes nos tranches de pomme de terre, toutes nos billes, et autres objets de même sorte, lesquels objets, dans le dessein de nous garantir de la tentation, étaient confiés à tante Kezzy, qui devait nous les rendre, après le dimanche passé.

Mon oncle Phinéas était un homme d'une grande exactitude, et le dimanche était le pivot sur lequel il faisait tourner tout son système religieux et humain. Toute chose qui se rapportait à ses affaires temporelles était arrangée de manière que la douzième heure du samedi était pour lui la limite extrême de ce jour de repos. A cette heure anticipée, tous ses comptes étaient réglés, tous ses ouvriers payés. Ce qu'il avait emprunté était alors exactement rendu; ce qu'il avait prêté, il l'envoyait réclamer une heure avant le coucher du soleil. Tous les préparatifs que réclamait la célébration du jour de fête étaient achevés dans leurs moindres détails : c'est ainsi qu'on s'occupait invariablement de cirer les souliers et de brosser les habits. Au coucher du soleil, le calme du jour du sabbat semblait s'étendre sur la demeure tout entière.

Nous voici au dimanche matin. Au dehors, tout est parfum, mouvement, beauté. Les gouttes de rosée étincellent, les papillons voltigent, et les oiseaux, par leurs chants rapides, témoignent de la vivacité et de l'impatience de leur joie. Au dedans, règne un calme si profond qu'on entend le tic-tac de la grande horloge en acajou dans toutes les parties de la maison, aussi bien que le bourdonnement des mouches bleues qui clapotent contre les carreaux de vitre.

Regardez dans cette chambre principale, et vous verrez la personne de mon oncle Phinéas, toute droite comme une perche. Il est paré de son bel habit du dimanche, avec sa Bible tout ouverte sur un guéridon, et porte sur sa figure fatiguée par le travail une expression de gravité extraordinaire qui lui est inspirée par la solennité du jour. Sur les côtés, assis chacun sur une chaise, se tient notre petite troupe d'enfants, avec les habits du dimanche bien brossés, les visages bien débarbouillés, cheveux bien lisses et bien peignés, chacun son mouchoir de poche et son chapeau à la main, tous prêts à partir au premier coup de cloche. De son côté, tante Kezzy, leste et pimpante, se prépare pour l'office, lit son livre de psaumes, et interrompt sa lecture par intervalles pour tirer le col de chemise de nous autres petits garçons, ou faire froncer le fourreau de Suzanne, ou bien encore pour contrôler

nos regards et nous avertir de les tenir dans la réserve et dans la modestie.

En jetant un coup d'œil sur l'oncle Phinéas, pendant qu'il lisait, le dimanche, dans son livre de prières, un étranger aurait pu supposer que ledit oncle portait le sabbat dans son cœur, — et il aurait eu raison. Quand il avait fermé son livre de compte, et que son esprit était affranchi de toute association terrestre, comme son habit était sans tache et sans poussière, il s'était dépouillé de toute pensée mondaine. Quel contraste entre ce silence, cette paix, ce recueillement qui consacre le repos hebdomadaire de mon oncle, et l'agitation, le mouvement et l'inquiétude de celui qui, n'observant le sabbat qu'à moitié, se trouve conduit aux fatigues d'une autre semaine à travers les embarras et les aventures de la spéculation et des affaires !

Le sabbat du chrétien puritain était le jour de bonheur. Toutes les choses qui s'y rapportaient, toutes les pensées qu'il faisait naître, paroles et actions étaient si entièrement distinctes du train matériel de la vie que c'était pour lui une transmigration hebdomadaire. Il quittait ce monde pour séjourner un jour dans un meilleur. Le sabbat mettait son cachet sur les travaux de la semaine, et le pèlerin sentait qu'il venait de faire une étape de plus dans son voyage terrestre, qu'il approchait davantage du repos éternel. Mais les années se suc-

cédaient avec les changements qu'elles apportent, et l'homme fort devenu vieux, qui avait vu disparaître l'une après l'autre les formes familières du culte auxquelles s'était accoutumée sa jeunesse, saluait la venue du jour du sabbat comme il aurait salué le retour d'un vieil et sincère ami. Ce jour le reportait à des scènes passées depuis longtemps, et lui rendait la fraicheur et la rosée de jours plus brillants

Envisagé simplement comme institution au point de vue chrétien, le sabbat puritain pour les grandes personnes est au-dessus de tout éloge. Ce n'est qu'à l'égard des enfants qu'on pourrait lui adresser des reproches pour ne pas être proportionné à la légèreté de leur âge. Si vous vous étiez trouvé dans la demeure de mon oncle un jour de sabbat, vous auriez été frappé de la tranquillité délicieuse qui y régnait ; ce calme, cette quiétude, en vous environnant de leurs bénignes influences, vous auraient disposé à la contemplation. L'aspect des membres de la famille, se confondant dans un même sentiment et dans un même esprit, pour s'acquitter pieusement des devoirs prescrits par la sainteté du jour, aurait encore ajouté à votre édification. D'un autre côté, si vous aviez dirigé vos regards sur nous, jeunes enfants, vous auriez vu dans nos gestes, dans nos regards, dans tous nos mouvements, que ce jour solennel qui retrempe et fortifie la piété du chrétien, était ennuyeux et fatigant

pour la pétulance et la légèreté de petits garçons et de petites filles. Alors n'existait pas comme aujourd'hui cette récréation intellectuelle qu'offre l'école du dimanche, avec les formes diverses d'exercices religieux, avec les mille modes d'intéresser et d'instruire en même temps. Toutes nos ressources alors se bornaient à la Bible et au livre de prières ; c'était là principalement que nous cherchions nos distractions pour employer les longues heures qui s'écoulaient entre le déjeuner et le signal du départ pour la chapelle. Que de fois nos petites têtes se sont évertuées pour donner à notre impatience naturelle un aliment qui fût de nature à s'incorporer dans la pratique des devoirs imposés par la solennité du jour ! Pour la première demi-heure, peut-être, une histoire de la Bible répondait très-bien à l'exigence de la situation, mais, après avoir dépêché l'histoire de Joseph ou le récit des plaies de l'Égypte, nous avions recours à notre livre de prières. Nous pouvions encore parcourir le *Système de la vérité morale et religieuse*, commençant par ces mots : « La chute d'Adam nous a rendus tous pécheurs ; » système qui composait trois ou quatre pages ornées à la fois par de jolis dessins et de beaux morceaux de poésie. Nous avions encore à déplorer la mort de John Rogers, brûlé à Smithfield, et, pendant quelque temps, c'était un grand plaisir de contempler sa femme, avec ses neuf en-

fants, dont un à la mamelle, rangés, dans la vieille estampe qui nous offrait ce touchant spectacle, à la file l'un de l'autre, comme les marches d'un escalier.

Après ces récréations d'emprunt, nous avions divers exercices de notre propre invention, qui consistaient, par exemple, à compter tous les psaumes en feuilletant le livre de gauche à droite jusqu'à la doxologie, et en remontant de droite à gauche jusqu'à la première page. Nous additionnions encore le nombre de livres contenus dans la Bible, ou nous nous ingéniions à trouver quelque exercice qui pût entrer dans le cercle des cérémonies du jour. Toutes ces ressources épuisées, comme il s'en fallait d'une heure que le moment de se rendre à la chapelle fût venu, nous levions les yeux au plafond, puis nous les abaissions vers le parquet, et nous les promenions ensuite tout autour de nous jusque dans les recoins les plus ignorés, pour voir ce que nous pourrions faire. Heureux celui qui apercevait une épingle brillant dans quelque crevasse éloignée, car cette découverte lui fournissait l'occasion de la ramasser. Nous n'étions pas des gaillards à oublier qu'une bonne gorgée d'eau fraîche nous était nécessaire, et un petit tour au puits était indispensable. Quand nous entendions quelque bruit étrange s'élever dans la bassecour, il nous paraissait très-essentiel de nous y

rendre en masse pour mettre le holà, puis quand la chatte venait à sauter sur la table, nous ne pouvions moins faire que de nous précipiter vers elle, tous à la fois, pour la faire descendre. Du reste, pendant toutes ces évolutions, nous avions pris la sage précaution de placer un de nous en faction devant l'horloge, à cette fin de suivre avec la dernière assiduité la marche de son aiguille : ce qui mettait à même de savoir quand le premier coup sonnerait. Heureux encore si, dans l'intérim, il ne nous prenait pas envie de nous regarder l'un l'autre et de nous faire des grimaces ; d'ôter méchamment nos souliers et de les remettre, ou toute autre malice de même genre, qui détruisait graduellement notre gravité au point que le tout se terminait par un immense éclat de rire qui attirait oncle Phinéas, lequel, en passant près de nous, et nous regardant par-dessus l'épaule, disait gravement : « Chut! chut! » ce qui fournissait à tante Kezzy l'occasion de faire un discours sur les méchants enfants qui violent le jour du sabbat.

Je pourrais rapporter, en guise d'*illustration*, assez bon nombre d'historiettes qui prouveraient avec quelle assiduité nous épiions les plus minces occasions de nous livrer aux espiègleries les plus excentriques. Je me contenterai d'en citer une seule, dont cousin Bill eut le malheur d'être le héros. Il était sur le point de fermer paisiblement sa Bible,

quand tout à coup une cigale, passant par une fenêtre ouverte, vint s'abattre sur une des pages du livre. Un si bon auxiliaire pour jouer dans une parade n'était pas à dédaigner; aussi s'empara-t-il de la cigale. Tous nos yeux naturellement se dirigèrent sur Bill, qui se tenait gravement assis en lisant sa Bible avec une attention remarquable, et nous vîmes la cigale suspendue au coin de sa bouche; il la retenait avec ses lèvres fermées, et le pauvre insecte détachait des ruades et se débattait convulsivement, sans que la gravité de maître Bill en fût le moins du monde altérée. A cette vue, nous fûmes instantanément saisis du fou rire. L'affaire eut des suites sérieuses pour Bill. Son père, qui était ferré sur les principes, ne crut pouvoir moins faire que d'user, à l'égard de cet étourdi, d'un argument sans réplique, qui remonte à la plus haute antiquité, mais qui heureusement est tombé en désuétude de nos jours.

Ce tableau d'une matinée d'un jour de sabbat peut suffire à donner un échantillon de ce qu'était un éternel dimanche dans toute sa durée, offrant une alternative de scènes semblables jusqu'au coucher du soleil, à l'heure que des milliers de voix proclamaient que le soleil était couché.

Mais, va-t-on me demander, quel était le résultat de ce rigorisme? Ne devait-il pas dégoûter du sabbat et de la religion? Non, non, parce que le

sabbat n'était pas le résultat d'un *sentiment mauvais*, mais d'un *principe solide*; et la solidité de principe est ce que les enfants même apprennent à apprécier et à révérer. La loi concernant l'obéissance et le respect pour le sabbat contraignait si également les jeunes et les vieux, que les règlements étaient regardés comme ces lois immuables de la nature auxquelles tout le monde se soumet, quoiqu'elles pèsent fortement sur l'infirmité humaine. Cette sévérité générale de formes avait pour but d'inoculer chez nous une vénération pour le sabbat qu'aucune influence ultérieure ne pouvait extirper. J'ai vécu sous plusieurs climats, j'ai parcouru bien des terres étrangères où la solennité du sabbat est inconnue ou n'est célébrée que par des réjouissances bruyantes, mais jamais ce jour n'a lui pour moi sans me rapporter un souffle de cet esprit de vénération profonde, une émotion de ce calme inaltérable et de cette dévotion simple qui accompagnaient toujours le sabbat puritain.

DEUXIÈME ESQUISSE

— Que nous nous sommes levés tard ce matin! dit madame Roberts à son mari, en jetant précipitamment un coup d'œil sur la pendule, au moment où

ils se mettaient à table pour déjeuner, le matin d'un jour de sabbat. Réellement, c'est une honte de nous coucher si tard. Je ne m'étonne pas que John et Henry ne soient pas même levés. Anna, leur avez-vous parlé?

— Oui, madame, mais ils n'ont pas tenu compte de mes paroles : ils ont dit que c'était dimanche, et que nous déjeunions toujours tard le dimanche.

— Eh bien! c'est honteux pour nous, il faut bien le dire, reprit madame Roberts, je ne me couche jamais tard moi-même, à moins qu'il ne m'arrive quelque chose d'extraordinaire. Hier, j'ai été retenue fort tard en ville, et, il y a deux semaines, le jour du sabbat j'eus un violent mal de tête.

— Très-bien, très-bien, ma chère amie, dit M. Roberts, cela ne vaut pas la peine de vous tourmenter. Le dimanche est un jour de repos, durant lequel tout le monde prend un peu ses aises. C'est très-naturel, vous le savez.

— Eh bien! je dois dire que ce n'est pas ainsi que ma mère m'a élevée, dit madame Roberts, et je ne saurais m'empêcher de dire qu'elle avait raison.

Cette dernière partie de l'entretien avait été entendue par John et par Henry, qui, à moitié endormis, étaient venus prendre place à table.

— Oh! à propos, ma chère, combien avez-vous payé ces jambons, samedi? dit M. Roberts.

— Dix-huit sous la livre, je crois, répondit ma-

dame Roberts; mais Stephens et Philips en ont de meilleure qualité, au même prix

— Je crois que nous ferions mieux de nous fournir dorénavant chez Stephens et Philips, ma chère amie, puisqu'ils vendent meilleur marché?

— Oh! sûrement. Mais j'oublie que c'est aujourd'hui dimanche et que nous devons nous occuper d'autres choses. Enfants, avez-vous appris vos leçons?

— Non, maman.

— Mais c'est étrange! Et il ne s'en manque que d'une demi-heure pour que l'heure de l'école soit sonnée! Et vous n'êtes pas habillés non plus! Vous voyez le mauvais effet de la paresse.

Les deux jeunes garçons firent la moue, à cette apostrophe, en disant qu'ils ne s'étaient pas levés plus tard que les autres personnes de la maison.

— Eh bien! votre père et moi nous avons quelque excuse, car hier nous sommes revenus tard d'une soirée. Il y a trois heures que vous auriez dû être levés et avoir appris vos leçons de manière à vous tenir prêts à l'avance. — Or, que pensiez-vous donc faire?

— Oh! chère mère, permettez-nous de rester à la maison ce matin. Nous ne savons pas notre leçon, et cela ne nous servira à rien d'aller à l'école maintenant.

— Certainement non, je ne vous donne pas cette permission. Il faut que vous alliez à l'école, et vous

répondrez comme vous pourrez. C'est votre faute. Maintenant montez à votre chambre et dépêchez-vous. Nous n'aurons pas le temps de faire nos prières ce matin.

A cet ordre John et Henry se hâtèrent de monter à leur chambre, mais bientôt le premier cria du haut de l'escalier : — Maman ! maman ! les boutons ne tiennent plus à ma veste, de sorte que je ne puis la porter ; — et Henry, de son côté, criait aussi : — Mon bel habit a une déchirure dans le dos.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela auparavant ? dit madame Roberts en montant l'escalier.

— Je l'avais oublié, dit Henry.

— Bon, bon, tenez-vous tranquilles ; je vais faire une reprise telle quelle, comme c'est dimanche. Là ! voilà quelqu'un qui sonne. Tenez-vous tranquilles !

Et madame Roberts ayant pris son aiguille, son fil et ses ciseaux, se mit précipitamment à l'ouvrage.

Au bout de quelques minutes : — Là ! dit-elle, ça ira pour aujourd'hui. Bon Dieu, comme tout est en désordre !

— C'est toujours ainsi le dimanche, dit John en lançant son livre en l'air et le rattrapant, comme il descendait l'escalier.

— C'est toujours ainsi le dimanche! — se dit à elle-même madame Roberts, dont ces paroles retentissaient assez désagréablement dans la conscience, car quelque chose lui disait que cette réflexion était vraie. Le dimanche, les affaires du ménage se faisaient toujours plus tardivement et plus irrégulièrement que dans tout autre jour de la semaine.

Quelque temps après cette petite scène, madame Roberts dit à sa domestique : — Anna, il faudra faire bouillir ce morceau de bœuf aujourd'hui, pour le dîner.

— Je pensais que vous m'aviez dit que vous ne vouliez pas le faire bouillir un dimanche.

— Très-certainement, je n'aime pas à faire bouillir du bœuf ce jour-là. J'étais très-fâchée quand monsieur Roberts voulait hier qu'on fît cuire ce morceau de viande, car nous n'en avions pas besoin; mais puisque nous l'avons aujourd'hui sur les bras, le temps est trop chaud pour le garder. Je ne veux pas le laisser gâter. Il faut donc le faire bouillir malgré tout.

C'était le quatrième jour de sabbat qu'Anna passait chez madame Roberts, et, sur ces quatre jours de sabbat, il y en avait eu deux où madame Roberts l'avait priée de faire bouillir de la viande, après un semblable raisonnement. Pour *cette fois* est une locution qui, dans des cas de cette nature, est disposée à prendre une signification très-étendue.

— Je suis vraiment fort tourmentée, dit madame Roberts à son mari, dans l'après-dîner de ce jour, de laisser aller les choses comme elles vont chez nous le dimanche. Il me semble que je n'observe pas ce jour comme je le devrais.

— Ma chère amie, dit M. Roberts, vous n'avez cessé de manifester ce désir depuis que nous sommes mariés, mais je ne vois pas que vous soyez jamais venue à bout de le satisfaire. Pour ma part, je ne vois pas que nous l'observions moins bien que la plupart des gens. Ce jour-là, nous ne faisons pas de visites, nous ne recevons pas non plus de la compagnie et nous nous abstenons de la lecture de tout livre profane. Nous allons à l'église et nous envoyons nos enfants à l'école du dimanche. Ainsi la plus grande partie du jour est consacrée aux exercices de la religion. Hors de l'église, nous avons à parcourir les livres de l'école du dimanche de nos enfants, aussi bien qu'une ou deux feuilles religieuses. Je pense que c'est bien assez.

—Mais pourtant, quand j'étais enfant, ma mère... dit madame Roberts en hésitant.

— Oh! ma chère, dans ces jours-ci, nous n'avons pas à prendre modèle sur votre mère. On était trop strict du temps de votre mère; on portait les choses beaucoup trop loin. Tout le monde s'accorde là-dessus aujourd'hui.

Madame Roberts garda le silence, mais elle ne

fut pas satisfaite. Une sévère éducation religieuse avait rendu sa conscience assez délicate sur ce point pour se trouver mal à l'aise toutes les fois qu'elle s'en préoccupait. Ces dignes gens avaient une sorte d'idée générale qu'ils devaient observer le dimanche et ils avaient aussi l'intention de l'observer, mais ils n'avaient jamais pris la peine de chercher les moyens les plus propres à atteindre ce but, et ils n'en avaient jamais non plus regardé l'observance comme une chose d'un intérêt assez important pour y subordonner tous leurs arrangements. M. Roberts s'engageait souvent, vers la fin de la semaine, dans des affaires qu'il savait bien devoir le fatiguer au point d'être distrait et indifférent aux offices du dimanche qui les suivaient, et madame Roberts laissait s'accumuler les soins de sa maison de la même manière, de sorte qu'elle était ou fatiguée des efforts qu'elle faisait pour y vaquer, ou embarrassée et tourmentée en trouvant tout en désarroi, ce jour-là. Ils étaient d'avis qu'il fallait observer le dimanche, quand on pouvait le faire sans inconvénients et sans sacrifices de temps ni d'argent. Mais si, pour cela, il fallait s'arrêter au milieu d'un voyage au risque de perdre le prix de sa place dans une diligence, s'il en résultait des inconvénients ou des dépenses, alors, oh ! alors ils regardaient comme une invitation de la Providence à se soumettre aux exigences temporelles, puisque

cela pouvait être rangé au nombre des œuvres de nécessité et de miséricorde. Dans leur opinion le quatrième commandement devait se lire ainsi : « Souviens-toi du sabbat pour le garder saintement, quand cela ne te dérange pas et ne te coûte ni temps ni argent. »

Les effets de cette conduite produisirent de mauvais fruits. Les enfants voyant leurs parents négliger d'observer le sabbat dans toute sa rigueur, et ne pas montrer de piété dans ce jour solennel, les enfants, disons-nous, furent amenés tout naturellement à n'éprouver que du mépris et de l'éloignement pour ce jour-là. Ils avaient encore observé que le cœur et l'esprit de leurs parents n'étaient point changés le dimanche. Ils les voyaient continuer à s'occuper des vanités du monde, et n'observer la solennité de ce jour que par pur respect humain, avec fatigue, ennui, et seulement dans les formes extérieures, sans piété vraie et sincère ; enfin le jour du sabbat leur paraissait un joug plus pesant que celui qu'imposait jadis l'ancien régime de la loi puritaine.

TROISIÈME ESQUISSE

Le paisible village de Camden est situé au pied d'une montagne escarpée, dans une des contrées les

plus pittoresques de la Nouvelle-Angleterre. Ses habitants, aux mœurs douces, honnêtes, à l'esprit laborieux, eurent un jour une bien agréable surprise en apprenant que M. James, homme riche et qui jouissait de la meilleure réputation, avait résolu de venir se fixer parmi eux. Avec lui il amena sa femme, personne aussi gracieuse que jolie, sans compter une troupe d'enfants tout roses, tapageurs et charmants. Il y avait chez les membres de cette famille tant de bonté naturelle, tant de bienveillance, que tout le voisinage était à l'avance disposé à les aimer. M. James était porté par le tour de son esprit vers les systèmes et les théories; il avait l'habitude de poursuivre ses idées sur le juste et l'injuste, sans se préoccuper de l'effet que sa conduite pourrait produire aux yeux d'autrui. Grand défenseur des principes moraux, toujours il était prêt à donner son temps et son argent pour les œuvres de bienfaisance; et bien qu'il ne fît pas acte public de religion, bien qu'il ne fût entré dans aucune secte chrétienne, cependant il semblait professer un profond respect pour Dieu et lui faire un culte de sa pensée et de sa foi. Il avait pris la Bible pour guide de toutes ses actions.

M. James avait été élevé dans un système de contrainte religieuse qui n'était pas fondé en raison, et il s'était bien promis de suivre une marche toute contraire pour l'éducation de ses enfants,

et d'ajouter l'attrait du plaisir à la religion et à ses enseignements. Sans doute son but pouvait être bon, mais la méthode par laquelle il cherchait à le réaliser était un exemple dangereux à mettre en pratique générale. Pour ce qui concerne le sabbat, voici ce qu'il pensait : Assurément l'habitude d'aller deux fois au temple ce jour-là et de se tenir tranquillement à la maison en famille le reste du temps était, de son propre aveu, quelque chose de sage, mais d'autres méthodes lui semblaient bien meilleures. En conséquence, sauf l'office du matin, auquel il assistait régulièrement avec sa famille, il consacrait à ses enfants la journée entière. S'il faisait mauvais temps, il leur enseignait l'histoire naturelle, leur montrait des peintures, leur lisait la description des œuvres de Dieu : le tout mêlé de préceptes religieux et des enseignements qu'en pouvait tirer un cœur animé par la foi. Si le temps était beau, il les promenait dans la campagne, herborisant, cherchant des minéraux, ou s'embarquait avec eux sur le lac, et, pendant la promenade, il élevait l'esprit de ses jeunes auditeurs vers l'intelligence de Dieu. Il leur montrait partout les preuves si magnifiques et si éloquentes de la présence du Créateur et de son pouvoir suprême, telles qu'il les apercevait et qu'il savait les signaler, grâce à sa science et à ses méditations. Ces excursions du dimanche avaient pour les enfants

un charme délicieux. Le père avait peine à comprimer l'expression bruyante de leur joie; mais ce qu'il ne voyait pas sans regret, c'est que les bambins semblaient beaucoup plus sensibles au plaisir de la promenade qu'attentifs aux instructions religieuses, et que l'office du matin paraissait être pour eux une sorte de pénitence préparatoire aux amusantes distractions de l'après-midi. Néanmoins, lorsque M. James jetait un regard en arrière sur sa propre enfance, lorsqu'il se rappelait la dure contrainte dans laquelle il avait grandi, la privation absolue de distractions d'esprit ou d'exercices physiques qu'on lui avait imposée à chaque retour du sabbat, de manière à lui rendre ce jour-là odieux, alors il se félicitait du système tout différent qu'il avait appliqué à ses enfants. Ceux-ci, en effet, attendaient le dimanche comme un jour de fête. Ce jour-là, leur père se trouvait entouré de visages gais et souriants. M. James avait un talent particulier pour présenter l'instruction religieuse sous une forme à la fois simple et attrayante, et il est à présumer que par là il avait réussi à faire naître chez ses enfants des idées et des sentiments de piété et de foi que cet âge ne comporte pas habituellement.

Cependant les bons habitants de Camden ne savaient que penser d'une méthode qui leur semblait la flagrante violation de toutes les lois du sabbat. Le cœur humain est toujours prêt à condamner

d'abord ce qui s'écarte de la voie ordinaire. En conséquence, M. James se vit généralement dénoncé comme un violateur du sabbat, un hérétique, un ennemi de la religion. Telles furent les couleurs sous lesquelles on le peignit à M. Richard, jeune ecclésiastique qui, peu de temps après l'installation de M. James à Camden, y avait accepté la charge de pasteur. Il se trouva que M. Richard avait connu M. James au collége. Le souvenir qu'il avait conservé de son compagnon d'études était celui d'un esprit éminemment sérieux, aimable et consciencieux. Il résolut donc de se rendre compte par lui-même des motifs qui avaient pu faire suivre à son ancien ami une ligne de conduite aussi blessante pour les sentiments des bonnes gens du pays.

M. James lui exposa d'une manière fort éloquente son système d'enseignement religieux, sans omettre le bon résultat qu'il croyait en avoir obtenu pour sa jeune famille.

—C'est très-bien, mon cher, répondit le pasteur; je ne doute pas que votre système ne soit avantageux à vous et à vos enfants. Mais, en dehors des préoccupations personnelles, en dehors du cercle de la famille, il y a d'autres choses qu'il faut cependant prendre en considération. Ignorez-vous, monsieur James, que parmi mes paroissiens la partie la moins estimable et la moins régulière s'autorise de votre exemple comme d'un argument sans réplique

pour élever les enfants dans l'infraction aux lois du dimanche? Vous et les vôtres, vous vous promenez sur le lac, dont le calme s'accorde certainement avec celui de vos âmes, qui grandissent par cette contemplation. Mais, de son côté, Ben Dakes et sa troupe d'enfants impies et fainéants croient ne pas agir autrement que vous lorsqu'ils sont étendus sur le rivage et se penchent vers l'eau, se chauffent au soleil, ou bien font ricocher des cailloux sur la surface du lac, et cela, pendant tout l'après-midi.

— Chacun, dit à son tour M. James, doit obéir à la voix de sa conscience. Si je passe consciencieusement le jour du sabbat, je suis en paix avec Dieu ; si un autre manque à son devoir, « il répond de son péché aux yeux de son créateur. » Je n'ai pas un compte à rendre des écarts dans lesquels peuvent tomber les êtres paresseux ou vicieux, à l'imitation de ma conduite, que je crois bonne et régulière.

— Permettez-moi une observation, reprit M. Richard. Gardez-vous de mettre sur le chemin de votre prochain un piége qui puisse le faire tomber ; évitez que vos bonnes intentions soient mal interprétées. Ne mangez pas de chair, ne *buvez* pas de vin ; en un mot, ne faites rien qui donne à votre frère occasion de trébucher, ou d'être scandalisé, ou de faiblir. Vous, mon cher ami, vous avez l'avantage d'être doué d'une nature d'esprit qui vous permet de passer à votre guise le jour du sabbat,

d'une façon comparativement plus fructueuse que nuisible, suivant le degré d'intérêt que vous faites naître chez vos enfants. Mais, dans ce pays, supposez-vous qu'il y ait bien des gens à qui une semblable méthode réussirait comme à vous s'ils en tentaient l'essai? S'il était d'usage parmi les familles de ne point paraître aux offices du soir, mais au contraire d'aller se promener dans la campagne, ou de monter à cheval, ou d'aller en bateau sur le lac, pensez-vous qu'il y eût beaucoup de parents qui eussent, comme vous, le talent de mettre en harmonie cette conduite avec les devoirs du jour? N'est-ce pas à votre facilité d'élocution, à votre art peu ordinaire de présenter clairement et d'embellir les choses, à votre connaissance profonde des sciences naturelles et des saintes Écritures, que vous devez de pouvoir arriver aux résultats que vous obtenez? Dans ce pays, y a-t-il un père de famille sur cent à qui il soit possible de faire exactement comme vous? Figurez-vous notre voisin, le squire Hart, allant avec ses dix enfants, garçons et filles, se promener dans la campagne pour les instruire de la même manière. Vous savez qu'il ne peut terminer une phrase sans l'interrompre pour la recommencer une demi-douzaine de fois. Jugez par là des progrès qu'il ferait faire à sa famille! Il en est de même de beaucoup d'autres que je pourrais nommer. Sans doute il y a des hommes instruits et capables de faire

tourner cette méthode au plus grand avantage de la société ; or, comme l'a dit saint Paul : « Nous qui sommes forts, nous devons soutenir les faibles, et ne pas nous glorifier de nous-mêmes, puisque Jésus-Christ nous a donné l'exemple de l'abnégation. » Songez-y, mon cher ami. Si notre Sauveur avait posé le principe unique d'éviter ce qui est nuisible à nos intérêts particuliers, combien cet exemple eût entraîné de périls pour les âmes peu élevées ! A coup sûr, il eût pu faire d'une simple partie de pêche, pendant le jour du sabbat, l'objet d'une instruction fort élevée et émouvante ; mais, bien qu'il se soit nommé lui-même « le maître du sabbat, » avec plein pouvoir d'en suspendre à son gré l'obligation, cependant il ne permit jamais d'infraction à l'observance qu'on en avait toujours faite, hormis dans le cas où une foi mal entendue venait précisément nuire au bien moral que le sabbat devait favoriser. Il se réserva le droit de subvenir aux besoins des corps et de s'occuper, le jour du sabbat, de la nourriture de ses disciples : mais, hors cela, il ne voulut s'écarter en rien de la coutume établie.

M. James était devenu pensif.

— Je n'avais pas encore, dit-il, envisagé la question sous cette face. Mais, mon cher monsieur, si l'on considère combien peu les offices du sabbat sont à la portée de jeunes enfants, il me semble que

c'est chose fort inutile que de les tenir au temple toute la journée.

— J'y ai songé moi-même, répondit M. Richard ; souvent aussi j'ai pensé que s'il se trouvait quelqu'un qui pût se charger de cette direction, il serait extrêmement désirable d'avoir pour les enfants des exercices particuliers et adaptés à leur âge.

— Ma foi, s'écria vivement M. James, j'aimerais beaucoup à être le ministre d'une congrégation enfantine.

— Eh bien ! laissez à notre bonne population le temps de mieux vous connaître ; laissez s'effacer toute trace du mal qu'a pu causer votre méthode inusitée, et je ne doute pas que je puisse aisément vous recruter un public en miniature pour chaque jour de sabbat.

A la suite de cette conversation, les habitants du village furent émerveillés de voir M. James et sa famille assister avec une régularité exemplaire aux deux offices du dimanche. M. Richard prit soin d'expliquer à ses paroissiens les motifs qui avaient poussé leur voisin à suivre une méthode si peu chrétienne, à leurs yeux. Quelques réflexions les mirent sur la voie de la vérité. Ils comprirent qu'un homme peut s'écarter des règles reçues et consacrées, sans être pour cela un hérétique, un ennemi de la religion. Bientôt les bonnes relations se renouèrent. M. James, traité dès lors avec respect et confiance,

commença à sentir, en dépit de ses dédains et de ses préjugés d'autrefois, ce qu'il y a de puissante fraternité entre tous les vrais et fervents chrétiens, quelque différente que soit leur éducation. Aussi s'unit-il entièrement de cœur à la petite église de Camden. A peine un an s'était-il écoulé, depuis son installation dans le pays, que, chaque dimanche, on le voyait entouré d'une assemblée de jeunes enfants. Pour les instruire il avait fait décorer, à ses frais, une salle que garnissaient des cartes de géographie, des exemples d'écriture, sans compter tout ce qui était nécessaire pour l'enseignement et l'explication de la Bible. Les parents ou les maîtres qui, de temps en temps, accompagnaient leurs enfants à ces séances, déclarèrent souvent qu'ils y avaient trouvé un vif intérêt et en avaient, pour leur propre compte, tiré autant de profit que ceux-là mêmes qui allaient s'y instruire.

QUATRIÈME ESQUISSE

Un samedi, par un temps superbe, et vers la fin de l'après-midi, j'arrêtai mon cheval fatigué devant une jolie petite maison du village de N..... — C'était, autant que j'en pouvais juger par la description qu'on m'en avait faite, l'habitation de mon cousin William Fletcher, qui n'était autre qu'un

certain Bill Fletcher, un original dont je vous ai parlé précédemment.

Bill avait été toujours un homme actif et résolu. Pendant le cours de mes pérégrinations, je n'avais jamais pu trouver une occasion favorable pour renouer notre ancienne connaissance. La dernière fois que j'étais revenu dans mon pays natal, au bout de quelques années d'absence, j'appris qu'il s'était marié et établi dans le village de N..... où il faisait fort bien ses affaires, et je reçus de lui une invitation pressante.

Sachant par expérience qu'il n'est guère d'usage d'aller frapper à la porte principale d'une maison de campagne où d'ailleurs il n'y a pas de sonnette, je me mis à suivre un petit sentier bordé de soucis, de baume et autres fleurs, et aboutissant derrière l'habitation. Au bruit de voix enfantines, je m'arrêtai; caché par une haie, je vis dans un jeune garçon l'image exacte de mon cousin Bill Fletcher, avec vingt ans de moins il est vrai. Le front qui annonçait la résolution, les yeux noirs, les lèvres fines et ce mouvement de tête qui signifie : « Qu'est-ce que ça me fait? » tout cela c'était Bill en personne.

Le jeune garçon posa à terre une paire de souliers qu'il venait de cirer, et la plaça à la tête d'une longue rangée de chaussures de toutes formes et de toutes grandeurs, à l'extrémité de laquelle on

pouvait voir l'enveloppe mignonne d'un pied de deux ans.

— Là! s'écria-t-il, j'ai tout ciré, tout fait reluire, en vingt minutes seulement! S'il y a quelqu'un qui pense pouvoir aller plus vite, qu'il essaie... Voilà!

— Vous avez raison, je crois qu'on ne le pourrait pas, dit une jolie petite fille qui, debout, contemplait avec admiration la rangée de souliers. Moi, mon cher Bill, j'ai mis tous mes joujoux dans le grand coffre; voudriez-vous venir en fermer la serrure? La clef me fait mal aux doigts.

— Bah! je la ferais tourner aussi aisément que ça!... dit le jeune garçon, en faisant claquer ses doigts comme des castagnettes. Avez-vous tout mis dans le coffre?

— Oui, tout, à l'exception des balles élastiques, du collier de graines rouges et des chiffons de la grande poupée, pour que Fanny joue avec: car, vous savez bien, notre mère dit que les tout petits enfants peuvent s'amuser avec leurs joujoux, le dimanche.

— Oh! sûrement, dit le jeune frère, d'un air d'importance. Ils ne savent pas lire comme nous; ils ne comprennent rien aux gravures ni aux belles histoires de la Bible.

En ce moment, je m'avançai, car le charme du temps passé exerçait sur moi un si grand empire que je fus sur le point de me rajeunir moi-même en m'é-

criant : — Holà ! hé ! Bill ! — comme j'avais coutume de le faire autrefois quand j'allais voir le père. Mais le regard d'étonnement qui, à mon aspect, se peignit dans les yeux des enfants, ne tarda pas à me ramener au sentiment de la réalité.

— Votre père est-il au logis? leur demandai-je.

Le jeune garçon me répondit :

— Mon père et ma mère sont sortis tous deux, mais je pense, monsieur, qu'ils seront bientôt de retour. Voulez-vous entrer ?

J'acceptai l'invitation. La petite fille m'introduisit dans un parloir élégamment meublé où, sur le côté, il y avait un piano garni de livres de musique. Quelques bons tableaux étaient accrochés aux murs; une table, chargée de nombreux volumes, se trouvait au milieu de la pièce. A droite et à gauche de la cheminée, on pouvait, en outre, remarquer des armoires-bibliothèques avec des portes en glaces fermées à clef.

La petite fille m'offrit un siége, puis elle resta immobile, comme si elle désirait entrer en conversation et cherchait quelque chose à dire. Enfin, levant sur moi ses yeux, elle m'adressa ainsi la parole d'un ton confidentiel :

— Maman a dit à Willie et à moi de garder la maison, cet après-midi, pendant qu'elle serait absente, et nous voulons tout mettre en ordre pour

dimanche, afin que les choses soient entièrement prêtes avant son retour. Willie achève de ranger les joujoux et moi je vais serrer les livres.

En parlant ainsi, elle ouvrit le battant d'une des bibliothèques, et commença à placer activement sur les rayons les volumes qu'elle allait prendre sur la table centrale. Willie vint bientôt l'aider dans cette tâche dont il s'acquittait d'une façon vraiment magistrale, indiquant à sa sœur quels étaient et quels n'étaient pas « les livres du dimanche, » comme un homme parfaitement au courant des choses. *Robinson Crusoé* et l'énorme *Peter Parley* furent mis de côté sans la moindre hésitation. Il y eut cependant un léger doute à propos d'un cahier de *North American Review*. Willie disait être bien certain d'avoir vu son père y faire lecture un dimanche; Suzanne, de son côté, certifiait que son père ne lisait pas habituellement cette Revue, et que, s'il l'avait prise une fois, c'était parce qu'il y avait trouvé un morceau relatif à la Bible. Mais, comme on ne pouvait décider le point en litige, la Revue fut laissée sur la table, ainsi que cela se pratique dans le Parlement pour les questions embrouillées. Vint ensuite une longue discussion au sujet d'un livre d'extraits, lequel, selon l'usage, contenait toute sorte de fragments d'ouvrages sacrés, sérieux ou comiques. Willie, avec beaucoup de gravité, décida qu'il fallait le serrer; que c'était le

meilleur moyen d'avoir la conscience nette : sur quoi il invoqua mon opinion.

L'arrivée du père et de la mère vint à propos m'épargner l'embarras de formuler un jugement. Mon ancien ami me reconnut tout de suite, et me présenta sa charmante femme avec ce même air d'empressement et de joie qui jadis brillait sur ses traits lorsque, à ma grande admiration, il pêchait une truite ou une magnifique perche; puis, promenant un regard d'orgueil paternel sur sa jolie famille, y compris deux enfants de plus qu'il venait de ramener, il semblait me dire : — Eh bien ! qu'est-ce que vous pensez de cela?

En effet c'était un ravissant tableau, dans lequel un vieux célibataire pouvait paraître assez déplacé. Pour nous donner une idée frappante des tours que nous a joués le Temps, rien de mieux, à coup sûr, que la vue d'une famille ou d'une demi-douzaine de petits enfants poussant autour du frère aîné ou de la grande sœur. Mon vieil ami s'offrait à moi, tel que je l'avais connu dans le premier âge. Comme autrefois il portait la tête haute. Sa voix avait conservé son accent ferme et gai; ses yeux n'avaient rien perdu de leur feu; seulement la virilité avait donné aux lignes de son visage un sérieux qui annonçait l'homme et le père de famille.

Après le thé, comme William et Suzanne achevaient de raconter à leur mère ce qu'ils avaient fait,

pendant l'après-midi, pour mettre tout en ordre dans la maison :

— Très-bien, mes enfants, dit madame Flechter ; nous pouvons, je pense, déclarer terminée notre tâche de la semaine. Nous n'avons plus qu'à nous reposer et à nous distraire.

— Oh ! oui, s'écria le petit Roberts, et papa nous montrera, n'est-ce pas, les images de ces grands livres qu'il a apportés pour nous, lundi dernier ?

— Et puis, maman, dit Suzanne, vous nous raconterez encore quelque chose sur le temple et le palais de Salomon ?

— Quant à moi, dit Willie, je ne serais pas fâché de savoir si notre père a trouvé réponse à cette question officielle que je lui posai, dimanche dernier.

— Tout viendra en son temps, reprit madame Fletcher. Mais, dites-moi, mes chers enfants, êtes-vous bien sûrs d'être entièrement prêts pour le sabbat ? Vous avez, n'est-ce pas, rangé les livres et les jouets ? mais avez-vous aussi mis de côté toute pensée mauvaise et injuste ? Aimez-vous bien sincèrement tout le monde ?

— Oui, maman, répondit Willie, qui avait paru prendre pour son propre compte une grande part de cette exhortation. J'ai été, ce matin, trouver Tom Walters pour lui demander des nouvelles de

mon poulet ; il m'a dit qu'il ne pensait pas l'avoir chez lui, et qu'il n'en aurait rien su si je le ne lui avais appris. Ainsi nous avons terminé l'affaire, et je suis bien content d'y avoir été.

— Je suis porté à croire, Willie, fit observer le père, que si chacun s'imposait le devoir de clore, avant le dimanche, ces petits différends, il y aurait bien moins de querelles et de procès. La plupart du temps, les discussions naissent faute de s'entendre, et il ne faudrait pour y mettre fin que cinq minutes d'explication.

— Je pense, dit madame Fletcher, à ses enfants, que je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez appris vos leçons pour le dimanche?

— Certainement oui, s'écria William. Vous savez, maman, que Suzanne et moi nous ne manquons jamais de les apprendre, le lundi et le mardi soir ; cet après-midi, nous les avons repassées et nous avons écrit certaines questions.

— Et, ajouta Suzanne, j'ai fait réciter les siennes à Roberts, et je lui ai montré tous les noms des villes sur l'atlas de la Bible.

— A merveille, dit mon ami, et puisque tout est fait, commençons notre veille du sabbat par un peu de musique.

Chez M. Fletcher, l'usage était de se retirer de bonne heure, le samedi soir, afin qu'un temps très-

suffisant fût consacré au repos, et qu'on n'eût pas d'excuse pour se lever tard, le jour du sabbat. En conséquence, quand les enfants eurent chanté en chœur et que la famille eut fait une petite prière, nous passâmes chacun dans nos chambres. Pour ma part, je m'endormis sous le charme de la manière si agréable dont j'avais fini la semaine, et dans l'attente non moins douce des plaisirs du dimanche.

Le lendemain matin, de bonne heure, je fus tiré du sommeil par les accents de petites voix qui, dans la chambre voisine, chantaient avec animation. Je prêtai l'oreille et distinguai les paroles suivantes :

Éveillez-vous ! éveillez-vous ! quittez le lit,
Pour adresser à Dieu vos prières ;
Le soleil du matin est vif et brillant ;
C'est avec joie que nous aspirons sa lumière bienfaisante.
Par des chants d'amour
Élevez votre âme à Dieu...
Voici le jour du sabbat !

Les derniers mots étaient répétés en refrain et accentués fortement par une voix que je reconnus pour celle de William.

— Oh ! Willie, dit la voix douce de la petite Suzanne, j'aime encore bien ce psaume.

Et aussitôt elle commença ainsi :

Qu'il est beau ce jour
Où, quittant nos jeux,
Nous cherchons notre Sauveur !
La matinée est brillante;
Quand Jésus s'est levé...
C'est le meilleur jour de la semaine.

Maître William mit une grande ardeur à chanter cet air, bien que je lui eusse entendu dire, après le premier vers, qu'il préférait l'autre psaume dont le mouvement était plus vif. Il recommença, et sa complaisante sœur le suivit avec un redoublement de zèle.

C'était par une belle matinée d'été. Ces voix d'enfants qui retentissaient à l'intérieur de la maison s'harmonisaient admirablement avec le chant des oiseaux et le doux murmure du dehors. C'était une musique pure, simple et digne du sabbat.

Sois béni! ô concert enfantin, pensais-je. Combien tes accords ont plus de charme que le tic-tac de la pendule à grands ressorts du père Fletcher!

Au moment où les petits chanteurs achevaient leur hymne, la cloche nous appela tous pour le déjeuner à la salle à manger. Cette pièce, aux dimensions étroites, avait été nettoyée avec soin et décorée pour ce jour solennel. Sur la table, qui en occupait le centre, on avait mis un vase rempli de fleurs que les enfants avaient cueillies, la veille,

dans leur jardin. Une des armoires placée près de la cheminée était ouverte à dessein : elle offrait aux regards une collection de livres bien reliés, au-dessus desquels se lisait cette inscription en lettres d'or : *Bibliothèque du Sabbat*. On avait également ouvert les fenêtres pour laisser l'air frais et vivifiant du matin pénétrer dans la chambre. Les oiseaux, au dehors, voltigeaient de branche en branche sur les buissons de roses, mais leur vol l'emportait à peine en légèreté et en rapidité sur le pas précipité des enfants lorsqu'ils entrèrent dans la salle à manger. Sur tous leurs visages on pouvait lire distinctement que le plus beau jour de la semaine était arrivé, et chacun d'eux paraissait pénétré jusqu'au fond de l'âme du sentiment de ses devoirs. Il était encore de bonne heure quand le repas et la prière furent terminés. Alors les enfants se réunirent avec empressement autour de la table pour contempler les gravures des livres nouveaux que leur père avait achetés à New-York, la semaine précédente, et qu'on avait réservés comme un vrai régal de dimanche. C'était une belle édition du *Dictionnaire* de Calmet, en plusieurs grands volumes, avec des estampes magnifiques.

— Il me semble que cet ouvrage doit coûter fort cher, dis-je à mon ami, comme nous en tournions les pages.

— Assurément, répliqua-t-il, mais c'est une

chose où je suis moins retenu par des considérations d'intérêt que dans une autre. Pour toutes les dépenses de luxe, pour ce qui concerne la prétention de faire figure dans le monde, je suis tout disposé à économiser. Je puis très-bien me passer de vêtements coûteux ou de meubles à la mode : nous devons être simples à tous égards ; mais pour tout ce qui a rapport à la culture de l'esprit de mes enfants, à l'amélioration de leur cœur, je ne regarde pas à la dépense. Tous les livres, cartes, gravures, etc., qui peuvent faire connaître le mieux la Bible à mes enfants, ou leur inspirer pour ce dernier livre le plus profond respect, doivent être compris sur ma liste parmi les choses à acheter. J'ai dépensé de cette manière le quart du prix que l'ameublement de ma maison m'a coûté. En parcourant les rayons de la Bibliothèque du Sabbat, je m'aperçus que mon ami avait dû se donner bien de la peine pour rassembler tous les livres de choix qui s'y trouvaient. Cette bibliothèque comprenait tous les ouvrages populaires d'élite qui avaient été publiés pour l'éclaircissement et l'explication de la Bible, aussi bien que les meilleures publications religieuses modernes mises à la portée de l'intelligence de jeunes enfants. Deux grands tiroirs placés au-dessous étaient remplis de cartes et de gravures, quelques-unes très-remarquables et toutes empruntées à l'Écriture sainte.

— Nous avons rassemblé toutes ces choses graduellement, depuis que nous sommes en ménage, dit mon ami. Les enfants s'intéressent à cette bibliothèque, comme à une chose qui leur appartient plus particulièrement, et quelques-uns de ces livres sont des acquisitions faites avec leurs petites économies.

— Oui, dit Willie, j'ai acheté le *Pèlerinage d'Helon* avec l'argent de ma tirelire, et Suzanne la *Vie de David*. Le petit Roberts va aussi acheter un livre, l'année prochaine.

— Mais, dis-je, est-ce que la Bibliothèque de l'École du Dimanche ne répondrait pas à toutes les fins que vous vous proposez?

— La Bibliothèque de l'École du Sabbat est, sans contredit, une admirable chose, dit mon ami, mais celle-ci répond plus complétement aux objets que nous avons en vue : elle donne à la maison un charme puissant, le jour du sabbat, et fait de l'acquisition des connaissances religieuses et de l'observance convenable de ce jour-là une espèce de fête de famille.

Le premier coup de cloche de l'École du Sabbat mit un terme à cette conversation. En une minute, les enfants furent prêts. Comme leur père était le directeur de l'école, et leur mère un des professeurs, c'était tout à fait une réunion de famille.

Dans la maison de mon ami, le père ou la mère,

ou les deux à la fois, passaient une partie du jour du sabbat à faire avec les enfants une sorte de revue de tous les actes de la semaine. On appelait l'attention des plus jeunes sur leurs caractères. On y signalait leurs fautes aussi bien que leurs progrès dans le bien, et on les exhortait à se mettre sur leurs gardes pour l'avenir. Le tout était terminé par une fervente prière adressée au ciel pour lui demander sa toute-puissante assistance afin de repousser les tentations et de ne pas retomber dans les mêmes fautes. Après l'office du soir, quand les enfants se furent retirés dans l'appartement de leur mère, je ne pus m'empêcher de rappeler à mon ami notre vieux temps et la tournure anti-dominicale de son esprit, alors. — Vous étiez, lui dis-je, le dernier enfant de l'école dont on pût attendre dans l'avenir une entreprise sérieuse pour la glorification du dimanche.

— Depuis, répondit-il, j'ai pensé que je devais l'exécuter. A mesure que je grandissais, je me fortifiais dans cette idée, que le Sabbat devait être observé tout à fait ou pas du tout, et je sentais en moi-même assez de force et de résolution pour entreprendre de lui donner une animation et un intérêt dont il avait été privé jusqu'alors, je n'ai pas tardé à me mettre à l'œuvre. A peine étions-nous mariés, ma femme moi, que nous décidâmes, d'un commun accord, que, tout en faisant du dimanche

un jour agréable, nous l'observerions aussi strictement qu'il était pratiqué du temps de notre bon père, et nous avons adopté cette marche depuis si longtemps qu'elle nous semble être celle qu'on devrait suivre généralement.

— J'ai toujours pensé, dis-je, que, pour bien s'acquitter de ce soin, il fallait chez un père un talent particulier joint à un savoir étendu.

— L'accomplissement de cette tâche, répliqua mon ami, n'exige pas autre chose que du sens commun et une détermination bien arrêtée. Les parents qui tiennent beaucoup à l'instruction religieuse de leurs enfants, s'ils ont un peu de sens commun, verront bientôt ce qu'il faut faire pour les intéresser, et s'ils n'ont pas les connaissances nécessaires pour donner eux-mêmes cette instruction à leurs enfans, ils peuvent, dans le temps où nous vivons, les acquérir très-promptement. Les sources de la science religieuse sont si nombreuses, et présentées sous une forme si élémentaire, que tout le monde peut en faire profiter les autres. La seule difficulté, après tout, qui s'opposerait à la réalisation de ce plan, serait que l'observance du dimanche et la pratique des exercices moraux dont j'ai parlé n'auraient pas lieu dans la maison paternelle; or il en faut faire, avant tout, une affaire de famille. Les parents, d'ordinaire, se déchargent de leur responsabilité sur un professeur

de l'école du dimanche, et croient, assurément, agir ainsi dans l'intérêt de leurs enfants; mais je suis convaincu, par mon expérience, que la meilleure instruction religieuse, donnée par un étranger, ne vaut pas celle du foyer domestique dont les leçons sont tracées d'après un plan systématique et régulier qui défie la contrefaçon. Dieu donne aux efforts d'un père une puissance qu'il ne peut remettre en d'autres mains.

— Mais supposez-vous, dis-je, que des esprits d'un ordre moyen puissent faire ce que vous avez fait?

— Oui, assurément. Mais le principal est de bien commencer, par une bonne méthode, car il est plus difficile de changer que de bien commencer d'abord. Cependant, on pourrait faire beaucoup de bien avec du temps, de l'argent, du zèle et des soins. Si l'on ne remarque pas une amélioration plus grande de ce côté, c'est qu'elle est faiblement désirée.

Ici madame Fletcher venant à entrer avec ses enfants, notre entretien cessa. Madame Fletcher se mit à son piano, et le jour du sabbat se ferma sur les chants joyeux des plus jeunes enfants. L'air calme, modeste, posé, soumis de ces enfants témoignait de l'heureuse influence de ces instructions, qui les habituaient à sanctifier ainsi la dernière heure du sabbat. Je fus ému en entendant

leurs voix douces, moelleuses, assez semblables aux gazouillements des oiseaux, répéter en chœur ces beaux vers[1] :

Quelle est douce la lumière du soir du sabbat!
Qu'il est doux le rayon de ce soleil mélancolique!
Ces heures saintes quittent cette terre corrompue
Et s'envolent sur les ailes de la foi et de la prière.

1 How sweet the light of sabbath eve,
How soft the sunbeam lingering there!
Those holy hours this low earth leave,
And rise on wings of faith and prayer.

FRANCHISE

Il existe une espèce de franchise qui est le résultat d'une confiance parfaite en soi, et qui suppose une grande ignorance du monde et de la vie : celle-ci fait appel à notre générosité et à notre sympathie. Une autre franchise est celle d'un cœur pur et d'un caractère ferme réunis à un esprit intelligent, connaissant par expérience les hommes et les choses, et sachant saisir les distinctions et les nuances qui existent en toutes circonstances : celle-là inspire l'estime et le respect. La première semble procéder simplement de l'inspiration; la seconde, de l'inspiration et de la réflexion réunies. La première est en quelque sorte le résultat de l'ignorance; la seconde, de la science. L'une est née d'une confiance illimitée dans les autres; l'autre d'une confiance en soi, confiance bien fondée, puisqu'elle repose sur la vertu.

On disait d'Alice H... qu'elle avait l'esprit d'un

homme, le cœur d'une femme et la figure d'un ange : réunion de qualités qui, pour être rare, n'en est pas moins heureuse.

Jamais femme ne ressembla moins à la plupart des femmes du monde qu'Alice H... Elle portait dans ses paroles et dans ses actes une indépendance extrême, qui n'eut d'autre inconvénient que d'attirer sur elle tous les regards. Ses pensées, même les plus intimes, prenaient leur vol d'elles-mêmes, ou à la première étincelle d'autrui. Elle plaisait. Elle disait mille choses que tout le monde aurait cachées, et elle les disait avec une assurance si digne que chacun la trouvait naturelle. Cette humeur expansive était-elle l'indice d'un esprit faible, ou la détermination de faire la guerre aux formes établies de la société? Non, c'était plutôt une intelligence câline, bien inspirée, qui s'était tracé des limites fixes dans le cercle des bienséances, qui voulait rarement se taire, mais qui disait la vérité tout entière quand elle parlait.

Des observateurs superficiels, déroutés par cette franchise extraordinaire, se laissèrent aller à croire témérairement qu'ils avaient pénétré son caractère réel, mais ce caractère leur échappait, comme la profondeur des lacs se dérobe, malgré leur transparence, aux regards profonds d'une curiosité avide. Plus on voyait Alice, et plus les variétés

de son caractère se dessinaient uniformément sur ce fond solide de la franchise qui mettait en relief toute sa vérité. — Mais venez vous-même faire visite ce soir à Alice, et vous la jugerez. La voilà, mademoiselle Alice, assise sur ce sofa, cousant une paire de manches de dentelle à une robe de satin. Nous la quitterons pour le moment, la laissant terminer ce charmant travail, et en attendant nous tracerons l'esquisse ci-dessous :

Voyez-vous cette jolie petite dame, aux yeux brillants, à la taille svelte et élancée, au pied fin et cambré, à la main d'enfant, aux doigts effilés et roses? C'est une *belle*. Son caractère est écrit sur sa figure, il brille dans son œil, il s'insinue dans son sourire, il éclate dans toute sa personne. C'est le pauvre mélange de l'égoïsme et de la vanité.

Mais, un moment : voici Alice qui se lève, elle se place devant une glace et elle arrange avec beaucoup de goût les longues tresses de sa magnifique chevelure châtain clair. La petite dame épie tous ses mouvements avec une attention aussi comique que celle d'un petit chat guettant une pelote de coton.

— Vous le nieriez en vain, Alice, vous avez réellement à cœur de *paraître jolie*, ce soir, dit la belle.

— Certainement, dit Alice posément.

— Et vous espérez plaire à monsieur A. et à monsieur B., ajoute la petite dame.

— Certainement, dit Alice tout en formant avec ses doigts une tresse admirable.

— Voilà ce que je ne dirais pas, Alice, si l'on me faisait une semblable question.

— Alors, pourquoi me la faites-vous?

— Je déclare, Alice !...

— Que déclarez-vous?

— Je n'ai jamais vu de jeune personne qui vous ressemblât.

— C'est très-probable, dit Alice en se baissant pour ramasser une épingle.

— Pour ma part, dit la petite dame, je ne voudrais jamais prendre la peine de plaire à quelqu'un, surtout à un homme.

— Pour moi, dit Alice, je prendrais cette peine, si je ne pouvais plaire autrement.

— Mais, Alice, je ne pensais pas que vous aimassiez si fort à être admirée.

— J'aime beaucoup à être admirée, dit Alice en revenant s'asseoir sur le sofa, et je pense que tout le monde est comme moi.

— Je ne me soucie nullement d'être admirée, dit la petite dame. Je suis aussi satisfaite de ne pas plaire aux gens que de leur plaire.

— Alors, cousine, je pense que c'est bien dommage que vous nous plaisiez si fort à tous, dit Alice en souriant.

Si mademoiselle Alice avait de la pénétration, on voit qu'elle ne s'en servait pas pour se montrer sévère ou mordante.

— Mais réellement, cousine, dit la petite dame, je ne croyais pas qu'une jeune personne comme vous eût tant de goût pour la toilette, pour l'admiration des autres et toutes choses de ce genre.

— Je ne sais quelle opinion vous avez de moi, ni dans quelle catégorie de jeunes personnes vous me placez, dit Alice, mais, pour moi, je prétends simplement être comme le commun des mortels, et je ne rougis pas des sentiments que j'éprouve comme eux. Si Dieu nous a faites pour aimer à être admirées, pourquoi ne le dirions-nous pas? J'aime à plaire,— vous aimez à plaire, — tout le monde aime à plaire. Pourquoi donc chacun n'en conviendrait-il pas?

— Eh bien oui, dit la petite dame; je pense que tout le monde aime généralement à être admiré. Je veux bien reconnaître cela.

— Mais vous ne pouvez avouer que vous avez vous-même ce penchant, dit Alice; n'est-ce pas là ce que vous voulez dire? C'est précisément là comment la question doit être posée. Chacun veut bien reconnaître qu'il éprouve le désir, en général, d'inspirer aux autres une bonne opinion de soi-même, mais la moitié du monde est honteuse de cela, quand il s'agit d'un cas particulier. Maintenant, j'ai décidé que si une chose est bonne

en général, elle est bonne en particulier, et je n'hésite pas à me régler sur ces deux propositions.

— Mais cela paraît en quelque sorte petit, dit la dame.

— Il est petit pour vivre de donner satisfaction à sa vanité, de se laisser absorber par la vanité; mais il n'est pas petit d'en jouir quand elle vient, ou même de la rechercher, si nous ne négligeons pas des choses plus importantes en agissant ainsi. Tout ce que Dieu nous fait sentir est élevé et pur, à moins que nous ne le pervertissions.

— Mais, Alice, je n'ai jamais entendu personne s'exprimer aussi franchement que vous le faites.

— On peut dire tout ce qui est innocent et naturel, et, quant à ce qui n'est ni l'un ni l'autre, on ne doit pas même y penser.

— Mais peut-on dire tout ce qu'on pense? dit la dame en riant.

— Non. Nous avons un instinct qui nous enseigne à nous taire quelquefois, mais, pour peu que nous parlions, que ce soit en toute simplicité, en toute sincérité.

— Maintenant, un exemple, Alice, dit la dame: il est très-innocent et très-naturel, dites-vous, de penser ceci, cela, et toutes sortes de choses flatteuses de soi-même, surtout quand tout le monde s'accorde à vous confirmer dans cette opinion, mais

diriez-vous la vérité sur ce point, si quelqu'un vous la demandait?

— Si c'était quelqu'un qui eût le droit de me faire cette question, et si elle était faite en temps et lieu convenables, je dirais cette vérité, dit Alice.

— Eh bien! dit la petite dame, je vous demande, Alice, sur ce terrain des convenances de temps et de lieu, pensez-vous que vous soyez belle?

— Vous croyez, dit Alice, que je m'en vais faire une révérence à toutes les chaises de cette chambre avant de vous répondre, mais je me dispenserai de cette cérémonie, et je vous répondrai sincèrement : Je pense que je suis belle.

— Vous croyez-vous bonne?

— Pas entièrement, dit Alice.

— Eh bien! ne pensez-vous pas valoir mieux que beaucoup de gens?

— Je crois seulement pouvoir dire que je vaux mieux que quelques personnes; mais, en vérité, cousine, je ne me fie pas à mon propre jugement sur ce point, dit Alice.

— Eh bien! Alice, encore une question. Laquelle de nous deux pensez-vous que James Martyrs aime le mieux?

— Je ne sais pas, dit Alice.

— Je ne vous ai pas demandé ce que vous saviez, mais ce que vous pensiez, dit la dame; vous avez dû penser quelque chose là-dessus?

— Eh bien! donc, je crois que c'est moi qui lui plais davantage, dit Alice.

Au même moment la porte s'ouvrit, et James Martyrs lui-même en personne entra. Alice rougit, faisant involontairement une mine assez comique, et se remit à coudre; la petite dame dit :

— Vraiment, monsieur James, j'aurais désiré que vous vinssiez une minute plus tôt, vous eussiez entendu la confession d'Alice.

— Qu'a-t-elle confessé? dit James.

— Mais qu'elle est plus belle et meilleure que la plupart des gens.

— Il ne faut pas être honteuse de cela, ajouta James.

— Oh! ce n'est pas tout; elle veut être jolie, désire qu'on l'admire, et....

— Je la reconnais bien là, dit James en lançant un coup d'œil à Alice.

— Oh ! mais en outre, poursuivit la dame, elle a fait un sermon en faveur de la vanité et de l'amour-propre.

— Et la première fois que je prêcherai, je vous engage à prendre des notes, dit Alice, car votre mémoire n'est pas des plus heureuses.

— Vous voyez, James, dit la petite dame, qu'Alice tient beaucoup à dire toute la vérité quand elle parle, et je n'ai pas été sans l'embarrasser par mes questions; je souhaite que vous lui en fassiez aussi quel-

ques-unes, pour voir ce qu'elle vous répondra. Mais, pardon, voici oncle C.... qui vient me prendre pour me promener à cheval. Il faut que je m'enfuie. Et, comme le petit oiseau-mouche, elle s'envola de la chambre, laissant James et Alice *tête-à-tête*.

Il y a réellement une question, dit James en toussant légèrement.

Alice le regarda.

— Il y a une question, Alice, à laquelle je désire qu'*il vous plaise* de répondre.

Alice ne demanda pas à James quelle était cette question; mais elle commença à prendre un air très-solennel, et incontinent elle ferma la porte,— de sorte que je n'ai su jamais quel point devait être éclairci par Alice en guise de réponse à M. James.

LE BATEAU DE CANAL

De tous les moyens de locomotion mis en usage par notre nation essentiellement voyageuse, il n'en est aucun qui soit placé plus bas dans l'opinion que le bateau de canal américain. Qu'il est humble et prosaïque ce transport suranné, surtout quand on le compare à ce magnifique bateau à vapeur dont la construction solide, l'air fier et aristocratique, l'aspect général enfin a quelque chose de si pittoresque, je dirai presque de sublime! Placez-vous sur une éminence d'où vous puissiez voir les eaux bleues de l'Ohio, entrecoupées de longs fils d'argent, ou le rapide Mississipi se frayant une voie à travers les forêts sauvages, et votre cœur bondira en voyant ce vaillant bâtiment fendant les eaux dans sa marche irrésistible, comme on se représenterait quelque monstre fabuleux de la mer jetant des flammes par la bouche et faisant retentir les rivages voisins de ses mugissements profonds. Oui, il y a quelque chose de mystérieux, d'effrayant même dans la puissance de la vapeur. Voyez-la cette vapeur enroulée en tourbillons pressés qui

s'effacent en s'élevant vers les nuages transparents d'un ciel bleu, — gracieuse, légère, intangible; en apparence la plus douce et la plus bénigne de toutes les choses spirituelles, — et pensez alors que c'est une fée qui tient en haleine la moitié de l'espèce humaine et qui la réchauffe par le mouvement; pensez alors quelle excellente servante vous avez là, exécutant toute sorte de travaux gigantesques, comme les génies des vieux temps. Mais si vous laissez glisser de vos mains le talisman une seule minute, comme il se prévaudra impérieusement contre vous de cet oubli fatal! Vous confesserez alors qu'elle a des droits aux titres de magnifique et de terrible.

Rien de semblable dans un bateau de canal. Il n'y a en lui ni force cachée, ni mystère, ni danger; on n'est pas exposé, comme avec son superbe confrère, à sauter en l'air, ou même à être noyé, à moins, dans ce second cas, que ce ne soit par imprudence ou par dévouement. On voit clairement ici les agents qui concourent au transport : un cheval, une corde et un filet d'eau boueuse. Voilà tout.

Avez-vous jamais usé de ce moyen de transport, lecteurs? Non, dites-vous. Eh bien! faisons ce petit tour ensemble, comme essai seulement.

— Voilà le bateau! s'écrie un voyageur dans l'omnibus, comme nous nous éloignons de Pittbury Mansion-House, pour nous rendre au canal.

— Où? s'écrient une douzaine de voix, en même temps qu'une douzaine de têtes s'allongent par les fenêtres de la voiture.

— Maïs, là-bas, sous ce pont, en descendant. Voyez-vous ces lumières?

— Quoi! cette petite machine? s'écrie un voyageur. La moitié de notre compagnie ne tiendra jamais dedans!

— N'ayez donc pas de ces idées, dit un vieux voyageur aguerri; non-seulement nous tiendrons tous dans le bateau, mais encore une douzaine de personnes en sus.

— Impossible! disent quelques-uns.

— Vous verrez, réplique le vieux voyageur; et, à peine descendu dans le bateau, vous entendez comme une sorte d'écroulement de la tour de Babel, un charivari inexprimable de propos entrecroisés se mêlant au bruit des malles, des boîtes, des valises, des sacs à tapis, et d'une masse d'objets descriptibles ou indescriptibles, tombant, s'entrechoquant à droite, à gauche, en avant, en arrière, comme la grêle.

Dans la bouche d'un Américain de l'Ouest, tout ceci se résumerait par le mot pillage que nous traduisons par celui de confusion.

— Voilà ma malle! beugle un homme, gros, rond et court. — Voilà mon carton! — s'écrie une vieille dame frémissant à l'idée que ses bonnets du diman-

che pourront recevoir la moindre tache. — Où est ma petite boîte rouge? J'avais deux sacs à tapis et un... ma malle avait une poignée. — Holà! ho! où allez-vous avec ce porte-manteau? Mon mari! mon mari! ne perdez pas de vue le grand panier et la petite malle recouverte en crin! — Oh! et la petite chaise de l'enfant?

— Descendez! descendez! pour l'amour de Dieu, ma chère; je ferai attention au bagage.

Enfin, la partie féminine de la création, couramment les dames, s'apercevant que, dans ce cas particulier, elles ne gagnent rien à parler en public, se contentent de se laisser conduire sous l'écoutille. Il est drôle le regard de frayeur que chaque nouvel arrivant donne à l'étroit espace qui s'offre à sa vue. Un grand nombre de ces attardés ne connaissant pas la force de la compression supposent de loin que le bateau est à peine assez grand pour les contenir eux et leur famille; aussi quelle n'est pas leur terreur, grand Dieu! quand, en entrant, s'offre à leurs regards une respectable colonie de vieilles dames, d'enfants avec leurs nourrices, de mères, de gros paniers et de sacs de tapis, déjà établie!

— Miséricorde! dit un de ces survenants, après avoir promené lentement ses yeux autour de la petite chambre de dix pieds de longueur sur six pieds de hauteur; où allons-nous tous dormir, cette nuit?

— Oh! grand Dieu! quelle nichée d'enfants! — dit une jeune dame d'un ton désespéré.

— Bah! dit un voyageur aguerri, des enfants! à peine s'il y en a ici; voyons : un, la femme dans le coin; deux, cet enfant avec du pain et du beurre; trois, et enfin il y a cette autre femme avec deux marmots. C'est tout à fait modéré pour un bateau de canal. Cependant nous ne pouvons rien dire jusqu'à ce que tout le monde soit arrivé.

— Tout le monde! pour l'amour de Dieu, diriez-vous que nous allons avoir encore d'autres passagers! s'écrient deux ou trois personnes; *ils n'y peuvent tenir; il n'y a pas de place!*

Comme l'antipode de cette phrase tranchante se présenta tout à coup une dame vieillotte, d'une formidable corpulence, en compagnie de ses trois filles, dont la taille et l'embonpoint ne le cédaient en rien à la taille et à l'embonpoint de leur respectable mère. Elles jetèrent autour d'elle des regards de la plus extrême complaisance, sans faire attention aux regards si peu chrétiens, au contraire, que la société lançait sur elles.

Silence! l'action absorbe tout : une avalanche, une averse, un déluge de personnes de toute taille, de toute forme, de tout sexe, de tout âge, — hommes, femmes, enfants, nourrissons et nourrices tombent brusquement à la fois sur le bateau en panne. Le moindre mouvement est devenu à peu près impos-

sible pour les passagers. Toutes les figures s'assombrissent. Des différents points du bateau s'élèvent ces cris faiblement articulés : — Nous étouffons ! Nous suffoquons ! Nous allons mourir étouffés ! — Et cependant, quoique le bateau ne gagne rien en largeur non plus qu'en hauteur, tout le monde vit, tout le monde supporte son mal, malgré les protestations répétées du contraire.

Mais, pendant ce temps-là, les enfants commencent à éprouver l'envie de dormir, et divers petits duos et trios intéressants partent d'une partie ou d'une autre de la loge. – Maman, je suis fatigué, — braille un enfant. — Où est la robe de nuit de l'enfant? — dit une nourrice. — Prenez Peter sur vos genoux, et qu'il se tienne tranquille. — Donnez-leur, de grâce, quelques biscuits pour les faire taire. — Tous ces propos sont entrecoupés par les cris de divers tout petits enfants ; cris poussés *con spirito*, comme dit le solfége, et se diversifiant agréablement par diverses fioritures et arpéges dictés par la nature. Les soupirs des mères désolées font leur partie dans ce concert improvisé ; il semble que la fin du monde soit arrivée pour elles, et les jeunes personnes paraissent extrêmement choquées, et s'étonnent que des femmes puissent voyager avec des enfants.

La scène change. Toute la caravane est jetée dans la loge des messieurs, pour qu'on puisse faire les

lits. On tire les rideaux rouges, et l'on procède alors aux arrangements mystérieux de la nuit. Enfin on vient annoncer que tout est prêt. Aussitôt toute la compagnie féminine retourne avec précipitation à la loge d'où elle était sortie, et trouve les murailles embellies d'une série de petites tablettes, larges chacune d'un pied environ, accrochées au plafond par une corde trop mince pour ne pas donner des inquiétudes, et chacune garnie d'un matelas et de couvertures. Profondes sont les appréhensions, bruyantes sont les exclamations des voyageuses inexpérimentées, surtout des jeunes personnes, pendant qu'elles examinent ces arrangements fort équivoques! — Quoi donc, grimper se coucher là-haut! Je n'irai pas me coucher sur ces tablettes! oh! non, certes! Les cordes se rompraient.

Ici la fille de service entre en scène. Elle assure solennellement qu'il ne faut pas penser à un tel accident, qu'il y a là une impossibilité matérielle, que cette chose ne pourrait avoir lieu sans miracle.

Cette doctrine est solide, en ce sens qu'elle s'appuie sur l'expérience de faits accomplis. La fille de service n'est pas d'hier dans le bateau; elle a vieilli sous le harnais, elle est rassise, elle est posée; elle est sensée, cette fille; elle parle bien, et d'un ton sincère et convaincu. Il faut tenir compte de tout cela, et puisqu'il devient de plus en plus évident que trente dames ne peuvent toutes se coucher sur

la tablette la plus basse, on fait quelques efforts pour s'accommoder de ce que l'on a. Toutefois, avant d'essayer, les dames se regardent l'une l'autre avec crainte et léger frisson, mais le premier exemple de résolution une fois donné, on peut dire à l'honneur des voyageuses qu'il fut universellement suivi. Pour tout dire, un incident faillit troubler le calme qui commençait à s'établir : la dame d'une si énorme corpulence, mère de trois filles très-grasses aussi, comme nous l'avons dit précédemment, cette dame, disons-nous, s'avisa de vouloir se faire hisser sur une tablette de dessus, mais aux représentations très-vives de la dame qui, dans cet arrangement, aurait été sa voisine de dessous, elle répondit avec cette débonnaireté qui lui était naturelle, qu'une place ou l'autre lui convenait également, et elle offrit gracieusement un échange de places à cette dame, si fort alarmée.

Les passagers sont maintenant casés pour la nuit, mais reste une dernière lutte. On veut ôter son chapeau, chercher son châle, trouver son manteau, fouiller dans son sac de nuit, et l'on fait ou l'on veut faire tout cela avec tant d'ardeur, avec tant de précipitation, qu'on ne vient à bout de rien. — Madame! vous me marchez sur le pied, dit quelqu'un. — Voulez-vous faire un pas, madame? dit un autre, ouvrant la bouche pour respirer et se débattant derrière vous. — Faire un pas! répétez-vous,

Vraiment, je serais bien aise de faire un pas, mais je n'en vois pas le moyen.—La fille ! crie une dame qui lutte au milieu d'un monceau de sacs de nuit et d'une troupe d'enfants, à un bout de la cabane. — Madame, réplique la pauvre fille, qui, comme la dame en peine, se trouve de son côté bloquée à l'autre bout. — Où est mon manteau, la fille ? — Je le trouverais, madame, si je pouvais bouger. — La fille, mon panier est perdu ! — La fille, mon sac de nuit ! — Madame, on me pousse. — Silence, mon enfant. Glissez-vous jusqu'ici en rampant, et tenez-vous tranquille jusqu'à ce que je puisse vous déshabiller. — Enfin les passagers sont au bout de leurs petites misères ; les petits enfants se sont endormis, et même ce martyr, la fille de service, est à la recherche de quelque coin pour prendre du repos. Vous commencez vous-même, après vos fatigues, vos épreuves de la soirée, à vous assoupir, lorsque, *boum!* le bateau se heurte contre un objet quelconque que l'on ne nomme pas, et la violente secousse qui en résulte est désignée par le mot mystérieux de *lock*. Les cordes crient, les hommes courent, s'encouragent en poussant des clameurs, et dans le haut du bateau se montrent les têtes de tous les locataires des tablettes de dessus. Cette classe supérieure se compose ordinairement des plus jeunes passagers. — Qu'est-ce ? qu'est-ce ? qu'est-ce ? — vole de bouche en bouche, et inconti-

nent chacun réveille ses parents et ses amis. On crie : — Ma mère ! tante Anna ! réveillez-vous. — Quel est ce bruit sinistre ? — Oh ! c'est seulement un *lock*. — De grâce, tenez-vous tranquilles, disent en gémissant les passagers endormis des tablettes de dessous.

— Un *lock!* s'écrient les personnes inquiètes, toujours sur le qui-vive pour apprendre quelque chose ; qu'est-ce qu'un *lock*, je vous prie? — Ne savez-vous pas, sottes gens, ce qu'un *lock* signifie? Allez vous coucher et laissez-nous dormir.

— Mais un *lock* ne nous expose à aucun danger, n'est-ce pas? disent les questionneurs. — Dangers ! s'écrie une vieille dame sourde en se grattant la tête ; qu'y a-t-il ? Rien de fracassé ; il n'y a rien de fracassé?

— Non ! non ! non ! — s'écrie le parti de l'opposition furieux, et qui, après avoir expliqué à la dame d'en bas et aux jeunes dames du haut la signification exacte et philosophique du *lock*, pensent qu'il n'y a rien au-dessus du sommeil quand on éprouve une forte envie de dormir. Au bout de quelques minutes, la conversation s'arrête de nouveau ; tout est devenu calme encore une fois ; vous entendez seulement le piétinement des chevaux et les clapotements de l'eau sillonnée par la corde. Le sommeil va s'emparer de vous. Vous vous assoupissez, vous rêvez, et, tout d'un coup, vous êtes réveillé en

sursaut par le cri : — La fille ! réveillez la dame qui doit descendre ici. — Aussitôt la fille de service, la dame en question et ses deux enfants s'élancent de leurs lits, et forment immédiatement un comité qui pourrait s'intituler comité des voies et moyens. — Où est mon chapeau? dit la dame à moitié éveillée, en cherchant à tâtons cet objet de toilette parmi une foule d'objets semblables. Je croyais l'avoir suspendu derrière la porte. — Ne pouvez-vous le trouver? dit la pauvre fille de service en bâillant et en se frottant les yeux. — Oh ! le voici, — dit la dame ; le manteau, le châle, les gants, les souliers, sont chacun l'objet d'une discussion séparée. Enfin, tout semble prêt, et l'on se met en mouvement pour partir, quand voilà Peter qui s'aperçoit qu'il lui manque son bonnet. — Maintenant où peut-il être ? se dit à elle-même la dame ; je l'ai mis au pied de la table ; peut-être le trouvera-t-on sur quelque lit. — Pour mettre à profit cette idée, la fille de salle prend la chandelle et fait résolûment le tour de chaque lit, en présentant la lumière juste sous le nez de chaque dormeur. — Le voici, s'écrie celle-ci, en retirant quelque chose de noir de dessous un oreiller. — Certainement non, ce sont mes souliers, s'écrie une dormeuse piquée. — Ah ! le voici, cette fois, reprend-elle en dardant ses yeux sur quelque chose de noir sur un autre lit. — Non pas, c'est mon sac de nuit, — répond une autre

dame. La fille de salle fait alors sa ronde et étend tous les enfants sur le parquet, pour voir si le bonnet ne se trouverait pas à la place dont elle vient de les débusquer, mais cette opération ne peut se faire sans les réveiller complétement; ce qui donne lieu à un affreux tintamare, par suite duquel tout le monde est complétement réveillé, et fait les vœux les moins charitables pour que le bonnet, en compagnie de Peter, aille au fond du canal. Pendant que ces dispositions malveillantes couvent dans les cœurs ulcérés, on entend la bonne dame s'écrier : — Mais, si ce n'est pas heureux! il était là, dans mon panier, pendant tout le temps de la ronde. — Et elle part enfin, au milieu de — que dirai-je? — au milieu des vociférations de toute la société, bien que ladite société ne se composât que de dames.

Après cette scène si malencontreusement prolongée, les jeunes enfants toussent, crachent, éternuent, sont mouchés. En même temps, partent des divers étages des lits suspendus une foule de remarques aussi édifiantes que pleines d'intérêt. Une dame fait observer judicieusement que cette femme (la dame au bonnet) paraissait manquer d'ordre et de tenue; une autre dit qu'elle avait réveillé tout le monde; une troisième ajoute qu'elle avait réveillé tous les enfants aussi; et les

dames d'un certain âge font des réflexions morales sur l'importance de savoir ranger méthodiquement les choses de manière à les retrouver tout de suite quand on en a besoin. Ces observations sont débitées d'une voix languissante, endormie, et forment une sorte de contre-basse qui se marie harmonieusement avec le cliquetis des caquets des locataires des étages supérieurs, lesquels locataires déclarent qu'ils sont entièrement éveillés, qu'ils ne pensent pas à se rendormir de la nuit, et se mettent à discourir sur tous les sujets du monde, avec une si intarissable loquacité que vous regrettez vivement de n'être pas leur parent assez proche pour les prier de se taire.

Enfin, la nature se joue de ces intentions hostiles; peu à peu les langues s'épaississent, les yeux se ferment: on s'endort d'un sommeil rafraîchissant. Il vous semble que vous ne dormez que depuis un quart d'heure quand la fille de salle s'approche de votre lit : — Voudriez-vous vous lever, madame, dit-elle en vous tirant par la manche; nous avons à faire les lits. — Vous tressaillez, vous regardez tout ébahie : la nuit n'en est pas moins passée, et vous savez maintenant comment elle se passe, la nuit, à bord d'un bateau de canal américain.

Deux mots seulement sur les inconvénients, résultat de cette agglomération de personnes dans un si

petit cercle : un miroir sert à trente figures; une cuvette et un pot à l'eau à une soixantaine de mains; pour toute la compagnie il n'y a qu'une seule serviette, une seule! Nous glisserons légèrement sur des souliers de femmes trouvés dans la salle des messieurs, et sur des bottes égarées, on ne sait comment, dans la salle des femmes, au milieu de robes, de jupons, etc.; ce qui n'a rien d'extraordinaire après des allées et des venues si multipliées, et des scènes de pêle-mêle et de tohu-bohu à faire prendre ce pauvre bateau pour un chaos en miniature. D'ailleurs, les deux salles sont plus que contiguës, puisque ce n'est qu'une seule et même pièce coupée en deux parts, séparées l'une de l'autre par un rideau rouge, lequel doit avoir nécessairement la destinée des colonnes d'Hercule. Abrégeons, finissons en disant après une pauvre dame française, à bord sur ce bateau vraiment américain, et obligée de parler anglais :

« Oh! quelle nuit! quelle nuit! »

O mon pays, sois mes amours,
Toujours!

On désigne ici ces petites excursions sous le titre de *Voyages de plaisir*. Nous n'avons pas voulu

les dénigrer; nous engageons seulement les personnes qui seraient dans l'intention de faire de ces voyages, à se munir à l'avance d'une bonne dose de patience et de plusieurs serviettes propres.

LA LINGÈRE

Peu de gens, excepté les pauvres, éprouvent de la sensibilité pour les pauvres.
Les riches ne savent pas combien il est dur de manquer de la nourriture nécessaire,
Et d'être privé du repos nécessaire.

Le sentier qu'ils parcourent est le sentier de l'abondance ;
Ils dorment sur la soie et le duvet ;
Ils ne pensent jamais à l'impatience avec laquelle l'homme fatigué recherche son lit.

Ils ne se tiennent jamais assis auprès de la fenêtre,
Et ils ne voient pas passer les heureux ;
Mais ils reprennent leur ouvrage,
Et le regardent d'un air triste.

L. E. L

Les souffrances de la pauvreté ne se bornent pas à celles qui sont attribuées aux mendiants de profession dont les vêtements sont déchirés et sordides, aux mendiants qui sont endurcis à la fatigue, toujours prêts à recevoir la charité, de quelque part qu'elle vienne. Il est une autre classe de personnes encore plus nécessiteuses : ces personnes sont naturellement généreuses, et portent haut le sentiment des bienséances et du respect de soi-même. Elles

ont lutté contre leur sort dans un calme silencieux, « supportant tout, espérant tout, » et endurant les plus grandes privations plutôt que de proférer une plainte, ou s'avouer à elles-mêmes que leurs plus grands efforts ne suffisent pas à leurs besoins.

Arrêtez-vous un moment avec moi à la porte de cette maison de chétive apparence, là-bas. Une des petites chambres de ladite maison est habitée par une veuve avec sa fille. L'existence de ces deux femmes dépend entièrement de leur travail à l'aiguille. Leur petite chambre contient tout ce qu'elles possèdent; chaque meuble a coûté de longues fatigues; pas un seul dont l'achat n'ait été décidé qu'après de mûres réflexions et dont le prix n'ait été l'objet de calculs approfondis. Chaque article est arrangé avec le plus grand soin et la plus grande propreté. Les meubles les plus magnifiques d'un salon à la mode ne sont pas garantis avec une sollicitude supérieure à celle qui est apportée à l'entretien d'un bureau frotté à l'encaustique, d'un bois de lit et d'une jolie table à thé en merisier. Le plancher, aussi, avait pu se vanter autrefois d'être couvert d'un tapis; mais le temps, le vieux temps, l'a pris à partie, en pratiquant un trou dans son tissu, ou en l'effilant en plusieurs endroits; et, malgré une rentraiture infatigable, on ne peut s'empêcher de reconnaître très-clairement sur lui les marques

d'une vétusté implacable. Un bon voisin, il est vrai, a donné un morceau de revêche passée, qui a été promptement rogné et bordé, puis étendu dessus pour masquer un trou qui se montrait dans la partie près de l'âtre du foyer. Ce tapis est, en outre, bariolé de différentes pièces en d'autres endroits, et cependant, après tout, il est évident qu'il n'a pas longtemps à vivre.

Malgré la pauvreté, il faut donner à chaque objet du mobilier la meilleure mine possible. Le petit buffet du coin, qui contient quelques tasses de la Chine, une ou deux vieilles cuillères d'argent, chères reliques des jours meilleurs, est arrangé avec une élégance jalouse, et le vieux rideau de mousseline blanche a été soigneusement blanchi, empesé, passé légèrement au fer et posé avec une exacte précision. Sur un bureau, couvert d'une nappe blanche, sont rangés quelques livres et quelques petits objets d'art ou de fantaisie, ainsi qu'une miniature, dont la peinture quoique altérée est plus précieuse à la veuve que son mobilier tout ensemble.

Madame Ames est assise dans son fauteuil, garni d'un oreiller sur lequel elle s'appuie. Elle se dépêche de tailler de l'ouvrage, tandis que sa fille, jeune personne à la taille mince et élancée, à la figure pâle et souffrante, est assise près de la fenêtre, occupée à coudre.

Madame Ames avait été jadis la femme d'un négociant respectable et mère de plusieurs enfants affectionnés; mais la mauvaise fortune l'avait poursuivie avec une constance qui semblait être la conséquence d'un décret fatal du destin. D'abord des pertes considérables dans les affaires; puis de longues et coûteuses maladies dans la famille, et, par suite, la mort de plusieurs enfants. Vint ensuite la vente d'une maison dont on était propriétaire, et des meubles qui la garnissaient, pour se retirer dans un logement modeste, plus conforme à l'adversité; puis, enfin, avec les débris d'une ancienne fortune, on quittait les rivages de son pays, pour aller en commencer une nouvelle, en traversant les mers. A peine la famille exilée était-elle entrée dans le port, que le père mourut, et son cercueil fut déposé dans la terre étrangère. A la pauvre veuve affligée, découragée, il restait à faire un voyage long et fatigant avant de pouvoir se rendre auprès des personnes qu'elle pouvait regarder comme ses amies. Malgré l'exiguité de ses finances, il fallait, de toute nécessité, l'entreprendre. Elle partit donc avec ses deux filles, n'ayant personne auprès d'elle pour leur prêter appui.

Arrivée au lieu de sa destination, elle ne se trouva pas seulement sans ressources immédiates, elle avait encore contracté une dette considérable pour son voyage. Elle se soumit en silence aux

nécessités de sa situation. Il lui fallut se séparer de ses filles, de ses filles qui avaient reçu une bonne éducation, pour les placer comme domestiques, pendant qu'elle-même entrait dans une famille en qualité de bonne d'enfant. A cette douloureuse séparation se joignit bientôt une peine cruelle : sa plus jeune fille tomba malade. Les faibles gages de la mère furent absorbés par les frais de la maladie, et, bien que la pauvre enfant se rétablit en partie, le médecin n'avait pas caché à la mère que la maladie dont sa fille était atteinte ne la quitterait qu'avec la vie.

Cependant, dès que sa fille eut commencé à n'avoir plus besoin de ses soins, madame Ames reprit son état de lingère. A grand'peine elle était parvenue à rembourser la somme qu'elle avait empruntée pour son voyage, et à meubler la petite chambre dont nous venons de parler, quand la maladie vint l'attaquer elle-même. Trop courageuse pour céder aux premières atteintes du mal, elle continua de travailler assidûment jusqu'à ce que ses forces l'eussent entièrement abandonnée. Quand cette épreuve vint la visiter, la pauvre femme retira de service l'une de ses filles, pour la remplacer et la soigner en même temps. C'est à cette époque que s'ouvre ce petit récit, que nous allons poursuivre sans digression.

Déjà une semaine s'est écoulée depuis que ma-

dame Ames a été obligée de s'aliter. Elle se lève aujourd'hui pour la première fois; elle est encore bien faible. Si on regarde sa figure pâle et souffrante, on comprend de quel prix est pour elle ce vieux fauteuil auquel on a donné pour auxiliaire un doux et moelleux oreiller, lequel plie sous le poids de son corps harassé de fatigue et que la fièvre n'a pas encore entièrement abandonné. Elle se souvient que la fin du mois approche, qu'il lui faudra payer son loyer, et cette idée, car elle ne veut pas déroger à sa ponctualité ordinaire, tend ses nerfs et ranime son énergie. Mais bientôt, fatiguée de tailler, de mesurer et de tirer l'aiguille, elle se renverse dans son fauteuil, et ses yeux s'arrêtent sur la figure amaigrie de sa fille.

— Hélène, mon enfant, dit-elle, vous avez mal à la tête : ne travaillez pas si âprement.

— Oh! non, je ne souffre pas beaucoup, — dit celle-ci avec empressement, de peur que sa mère ne se confirme dans l'idée qu'elle est indisposée. Pauvre enfant! si elle fût restée dans la situation où elle était née, au lieu d'être clouée sur sa chaise, comme on l'y voit maintenant, elle irait de droite et de gauche par les rues, par les squares, par les boutiques, et, jouissant de la vie, comme font les jeunes filles de quinze ans, elle aurait de jeunes compagnes charmantes; — elle ferait des visites et en recevrait; — tandis qu'elle

n'a, elle, la pauvre recluse, que quelques courtes promenades au grand air. Le matin et le soir sont uniformément les mêmes, coupés toutefois par l'alternative du mal de tête et du mal de côté. Elle doit cependant s'acquitter constamment de la même tâche. C'est triste pour une jeune fille de quinze ans!

Mais voyez : la porte s'ouvre, et la figure de madame Ames s'illumine à la vue de son autre fille Mary, qui entre. Mary est entrée en service dans une famille du voisinage, où par sa fidélité et la bonté de son cœur elle est regardée comme une fille et une sœur plutôt que comme une domestique. — Voici, maman, l'argent de votre loyer, s'écrie-t-elle; mettez donc de côté votre ouvrage et reposez-vous un moment. Je gagne assez pour payer le prix du loyer du mois prochain, avant que l'échéance n'arrive.

— Chère enfant! dit madame Ames; mais je désire que vous gardiez quelque chose pour vous; je ne puis consentir à absorber à l'avenir toutes vos épargnes, non plus que celles d'Hélène, comme je le fais depuis quelque temps. Il vous faudra une robe nouvelle au printemps, et ce chapeau ne pourra plus vous servir.

— Oh! non, maman, j'ai fait des réparations à mon chapeau de vieux calicot bleu, et, quand vous le verrez, vous serez surprise de la bonne mine qu'il a. D'ailleurs madame Grant m'a donné un ruban,

et quand mon chapeau sera blanchi et garni, il fera le meilleur effet. Ma meilleure robe, quand elle sera lavée et réparée, pourra aller encore quelque temps. Et puis, ajouta-t-elle, je vous ai apporté quelques bouteilles de vin; vous savez que le docteur a dit que le vin vous est nécessaire.

— Ma chère enfant! je désire que vous vous serviez de votre argent pour vous procurer à vous-même quelque douceur.

— Oh! j'en prends assez de douceur, maman. Il m'est beaucoup plus agréable de pouvoir vous aider que de porter les plus belles robes du monde.

Deux mois après cette conversation, notre petite famille se trouvait encore plus gênée et plus embarrassée qu'auparavant. Pendant ces deux mois, madame Ames avait été malade au lit, et la plus grande partie du temps et des forces d'Hélène avait été employée à la soigner. Ce n'était qu'à bâtons rompus que la pauvre jeune fille pouvait faire un peu de couture. De son côté Marie n'avait pas seulement dépensé ses gages courants, mais encore ceux de deux mois que ses maîtres lui avaient avancés.

Madame Ames, ayant eu du mieux pendant un jour ou deux, avait travaillé la nuit dans l'espoir de finir quelques chemises qu'on lui avait commandées.

— L'argent que j'en retirerai, dit-elle en soupirant,

suffira pour payer notre loyer; et si nous pouvons travailler encore un peu cette semaine...

— Chère mère, vous êtes si fatiguée, dit Hélène, allez vous coucher et ne vous fatiguez pas davantage pendant mon absence.

Hélène partit, et, après un très-court trajet, elle arriva devant la porte d'une maison élégante, dont les rideaux de croisées en damas et en mousseline annonçaient la demeure de l'opulence.

Pendant qu'Hélène se dirigeait en toute hâte vers cette maison, madame Elmore se tenait dans un magnifique salon, entourée de divers articles de modes, que deux jeunes filles s'empressaient de déplier devant elle : — Quelle charmante écharpe cramoisi-rose!—s'écria l'une d'elles en la jetant sur ses épaules et en sautillant devant une glace, tandis que l'autre disait : — Regardez ces mouchoirs de poche, maman, quelle jolie dentelle !

— Eh bien! mesdemoiselles, dit madame Elmore, ces mouchoirs sont le comble de l'extravagance, et je m'étonne que vous manifestiez un si vif désir de les avoir.

— Mais, maman, tout le monde en a de semblables aujourd'hui. Laura Seymour en a une demi-douzaine qui lui ont coûté plus que ceux-ci, et son père n'est pas plus riche que le nôtre.

— Eh bien! dit madame Elmore, riche ou non riche, peu importe; il me semble que nous n'avons

pas tant d'argent de reste que nous en avions lorsque nous demeurions dans notre petite maison de Spring Street. Avec le mobilier neuf que nous avons mis dans cette maison, avec vos caprices immodérés de jeunes gens et de jeunes filles, qui désirez tout ce que vous voyez, nous sommes plus pauvres que nous l'étions alors.

— Madame, dit une domestique en ouvrant la porte, voici la fille de madame Ames qui vous apporte du linge.

— Qu'elle entre, — dit madame Elmore.

Hélène entra timidement et tendit son paquet d'ouvrage à madame Elmore, qui se mit aussitôt à scruter minutieusement ces articles de toilette, car elle se piquait elle-même de coudre merveilleusement; mais quoique l'ouvrage n'eût été exécuté que par des mains débiles et par des yeux malades, cette dame ne trouva rien à reprendre.

— C'est très-joliment fait, dit-elle. Combien demande votre mère?

Hélène lui présenta, élégamment pliée, la note qu'elle avait faite pour sa mère.

— Je dois vous dire que les prix de votre mère me paraissent trop élevés, reprit madame Elmore, en examinant sa bourse presque vide. Tout devient si cher qu'on a beaucoup de peine à vivre, ajouta-t-elle.

Hélène jeta un coup d'œil sur les articles de fan-

taisie qui étaient étalés là en grand nombre et promena ses regards autour de la chambre avec l'air d'un innocent étonnement.

— Ah ! dit madame Elmore, il vous semble, je le vois bien, que des personnes dans notre situation n'ont pas besoin d'être économes ; mais, pour moi, je sens tous les jours combien cela est important. Puis, elle remit à Hélène le montant de la facture, trois dollars, bien que l'ouvrage valût au moins le double. Ces trois dollars étaient toute la fortune d'Hélène et de sa mère.

— Maintenant, reprit-elle, dites à votre mère que son ouvrage me plaît beaucoup, mais que je ne pense pas lui en demander à l'avenir, si je trouve quelque autre personne qui prenne moins cher.

Madame Elmore est une femme bien sèche, dites-vous. C'est une erreur. Madame Elmore n'a pas le cœur dur, et si Hélène fût venue comme mendiante solliciter sa charité pour sa mère malade, madame Elmore lui aurait donné un panier plein de provisions, lui aurait envoyé une bouteille de vin et un paquet de vieux habillements, et tous les *et cœtera*, en pareille occasion ; mais la vue d'une facture avait réveillé en elle toute l'âpreté instinctive de son éducation de boutique. Elle n'avait jamais eu l'ombre d'idée qu'elle dût s'empresser de payer ses dettes ; bien plus, elle avait le sentiment que c'était son *devoir*, comme femme économe, de réduire le plus

possible le prix de la main-d'œuvre et du salaire. Quand madame Elmore vivait dans Spring Street, les dames de la famille passaient la plus grande partie de leur temps à la maison, et se chargeaient de la confection et de l'entretien du linge de tout le monde; mais depuis que les Elmore étaient allés habiter une grande maison, qu'ils avaient acheté une voiture et passaient pour des gens du monde, les jeunes demoiselles s'étaient aperçues qu'elles n'avaient plus le temps de s'occuper de couture, même pour leur usage personnel. Leur mère avait aussi tout son temps pris à surveiller les détails de la dépense de la maison, à garantir de toute atteinte ses meubles précieux, et à suivre dans leurs faits et gestes une domesticité nombreuse. La couture fut donc mise de côté, et madame Elmore en vint à penser qu'elle ne pouvait se montrer trop regardante. Néanmoins, cette dame était une personne trop notable; ses fils et ses filles étaient tous trop difficiles, sous le rapport de la coupe et de la qualité de leurs vêtements, pour admettre la supposition qu'ils pussent jamais rien faire confectionner que par les meilleurs ouvriers ou ouvrières.

On ne pouvait accuser madame Elmore de manquer de charité envers les pauvres, mais elle n'avait jamais pensé que la classe la plus intéressante de ces malheureux est celle qui ne demande jamais. Elle n'avait jamais considéré, en payant libérale-

ment ceux qui luttent honnêtement et courageusement pour eux-mêmes, qu'elle faisait réellement une plus grande charité qu'en donnant indistinctement à une douzaine de solliciteurs.

A son retour, Hélène dit à sa mère : — Que pensez-vous, maman, de madame Elmore, qui dit que votre note était trop élevée ? Elle ne sait pas, sans doute, tout l'ouvrage qu'il y avait dans ces chemises. Elle dit qu'elle ne peut plus nous donner d'ouvrage, qu'elle cherchera quelqu'un qui travaille à meilleur marché. Je ne comprends pas que des gens qui demeurent dans ces belles maisons, qui ont tant de belles choses, puissent dire qu'ils n'ont pas le moyen de payer le juste prix de notre ouvrage.

— Eh bien, mon enfant, ils sont plus disposés à l'économie que ceux qui vivent plus simplement.

— Cependant, maman, dit Hélène, nous ne pouvons pas diminuer le prix de ces chemises qui sont si ouvragées.

— Ne vous tourmentez pas, ma chère, dit la mère avec douceur. Il nous est arrivé un paquet d'ouvrage qu'une autre dame nous a envoyé, et, si nous pouvons le faire, nous aurons assez gagné pour payer notre loyer. Il nous restera de plus quelque chose pour acheter du pain.

Nous passons sous silence toutes les circonstances relatives à la confection des chemises, comme la

coupe, l'ajustage, le plissage et le froncement. Il nous suffira de dire que, le samedi soir, de six chemises qu'on avait envoyées, cinq étaient finies, et qu'Hélène se hâta de les porter à la dame qui les avait commandées, et de lui promettre, pour le mardi suivant, celle qui restait à faire. Après avoir examiné l'ouvrage, la dame remit l'argent à Hélène; mais, le mardi, quand la jeune fille revint avec la sixième chemise, elle trouva sa cliente dans une humeur détestable. En les examinant de nouveau, celle-ci avait découvert que, sous d'importants rapports, elles n'étaient pas confectionnées selon les indications qu'elle avait eu l'intention de donner, qu'elle supposait même avoir données, et, en conséquence, elle exprima son mécontentement à Hélène.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait ces chemises comme je vous l'avais prescrit? dit-elle sèchement.

— Nous les avons faites d'après le patron, dit Hélène avec douceur. Maman a pris ses mesures exactement, et les a coupées elle-même.

— Alors votre mère doit avoir perdu la tête pour faire l'ouvrage de cette façon. Je désire que vous remportiez ces chemises et que vous les changiez de nouveau. — Puis, la dame se mit à entrer dans les détails des changements qu'elle voulait leur faire subir, et dont elle n'avait soufflé mot ni à Hélène ni à sa mère auparavant. Nullement habituée à cette violence de langage, Hélène effrayée em-

porta son ouvrage, et se mit à marcher à pas lents pour regagner sa maison.

— Oh! bon Dieu, comme la tête me fait mal! se dit-elle à elle-même. Et ma pauvre mère, qui me disait, ce matin, qu'elle avait peur de voir revenir un de ses accès de fièvre! et nous avons tout cet ouvrage à défaire et à refaire ensuite!

— Çà, voyez, maman, dit-elle en rentrant d'un air désolé, madame Rudd dit : Faites sortir les jabots, découpez les cols, et arrêtez-les d'uné tout autre manière. Elle prétend que ces chemises ne sont pas semblables au patron qu'elle a envoyé. Mais précisément le voici ; regardez, maman : c'est exactement la même coupe que celle de nos chemises.

— Eh bien, mon enfant, reportez-lui le patron, et prouvez-lui qu'elle se trompe.

— En vérité, maman, elle m'a parlé d'un ton si brusque et m'a regardée d'un air si dur que je ne me sens pas le courage de retourner chez elle.

— J'irai donc pour vous, — dit une jeune fille qui était assise auprès de madame Ames quand Hélène était partie pour les courses. Cette jeune fille obligeante, Marie Stephens, était une ouvrière en habits qui demeurait sur le carré de madame Ames, toujours gaie, chantant, décidée, toujours prête à donner aide et secours à une voisine dans l'embar-

ras. Sans plus tarder, elle prit le patron avec les chemises et partit.

Pour apaiser et calmer la pauvre Hélène, madame Ames s'efforça d'atténuer la grossièreté des procédés dont elle se plaignait, mais au fond elle en était vivement blessée elle-même. Comme elle sentait que les larmes lui venaient aux yeux, elle s'éloigna de sa fille et s'approcha d'une petite table, auprès de laquelle elle travaillait souvent. Elle tira lentement d'un tiroir une miniature dont la peinture était à moitié passée, la regarda tristement, et dit à voix basse : — Quand *il* vivait, je ne savais pas ce qu'était la pauvreté ou la gêne.

Hélas! que de pauvres veuves expriment tous les jours les mêmes regrets!

Pendant la plus grande partie de la semaine, la pauvre madame Ames fut obligée de garder le lit. Le médecin lui prescrivit de ne pas travailler et de garder un repos absolu; prescription facile à observer par les personnes aisées, mais impossible aux pauvres gens et aux nécessiteux, pour lesquels tout est obstacle et difficulté.

A combien d'expédients la bonne et sensible Hélène n'eut-elle pas recours pour que sa mère ne ressentît rien des inconvénients attachés à sa situation! Que de fois aussi elle répondit à sa mère, inquiète de sa santé : — Je me porte très-bien, je n'ai plus mal à la tête, — en ajoutant à ces affir-

mations d'autres paroles encourageantes. Dans les intervalles de jour et de nuit que lui laissait la maladie de sa mère, elle confectionnait quelques articles de linge uni, avec le prix desquels elle espérait faire une surprise à sa mère.

Plusieurs objets de ce genre étant terminés, Hélène vit arriver avec plaisir le soir où elle devait sortir pour les porter chez une de ses pratiques, une dame Page.—On me donnera un dollar de cet ouvrage, dit-elle, ce qui suffira pour payer le vin et les médicaments de ma mère.

— Ah ! voilà un ouvrage bien fait, dit madame Page en regardant les chemises qu'Hélène venait de lui présenter. En voici d'autre que je vous prie de faire de la même manière.

Hélène jeta un regard sur madame Page, pensant qu'elle allait lui remettre le prix de son ouvrage, mais celle-ci se contenta de tirer d'une commode un patron qu'elle mit dans la main d'Hélène, et, après lui avoir expliqué comment elle désirait que son ouvrage fût fait, elle la congédia sans dire un mot au sujet du dollar qu'elle attendait avec tant d'impatience. Aussitôt qu'elle fut revenue de sa surprise, Hélène essaya deux ou trois fois de revenir sur ses pas, mais elle était dans la rue qu'elle n'avait encore pu s'y résoudre.

Madame Page était cependant une douce et aimable jeune femme. Mais étant fort riche, elle ne

pensait pas qu'un simple dollar fût une grande affaire pour personne. Aussi, quand Hélène lui porta le nouvel ouvrage qu'elle avait achevé très-promptement, dans l'espoir de recevoir en même temps le dollar arriéré, elle essuya un nouveau désappointement, encore plus vif que le premier, car, au lieu de deux sommes, elle n'en reçut aucune.

— Je vous enverrai l'argent demain, — dit madame Page à Hélène, qui s'était enfin enhardie jusqu'à lui demander son argent. Demain arriva, et Hélène fut oubliée : ce ne fut qu'après une ou deux autres demandes, que les deux petites sommes furent payées.

Mais ces esquisses sont déjà assez longues : hâtons-nous de les clore. Madame Ames trouva enfin des amis généreux, qui avaient su apprécier la délicatesse de ses sentiments et l'amabilité de son caractère ; avec leur appui, elle parvint à conquérir une existence plus heureuse. Quelle joie pour la délicate Hélène, pour la bonne Mary, réunies maintenant à leur mère dans un logement plus grand, plus commode, plus aéré, de prendre le soir ensemble une tasse de thé, devant un bon feu ! de rappeler leurs épreuves pour mieux jouir de leurs dévouements réciproques, et de se rapprocher du temps de leur ancienne prospérité ! Travail, conduite, persévérance, vertu, voilà de vos fruits !

Nous avons emprunté ces esquisses à la vie réelle,

pour produire une impression plus sûre. Les personnes qui font travailler ne savent pas assez généralement qu'elles ont affaire à des besoigneux, à des nécessiteux, à des gens dont la situation ressemble beaucoup à celle de la veuve dont nous venons de parler. La dispensation du travail constitue un acte de charité très-important, en ce sens qu'elle vient au secours de cette classe de pauvres qui sont le plus méritants. Agissez donc d'après cette donnée. Que chacun règle ses dépenses de manière à allouer une rétribution convenable à un travail quelconque, et paye avec empressement, avec plaisir, sans craindre de transgresser les lois de l'économie.

Il vaut mieux enseigner à nos filles à se passer de bijoux coûteux ou de parures élégantes. Mieux vaut nous refuser le plaisir de faire de magnifiques cadeaux ou de prendre part à des souscriptions qui, tous, ont la charité pour objet, que de rogner le salaire de celles dont la chandelle ne cesse de brûler pendant la nuit, et dont le travail à l'aiguille est la seule ressource, aussi bien que celle de leurs chers petits enfants.

LES ÉPREUVES D'UNE MÉNAGÈRE

— Pouh ! dit un des heureux de la création en ôtant son cigare de sa bouche, et en le roulant légèrement entre le pouce et l'index ; quel fracas font les femmes à propos de ces mots : « conduire une maison ! » Je ne vois pourtant rien d'extraordinaire dans cette affaire ; car enfin il ne s'agit que de trois repas à servir et à desservir, et ces trois choses-là semblent suffire à absorber tout leur temps depuis le matin jusqu'au soir. Je saurais bien, moi, conduire une maison, sans faire tant de bruit.

Eh bien, bon frère, si savant en affaires de ménage, écoutez un peu mon histoire. J'étais venue visiter, il y a un an, les provinces de l'Ouest, si renommées par leurs lumières et leur civilisation, et j'étais bien et dûment établie dans une maison de campagne confortable, à un mille et demi de la ville. Il y avait trois mois que j'étais mariée. Ma famille se composait de moi-même, de mon mari, d'une dame de nos amies qui était venue passer quelque temps avec nous, et de deux beaux-frères,

qui avaient un intérêt dans nos affaires. Pour ne pas être minutieuse, je glisse sur les deux ou trois premiers jours qui se passent à cogner des clous, à ôter les cadenas des malles, coffres et boites de toutes grandeurs et de toutes largeurs, à briser de la poterie, à retirer les verres et cristaux du pêle-mêle des ustensiles de cuisine, à débrouiller enfin le chaos de toute sorte d'objets hétérogènes, mêlés, confondus, enchevêtrés ensemble à faire croire à l'impossibilité de leur restituer leur individualité séparée et distincte. Ce sont là les prolégomènes obligés d'une entrée en ménage. Suivant l'usage, les tapis sont cousus et étirés, posés, puis enlevés pour être cousus de nouveau. Mille choses sont réformées, transformées et déformées, jusqu'à ce qu'une apparence d'ordre se soit produite. Maintenant, nous approchons du point capital. Dans nos jours de Babel, nous avions apprêté et pris nos repas d'une manière très-mêlée et très-pastorale, tantôt sur la douve d'un tonneau, et tantôt sur une planche couchée sur deux chaises ; buvant, les uns dans des soucoupes, les autres dans des saucières ; ceux-ci dans des gobelets, ceux-là dans une cruche assez grosse pour s'y noyer. Quant au coucher, on s'étendait sur des sofas, sur des matelas et des lits de sangle, gisant ici, là, partout où il y avait place. Enfin toutes ces sauvageries avaient fait leur temps. La maison était en

ordre maintenant. Les plats et les assiettes se trouvaient à leurs places. Trois repas réguliers étaient servis, chaque jour, dans la forme régulière et civilisée de notre temps. On faisait les lits; on nettoyait et balayait les chambres; on essuyait et frottait les meubles. La vaisselle était lavée, les couteaux nettoyés, etc. Mais, comme dit madame Trollope, il nous faut des *aides*, maintenant. La question est de savoir où et comment nous en trouverons des *aides*. Nous connaissions très-peu de personnes dans la ville : comment faire? A la fin on nous parla d'un bureau de placement. Pendant une semaine, mon mari y fut dépêché régulièrement tous les jours, pendant que moi-même j'étais exposée à être *dépêchée*, par suite de la fatigue excessive que me donnaient les soins du ménage.

Un soir que j'étais complétement épuisée, mon mari entra dans la chambre où j'étais assise, et me dit : — Enfin, Marguerite, j'ai trouvé deux domestiques : une cuisinière et une femme de chambre. — En parlant ainsi, il fit entrer une vieille petite femme, dont le nez était barbouillé de tabac, puis une grande fille hollandaise, au regard effaré, qui tenait sa bouche toute grande ouverte, et portait un chapeau vert, orné de rubans rouges. J'adressais à ces deux femmes quelques paroles d'encouragement, et je leur demandais leurs noms, quand la vieille femme, en manière de préambule, se mit à

nasiller et à s'essuyer la figure avec ce qui lui restait d'un vieux foulard de soie, tandis que la jeune fille ouvrait la bouche plus grande, et promenait ses regards autour de la chambre, d'un air effrayé, comme si elle projetiat de s'échapper. Après quelques préliminaires, j'appris que ma vieille femme était madame Tibbins, et que mon Hébé se nómmait *Kotlerin;* j'appris encore qu'elle parlait mieux hollandais qu'anglais, et, en somme, qu'elle ne parlait pas trop bien ni l'une ni l'autre langue. La vieille fémme était cuisinière. Après lui avoir demandé quelques renseignements, je lui dis :

— Avez-vous déjà servi comme cuisinière?

— Oui, madame, certainement. — Elle avait eu deux ou trois places dans la ville.

Je n'en dis pas davantage, mais je résolus d'attendre jusqu'au lendemain matin. Le déjeuner, sans doute, ne fit pas beaucoup d'honneur aux talents de ma cuisinière, mais c'était la première fois, et la place lui était nouvelle. Après que le déjeuner fut desservi, je donnai des ordres pour le dîner qui consistait simplement en un morceau de veau qu'on devait faire rôtir dans la cuisinière. L'habile cuisinière me regarda d'un air stupéfait. La *cuisinière* est là, lui dis-je, en lui indiquant du doigt l'ustensile ainsi nommé.

Elle s'approcha de l'objet indiqué d'un air de soupçon et d'inquiétude, comme si c'eût été une

batterie électrique, et regarda autour d'elle d'un air de si profonde ignorance que j'en fus touchée dans l'âme.

— Je n'avions jamais vu de choses comme ça, dit-elle.

— Vous n'avez jamais vu une *cuisinière?* m'écriai-je. Je pensais que vous m'aviez dit que vous aviez servi dans deux ou trois familles.

— Ils n'aviont pas des manigances comme ça, — répondit ma vieille.

Je compris qu'il me fallait moi-même embrocher le morceau de veau, et, après avoir donné des ordres sans fin, je montai pour surveiller Kotterin, que j'avais chargée de faire les chambres. Jusqu'à ce jour je n'avais jamais soupçonné qu'il pût y avoir deux manières de faire un lit, et je ne m'étais pas imaginée que l'on pût parvenir, en disposant les oreillers, les matelas, les courtes-pointes, les couvertures et les édredons, à donner à un lit l'aspect sans nom que m'offrit le mien, lorsque j'entrai dans ma chambre. Kotterin vit ma surprise sans sourciller.

Dans ce moment, on sonna à la porte de la rue.

— On sonne, Kotterin, m'écriai-je; courez vite, et faites entrer dans la salle d'attente.

Kotterin s'empressa de courir; mais elle s'arrêta tout d'un coup, en jetant tour à tour sur toutes

les portes de l'antichambre et sur moi un regard plein de tristesse et d'embarras.

— A la porte de la rue ! — lui dis-je, en lui indiquant son chemin. Mais Kotterin, au milieu de plusieurs portes, hésitait, cherchant à s'expliquer, peut-être, comment une cloche pouvait sonner seule. Sans attendre davantage, je courus à la porte et j'ouvris moi-même.

L'heure du dîner approchant, j'envoyai prévenir à la cuisine qu'on se disposât à servir ; mais tout à coup me rappelant à quelles personnes j'avais affaire, je me hâtai de m'y rendre moi-même. Le spectacle qui s'offrit à ma vue confondit mon imagination ; je trouvai la cuisinière-*la chose*—exposée au milieu de la cuisine, tandis que la cuisinière-*la personne* — était assise gravement à la turque vis-à-vis, contemplait son rôti d'un air tout aussi embarrassé que celui que je lui avais vu, le matin. Je lui expliquai de nouveau comment on s'y prenait pour ôter le rôti et je l'aidai à le faire glisser dans un grand plat, le tout sans accident ; seulement la viande était un peu moins chaude qu'on aurait pu le désirer. Enfin, on allait servir, quand on vint à sonner de nouveau à la porte de la rue. Cette fois, Kotterin, qui n'avait pas oublié la leçon que je lui avais donnée, résolut de se signaler : elle traversa vivement une grande pièce qui précédait la cuisine, courut à la porte de la rue, l'ouvrit, et, revenant

sur ses pas avec les personnes qui venaient de sonner (c'étaient trois ou quatre dames très-élégantes), elle les conduisit devant la porte de la cuisine, et, l'ayant ouverte, elle répondit, en me désignant gracieusement à ces dames qui lui demandaient où j'étais : — La voici !

Ces dames habitaient la ville voisine, et venaient, les premières, nous faire visite. L'introduction de Kotterin ne me semblait pas concorder parfaitement avec leur politesse. Leur présence fit sur moi l'effet qu'aurait produit la tête de Méduse : à leur révérence polie je répondis machinalement par le brandissement de la broche que je tenais, en ce moment, dans la main, pendant que la pauvre madame Tibbins, tout aussi effrayée que moi, toussait, reniflait, prenait du tabac, et regardait avec les yeux fixes de l'ébahissement. Elle sortit enfin de sa stupeur, en tirant son vieux mouchoir de poche, dont elle s'essuya le visage. C'était là le coup de grâce. La discrétion de ces dames était ébranlée. Un éclat de rire allait sans doute saluer notre pantomine, quand je recouvrai, juste à temps, assez de sang-froid pour leur faire enfin mes excuses et les conduire dans la salle de réception.

Par l'exposé de ces divers accidents, on peut se faire une idée des quatre mortelles semaines que j'ai passées avec ces *aides*. Pendant tout ce temps, je fis, en me donnant plus de peine, presque autant

d'ouvrage que j'en faisais quand je n'avais personne, et toutes choses allant de travers. C'est ainsi que nos jeunes gens se plaignaient du mauvais empesage de leurs faux-cols, et des raies noires comme du charbon qui bariolaient le devant de leurs chemises par suite d'un mode défectueux de les passer au fer. Il advint même, dans la plus néfaste de ces quatre semaines, que tous les mouchoirs de poche de la maison étaient empesés si roides qu'on aurait pu supposer que les poches étaient bourrées de papier gris. Quant au service de table, les gobelets et les verres paraissaient toujours crasseux; les assiettes n'étaient jamais bien lavées, ni bien essuyées, à moins que je n'y misse la main moi-même. Quant au boire et au manger, nous passâmes par des épreuves inimaginables.

Enfin, la vieille Tibbins a disparu de la scène. Elle est remplacée par une jeune fille capable, active, intelligente, avec une humeur souple comme l'acier; elle reste avec nous une semaine et disparaît ensuite dans un accès de colère. A cette amazone succède une autre jeune fille au teint rose, d'un bon naturel et d'une gaieté parfaite; dans sa joie innocente, elle brise verres, assiettes, etc., brûle les plats, fait des trous au linge en le repassant, renverse sens desssus dessous tout ce qu'elle rencontre dans ses tours et détours, et n'en conserve pas moins une sérénité inaltérable. Un soir,

étant descendue à la cave, elle oublia de remettre le bondon à un baril de mélasse, et remonta l'escalier en chantant, de sorte que cette mélasse ayant coulé toute la nuit, le baril se trouvait, à la pointe du jour, dans un état d'*émancipation universel.* Après ce beau coup, elle eut le malheur de laisser tomber un plateau sur lequel était placé un magnifique service de porcelaine. Elle pensa, sans doute, alors, que sa campagne était close, et elle alla prendre plus loin ses quartiers d'hiver.

Une compensation à tant d'épreuves m'était réservée. Un beau matin, une jolie et agréable personne, parfaitement au courant du service, et sachant faire la pâtisserie et toute sorte de friandises, vint me faire ses offres de service: — Maintenant, me dis-je à moi-même, je vais donc *me reposer* enfin de mes fatigues.

En effet, à peine cette charmante personne futelle entrée que les affaires du ménage furent soumises à une marche rationnelle et régulière, et que tout autour de nous prit un air d'élégance et de propreté qui nous enchantait. Mais, hélas! cette période de repos et de bonheur fut bientôt interrompue. Je commençais alors à prendre déjà ombrage d'un beau et sémillant jeune homme qui, le samedi au soir, s'introduisait dans la cuisine, et j'allais avoir une explication sur ce point avec mademoiselle Mary, quand elle me prévint en me di-

sant, moitié souriant, moitié rougissant, qu'elle allait nous quitter dans quinze jours.

— Comment! Mary, lui dis-je un peu piquée, vous ne vous trouvez pas bien chez nous?

— Oh ! si, madame.

— Alors pourquoi quitter notre maison pour une autre?

— Je n'entre pas dans une autre maison.

— Est-ce que vous allez apprendre un état?

— Non, madame.

— Eh bien ! alors, que prétendez-vous faire?

— Je me propose de tenir maison *moi-même*, madame, dit-elle en riant et en rougissant à la fois.

— Oh! oh! dis-je, c'est très-bien.

Deux semaines après, je perdis la plus aimable personne du monde. Paix à sa mémoire!

Après le départ de cette étoile, la nomenclature de nos domestiques devint si peu intéressante que je ne la cite que pour la forme. C'est ainsi que nous eûmes d'abord une vieille femme qui nous quitta pour cause de mal de dents; une jeune fille inconséquente qui prit la fuite et se maria; un cuisinier qui, venu le soir, avait décampé aux premières lueurs de l'aurore du jour suivant; une autre jeune fille très-capable, mais peu sédentaire, qui resta avec nous un mois, et s'en alla ensuite, parce que sa mère était malade; une autre encore qui resta six semaines, et qui attrapa la fièvre. Et,

pendant tout ce temps, qui peut dire le dommage et les pertes causés aux biens paraphernaux, en les faisant passer par cette longue filière de mains gauches, avides, nonchalantes et malheureuses ?

Mais que faire ? Nous faut-il déserter nos maisons, renoncer à prendre soin de nos meubles, et mettre gaiement sur notre épaule un sac de farine, une marmite et un bâton, et, bédouin d'un pays civilisé, planter notre tente nomade en plein champ ? Que faire ?

LA ROSE-THÉ

PREMIÈRE PARTIE

A la fenêtre du salon vous la voyez debout, dans son petit vase vert que supporte une légère tablette d'ébène. Ses feuilles, d'une blancheur si pure, où se fond si harmonieusement cette teinte délicieuse particulière à son espèce et qui ressemble si bien au flocon de la crème ; son calice si plein, si parfait, sa tête penchée comme si elle succombait sous le poids de son exubérance... oh ! quelle vue nous offre cette création ravissante ! Et quand l'homme pourra-t-il jamais faire quelque chose qui ressemble à cette fleur où la vie semble respirer ?

Mais la lumière du soleil, en pénétrant à travers les rideaux d'un splendide salon, nous a révélé quelque chose de plus beau que la rose. A demi-couchée sur un canapé placé dans un profond renfoncement, et absorbée dans la lecture d'un livre, repose la rivale de l'aimable fleur, une jeune fille ! Son teint est pâle ; son beau front rayonne d'intelligence ; l'expression de son visage révèle de hautes

pensées ; les cils longs de ses yeux sont baissés vers la terre, et le sourire de sa bouche est mélangé de tristesse et de douceur. O création, sublime aussi, ne serais-tu que la fille d'un rêve !

Mais une voix jeune, joyeuse, argentine, nous rappelle à la réalité de la vie : — Florence ! Florence ! dit la voix, déposez ce sage, bon et excellent volume, et descendez de votre nuage pour causer avec votre petite amie, simple mortelle de seize ans. Je pensais tout à l'heure à ce que vous pourriez faire de votre rosier favori, quand vous entreprendrez votre voyage pour New-York, ce fâcheux voyage dont la seule idée nous consterne. Car vous savez que ce serait bien triste de le laisser à la garde d'une tête sans cervelle comme la mienne. J'aime les fleurs, il est vrai, mais les fleurs composant un beau bouquet, tout coupé, tout lié, pour m'en parer dans une réunion. Quant aux soins à donner aux rosiers, à les tailler, à les arroser, à les écheniller, ce n'est pas de ma compétence.

— Tranquillisez-vous là-dessus, dit Florence en souriant, j'ai un asile en vue pour mon favori.

— Oh ! alors, vous savez ce que j'allais vous dire. Madame Marshall vous a donc fait visite ? Elle était ici hier ; je lui ai parlé à ce sujet en termes très-pathétiques ; je lui ai dit à quels dangers serait exposé votre favori, et ainsi de suite. Elle m'a répondu qu'elle serait charmée de l'avoir dans sa serre, qui

aujourd'hui est magnifique, toute pleine d'arbustes en fleur. J'ai ajouté que vous le lui donneriez. Vous aimez beaucoup madame Marshall.

— J'en suis fâchée, Kate, mais je l'ai donné à quelqu'un.

— Qui cela peut-il être?

— Oh! c'est là une de mes singulières fantaisies.

— Dites-moi cette fantaisie, Florence?

— Eh bien! cousine, vous savez cette petite fille pâle à laquelle nous donnions à coudre?

— Quoi, la petite Mary Stephens! quelle absurdité, Florence! Voici encore une de vos manies de grand'mère, de vieille fille, — habillant des poupées pour de pauvres enfants, faisant des chapeaux et tricotant des chaussons pour tous les petits sagouins d'enfants de la paroisse. Maintenant, vous voulez couronner l'œuvre, et donner ce joli petit bijou à une ouvrière en linge. Que voulez-vous que des gens aussi misérables fassent des fleurs?

— Justement ce que j'en fais moi-même, reprit Florence avec calme. N'avez-vous pas remarqué que cette petite ne vient jamais ici sans regarder avec beaucoup d'intérêt l'épanouissement des boutons? Ne vous rappelez-vous pas que, l'autre matin, elle me demanda si je voulais permettre à sa mère de venir voir mon rosier, parce que celle-ci aime beaucoup les fleurs.

— Mais, Florence, vous représentez-vous ce déli-

cieux rosier posé sur une table couverte de jambon, d'œufs, de fromage et de farine, étouffé dans cette petite chambre étroite, où madame Stephens et sa fille s'arrangent pour blanchir, savonner, repasser, faire la cuisine..., je ne sais quoi encore.

— Kate, si j'étais obligée de vivre dans une pauvre chambre; s'il me fallait, comme madame Stephens et sa fille, blanchir, repasser et faire la cuisine; si tout mon temps était consacré à un travail pénible, et n'avoir d'autre vue qu'un mur en brique et une allée fangeuse, une fleur comme celle-ci me procurerait une jouissance inexprimable.

— Florence, tout sentiment! Les pauvres gens n'ont pas le temps d'y penser, au sentiment; d'ailleurs, je ne crois pas qu'il puisse se développer chez eux. Le sentiment, c'est une fleur de serre, accoutumée à vivre dans une atmosphère douce et pure.

— Oh! quant à cela, une fleur ne s'enquiert jamais si son propriétaire est riche ou pauvre. Madame Stephens, quelles que soient, d'ailleurs, les choses qui lui manquent, a le même soleil que nous. Les dons de Dieu sont les mêmes pour tous. Vous verrez que ma belle rose fleurira tout aussi bien, aura aussi bonne mine dans la chambre de madame Stephens que dans la nôtre.

— Eh bien, ce que vous voulez faire est singulier. Quand on donne aux pauvres gens, on leur

donne quelque chose d'*utile*, comme un boisseau de pommes de terre, un jambon, enfin des choses qui leur sont nécessaires.

— Certainement. Il faut leur donner du lard et des pommes de terre, mais, après avoir pourvu aux premiers, aux plus pressants de leurs besoins, pourquoi ne pas y ajouter quelques autres plaisirs, s'il nous est possible de le faire? Je sais qu'il y a beaucoup de pauvres gens qui portent en eux-mêmes le sentiment, le goût du beau, et qui éprouvent un vif bonheur à jouir de ces nobles facultés.

Pourquoi arrive-t-il si souvent que nous voyons le géranium ou le rosier entretenus avec tant de soin dans une vieille théière fendue appartenant aux gens les plus pauvres? Ne sont-ce pas là des exemples qui nous montrent que le cœur humain aspire au beau dans toutes les classes de la société? Vous vous souvenez, Kate, comme notre blanchisseuse passa toute la nuit, après une journée d'un travail pénible, à faire une petite robe à son enfant pour le jour du baptême.

— Oui, et je me souviens combien je me suis moquée de vous, parce que vous lui aviez fait un si joli bonnet.

— Eh bien, Kate, je pense que le ravissement que montra la pauvre mère en regardant son enfant avec sa robe et son bonnet neufs, avait quelque chose de céleste. Oui, je crois fermement que mon petit

cadeau lui faisait plus de plaisir que si je lui avais donné un baril de farine.

— Pour moi, je n'avais jamais pensé à donner aux pauvres autre chose que ce dont ils ont besoin. J'ai toujours pratiqué la charité envers eux, mais la charité toute simple.

— Eh bien, cousine, si notre Père céleste ne s'était préoccupé que de nos besoins matériels, le monde ne nous offrirait de toutes parts que l'aspect indigeste de piles de provisions, vivres et comestibles de toute espèce, au lieu de nous offrir cette admirable variété d'arbres, de fruits et de fleurs qui nous enchante.

— Bien, très-bien, cousine. Je pense que vous avez raison ; mais ayez pitié de ma pauvre tête ; elle est trop petite pour contenir tant d'idées nouvelles tout d'un coup. Ainsi, poursuivez votre route.

Et la petite personne se mit à exécuter avec une pétulance enfantine un temps de valse devant une glace.

DEUXIÈME PARTIE.

La scène se passe dans une petite chambre qui est éclairée par une seule fenêtre. On n'y voit aucun meuble de luxe, pas même un tapis. Mais dans un coin se montre un lit propre, soigneusement fait et garni grossièrement. Dans un autre coin, un buffet, surmonté d'une petite pile de plats et

d'assiettes. A droite, vous apercevez une commode, et en face de vous, devant la fenêtre, un petit guéridon en merisier, tout neuf; ce qui lui donne l'air d'un intrus au milieu des vieux meubles qui l'entourent.

C'est dans ce lieu modeste que vous trouverez une femme d'environ quarante ans, dont la figure pâle exprime la fatigue et le chagrin. Elle se tient un peu renversée dans un fauteuil à roulettes, les yeux fermés et les lèvres serrées, comme si elle était en proie à la souffrance. Elle se balance en avant et en arrière pendant quelques minutes, passe sa main sur ses yeux, puis se remet à un bel ouvrage d'aiguille auquel elle travaille depuis le matin. La porte s'ouvre, et une petite fille fluette, d'une douzaine d'années, entre dans la chambre; ses grands yeux bleus brillent de la joie qu'elle éprouve d'apporter à sa mère un magnifique rosier contenu dans un grand vase.

— Oh! voyez, ma mère, voyez! s'écria l'enfant. Voici une rose complétement en fleur; deux autres la suivent de près, ainsi qu'une multitude de boutons qui commencent à sortir de leurs feuilles vertes.

La figure de la pauvre femme s'épanouit, d'abord en jetant un regard sur la rose, puis un autre sur sa pauvre enfant souffrante, dont la figure, depuis des mois, n'avait pas brillé des vives couleurs qui embellissaient en ce moment son visage.

— Dieu la bénisse! s'écria-t-elle involontairement.

— Oh! oui, que Dieu bénisse mademoiselle Florence! dit l'enfant; je savais bien que vous seriez sensible à ce cadeau, bonne mère. Est-ce que votre douleur de tête ne diminue pas en regardant cette superbe fleur? Mais voyez donc combien il y a de boutons! Ne faites que les compter et ensuite respirez l'odeur de la fleur! Maintenant où la mettrons-nous?

Et Mary se met à courir çà et là par la chambre, plaçant son rosier, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; puis, elle se place à distance, pour juger de l'effet; mais sa mère met un terme à ces évolutions, en lui rappelant que le rosier ne peut conserver sa beauté, s'il n'est exposé aux rayons du soleil.

— Oh! oui, sûrement, dit Mary. Eh bien! nous allons le poser sur notre guéridon tout neuf. Oh! que je suis contente d'avoir ce beau meuble! Notre rosier paraîtra encore plus joli.

Madame Stephens, posant son ouvrage, tailla un vieux journal de telle façon que le vase reposait sur une partie de ce journal, tandis que l'autre partie serpentait autour du rosier en l'enveloppant.

— Là, là... dit Mary, en suivant avec attention tous les détails de l'arrangement; mais non, pas ainsi, on ne voit pas assez les boutons qui s'ouvrent.

Un peu plus d'espace tout alentour, — un peu plus ; là ! c'est bien. — Et alors Mary marcha tout autour du rosier pour le voir dans diverses positions; puis elle pria sa mère de s'en éloigner aussi un peu, pour mieux juger de l'effet qu'il produisait — Quelle bonté à mademoiselle Florence ! dit la jeune fille qui continuait à exprimer sa joie enfantine; quelle bonté de nous avoir fait cadeau de ce charmant rosier! Elle n'était pas satisfaite après nous avoir donné tant de choses ! Mais le plus beau de ces cadeaux, c'est celui-ci, car c'est une marque certaine qu'elle a pensé à nous ; elle savait aussi tout le plaisir qu'elle nous ferait. Il y a bien peu de personnes capables d'agir de cette manière, n'est-ce pas, maman ?

Mais ce don du cœur ne devait pas rester à l'état d'acte isolé, invisible; lien entre le présent et l'avenir, il devait révéler immédiatement sa vertu mystérieuse. Par un froid après-midi de printemps, un jeune homme de haute taille, aux manières distinguées, à la mine noble et gracieuse, entra chez madame Stephens pour lui payer quelques articles de lingerie qu'il lui avait commandés. C'était un étranger en voyage auquel les clients de la pauvre veuve l'avaient recommandée. Comme il s'avançait vers la porte pour sortir, il s'arrêta tout à coup frappé d'admiration à la vue du magnifique arbuste.

— Quel beau rosier ! s'écria-t-il.

— Oui, dit la petite Mary, et il nous a été donné par une dame aussi charmante, aussi belle que lui.

— Ah ! dit l'étranger un peu ému, en détournant ses grands yeux noirs, et par quelle circonstance vint-elle à vous le donner, ma petite fille ?

— Oh ! parce que nous sommes pauvres, que ma mère est malade, et que nous ne pouvions avoir jamais rien d'aussi joli. Nous avions un jardin autrefois ; alors nous aimions beaucoup les fleurs, comme nous les aimons encore. Mademoiselle Florence sut cela, et elle nous le donna.

— Florence ! répéta l'étranger.

— Oui, mademoiselle Florence L'Estrange, une bien belle personne. On nous a dit qu'elle était étrangère, mais elle parle anglais absolument comme les autres dames, toutefois avec un accent plus doux.

— Est-elle ici maintenant ? est-elle dans cette ville ? dit le beau jeune homme avec empressement.

— Non. Elle est partie, il y a quelques mois, dit la veuve, mais, ajouta-t-elle en remarquant combien ce départ paraissait l'affecter, vous pouvez trouver son adresse chez sa tante, madame Carlysle, 10, rue ***.

Peu de temps après, Florence reçut une lettre dont l'écriture la fit tressaillir. Durant plusieurs années de sa jeunesse, passées en France, elle avait

appris à bien connaître cette écriture, — elle avait aimé comme une femme de son caractère peut aimer, mais il y avait eu des obstacles élevés par des parents et des amis : de là une longue séparation, une longue et pénible incertitude jusqu'à ce que, enfin, elle avait cru que l'Océan était devenu entre elle et lui une barrière infranchissable. C'était cette pensée qui avait imprimé légèrement sur son jeune front le cachet de la tristesse.

Cette lettre lui apprenait qu'il était vivant. Comme le ruisseau caché sous la verdure décèle son existence par l'abondance et la fraîcheur du gazon qu'il arrose sourdement, de même un trait de bonté, accompli dans l'ombre, avait signalé la trace de la bienfaitrice. Elle éleva son cœur vers Dieu et espéra.

LE VIEUX PÈRE MORRIS

ESQUISSE D'APRÈS NATURE

De toutes les personnes extraordinaires qui aient étonné mon enfance, il n'en est aucune qui soit plus profondément gravée dans ma mémoire que le vieillard dont je vais vous parler. Quand je le connus, c'était déjà un ecclésiastique âgé, exerçant son ministère dans un village obscur de la Nouvelle-Angleterre. Il avait reçu une bonne éducation, était doué d'un esprit d'une grande puissance et d'une originalité remarquable. Il avait encore une imagination vigoureuse et possédait des connaissances variées. Dès l'enfance, ses impressions lui étaient venues de la ferme, de la charrue et de la vie de campagne; il en avait contracté, tant à l'égard des personnes qu'à l'égard des choses, des habitudes invétérées, à ce point que le savoir qu'il avait obtenu par des études assidues ne pouvait plus que se

mêler à ces impressions, à ces habitudes, et former avec elles un amalgame sans exemple, ne ressemblant à rien ni à personne, si ce n'est à lui-même.

Il serait inutile d'essayer le portrait de cet homme unique, mais quelques traits légèrement tracés d'une esquisse imparfaite pourront aider l'imagination à se faire une idée de ce que personne ne peut concevoir, excepté ceux qui ont vu et entendu le vieux père Morris.

Supposez que vous vous trouviez au milieu d'une demi-douzaine d'enfants et que vous entendiez crier: « Père Morris vient ! » vous courez à la fenêtre ou à la porte, et vous voyez un grand et gros homme avec deux couvertes sur un bras, pressant son vieux cheval après l'avoir caressé de la main, et se dirigeant résolûment vers votre maison en se trémoussant. Vous remarquez sa figure pleine, paisible, fleurie, éclairée par deux grands yeux bleus ronds qui roulent avec une inattention rêveuse sur tous les objets qui l'entourent. Il ôte son chapeau, et vous pouvez voir la perruque blanche frisée qui forme des boucles autour de sa tête. Pendant que vous êtes là, le regardant fixement avec tous les enfants qui vous entourent, il approche et pose délibérément sa grande main sur votre tête, puis d'une voix creuse et légèrement caverneuse, il vous dit :

— Comment vous portez-vous, mon dardeur?

Tata est-il à la maison? — Mon dardeur ne manque guère de provoquer un rire homérique. Père Morris entre dans la maison et nous le suivons dans tous ses tours et détours. Dans sa simplicité libérale, il se regarde comme chez lui, il ôte sa perruque, essuie sa grande figure avec son mouchoir, se sert à lui-même tout ce dont il a besoin et demande seulement les choses sur lesquelles il ne peut mettre la main.

Je me souviens toujours comme nous nous empressions de regarder à travers la fente de la porte pour surveiller tous ses mouvements, et même comme nous la laissions entr'ouverte dans le même but, et combien nous nous divertissions à son creux et soutenu *hem! hem!* qui ne ressemblait à rien de ce que j'ai jamais entendu. Une fois entre autres, comme il venait de faire un de ces incomparables *hem! hem!* la porte de la salle de réception s'ouvrit brusquement, et j'entendis un de mes scélérats de frères crier d'une voix étouffée :— Charles ! Charles ! père Morris vient d'ouvrir la porte avec son *hem! hem!* —Et des rires retenus, interminables, auxquels je prenais ma bonne part.

Le lendemain est un dimanche. Le vieillard monte en chaire. Il n'est plus aujourd'hui dans son humble petite paroisse, prêchant simplement aux laboureurs et aux planteurs de pommes de terre : là siégent le gouverneur, les juges R... et D...,

le conseiller P..., enfin tout un auditoire d'hommes instruits et lettrés. Le père Morris se lève : il ne sait qu'une chose, il ne veut savoir qu'une chose; c'est, comme il le dirait lui-même, « que Jésus-Christ a été crucifié. » Il va expliquer et commenter un passage de l'Ecriture. Peut-être est-ce le voyage d'Emmaüs, la conversation de Jésus avec ses disciples. Aussitôt les lieux, les paroles, les actes sont évoqués et s'offrent à vous sous les couleurs les plus vives et les plus pittoresques, et s'assimilent aux lieux et aux personnes qui participent de notre vie ordinaire. La route d'Emmaüs, c'est une route de la Nouvelle-Angleterre avec ses barrières, ses bornes milliaires, ses tiges de molènes, ses ponts à péage. Sur cette route, vous voyez les disciples, avec leur hésitation, leur douleur et leur effroi; le tout peint avec la familiarité du langage du coin du feu. Vous souriez, — vous êtes surpris, — mais vous êtes touché, et l'illusion croît à chaque instant. Vous voyez l'étranger qui s'approche; vous entendez la conversation mystérieuse dont l'intérêt augmente, à mesure qu'elle se prolonge. Emmaüs vous apparaît dans le lointain, tout semblable à un village de la Nouvelle-Angleterre, avec une chapelle, un clocher. Vous suivez les voyageurs, vous entrez avec eux dans la maison, et votre vision ne cesse qu'au moment où, les yeux baignés de larmes, le prédicateur s'écrie : — Ils virent que c'était le

Seigneur Jésus! Et quel malheur pour eux de ne l'avoir pas reconnu plus tôt!

Ce fut après un sermon sur ce chapitre de l'Écriture, que le gouverneur Griswold, en sortant de la chapelle, prit par la manche la première connaissance venue, en lui disant : — Faites-moi le plaisir de me dire le nom de ce prédicateur?

— Mais c'est le père Morris.

— Eh bien! c'est une excentricité, mais un génie aussi! je puis l'attester. En l'entendant tout à l'heure, je m'étonnais d'avoir lu la Bible avec si peu de profit pour moi que je n'y avais jamais découvert les particularités intéressantes qu'il nous a décrites.

Une autre fois, je l'entendais rapporter l'histoire de Lazare dans tout le pittoresque de sa manière. Il fait entendre le grand bruit qui s'élève dans Jérusalem, et il dit avec beaucoup de simplicité comment le Seigneur Jésus était ennuyé de ce bruit, et comment « il était fatigué de prêcher et prêcher sans cesse un peuple qui ne tenait aucun compte de ce qu'il disait, et comment il partait, le soir, pour aller voir ses amis en Béthanie. » Alors il nous parlait de la maison de Marthe et de Mary; « une petite maison blanche, environnée d'arbres : vous pouviez justement la voir de Jérusalem. Et là le Seigneur Jésus et ses disciples avaient coutume

de s'y réunir, le soir, avec Marthe, Mary et Lazare.» Puis il nous racontait la mort de Lazare, en disant d'une voix étouffée et en répandant des larmes, la douleur qui les accablait, et comment ils envoyèrent prévenir Jésus, qui ne vint pas; et comment ils s'étonnaient, s'étonnaient..., etc., etc. Alors le prédicateur faisait croître l'intérêt en entrant dans les détails d'un témoin oculaire, jusqu'à ce que, enfin, il vous transportait de joie par le tableau triomphant de sa résurrection.

Sa manière de peindre les récits de la Bible, plutôt que de les raconter seulement, produisait sur ses bons et simples auditeurs un intérêt extraordinaire. C'était surtout dans les cercles rustiques, désignés dans la Nouvelle-Angleterre sous le nom de « Assemblées de conférence, » qu'il donnait toute son expansion à son âme ardente, et que la Bible, sous le charme de sa parole pittoresque et imagée, subissait une transformation complète. Un livre devenait un tableau.

Père Morris avait une prédilection marquée pour les Évangélistes, les suivant à la trace sur les pas de Jésus-Christ, appuyant sur les paroles du Sauveur des hommes, répétant mainte et mainte fois les histoires des actes de sa vie sur la terre, avec la profonde vénération d'un vieux, affectionné et dévoué serviteur.

Quelquefois, aussi, il lui arrivait de donner à la

narration une tournure excessivement pratique, comme on le verra par l'exemple suivant. Il avait remarqué qu'un assez grand nombre de membres des assemblées de conférence ne se rendaient pas à ces réunions avec toute la régularité et toute l'exactitude désirables. Un jour, l'auditoire étant très-nombreux, il saisit cette occasion pour leur parler de la « conférence qu'eurent entre eux les disciples » après la résurrection.

— Mais Thomas n'était pas avec eux! Thomas n'était pas avec eux! s'écria le vieillard d'un ton lamentable. Qui pouvait donc le tenir éloigné? — Peut-être, dit-il, en lançant un regard expressif sur quelques-uns de ses auditeurs peu zélés, peut-être Thomas avait-il le cœur froid; peut-être avait-il peur qu'ils ne le priassent de réciter la première prière, ou, peut-être, poursuivit-il en jetant un coup d'œil à quelques fermiers, Thomas craignait-il que les routes ne fussent mauvaises, ou encore, ajouta-t-il, Thomas était devenu un *glorieux* qui ne pouvait venir avec ses vieux habits! — Et il continua ainsi, en récapitulant les excuses ordinaires de ses auditeurs, puis, avec une grande simplicité et une grande émotion, il ajouta : — Mais pensez seulement à ce que Thomas perdit! car, au milieu de l'assemblée, le Seigneur Jésus vint et demeura parmi eux! Comme Thomas dut être fâché! — Cette admonestation indirecte eut pour effet de

remplir pendant quelque temps les places vacantes.

Une autre fois, le père Morris donnait les détails de l'onction de David comme roi. Il rapporta comment Samuel se rendit dans la maison de Jessé, à Bethléem, et lui dit en entrant : — Comment vous portez-vous ? — et lorsque Jessé le pria de prendre un siége, comment il lui dit qu'il ne pouvait rester une minute, car le Seigneur l'avait envoyé pour oindre comme roi un de ses enfants. Et quand Jessé fit entrer le plus grand et le plus beau, Samuel lui dit : — Ce n'est pas celui-là ; — et ainsi de tous les autres enfants qui passèrent à la même épreuve, et enfin comment Samuel dit : — Mais n'avez-vous pas un autre enfant, Jessé ? — Mais oui, dit Jessé, il y a le petit David par-dessus le marché ; — et aussitôt que Samuel eut aperçu David, il versa sur lui l'huile sainte, ce qui fit dire à Jessé qu'il ne s'était jamais tant trompé de sa vie.

Père Morris employait encore très-efficacement son talent pour l'*illustration*, en guise de réprimande. On voyait dans sa ferme un beau verger garni d'une quantité considérable de pêchers, lequel verger recevait des visites trop fréquentes et trop indiscrètes de jeunes garçons.

Pour mettre un terme à ces visites il intercala dans un sermon qu'il faisait, le dimanche, dans sa petite paroisse, le récit d'un voyage qu'il venait de faire. Il dit que — sur la route, ayant grand chaud

et grand'soif, il aperçut un beau verger rempli de pêches, et rien qu'à les voir, l'eau lui venait à la bouche. Alors, dit-il, je m'approchai de la barrière, jetant les yeux tout autour de moi, car je n'aurais voulu, pour rien au monde, en prendre une seule sans la permission du propriétaire. Enfin, ayant aperçu un homme, je lui dis : Brave homme, voudriez-vous me donner quelques-unes de vos pêches ? Le brave homme vint près de moi et m'en donna plein mon chapeau. Tandis que j'en mangeais, je lui dis : Brave homme, comment faites-vous pour conserver vos pêches ?

— Conserver mes pêches ! dit-il, que voulez-vous dire?

— C'est comme si je vous demandais si les enfants ne vous les volent pas.

— Les enfants ! voler mes pêches ! jamais.

— Eh bien ! monsieur, lui dis-je, j'ai un jardin plein de pêches, et je puis à peine en récolter la moitié, — ici la voix du vieillard devint tremblante, — parce que les enfants de ma paroisse me les volent.

— Mais, monsieur, me dit-il, est-ce que les parents de ces enfants ne leur défendent pas de voler ? A cette question, je fus saisi d'une sueur froide, et je lui dis : Je crains que non.

— Mais, comme vous y allez, me dit mon homme, dites-moi donc où vous demeurez?

— Alors, dit le père Morris, le visage baigné de larmes, je fus obligé de lui dire que je demeurais dans la ville de G...

Depuis ce sermon le père Morris a conservé ses pêches.

Dans les parties de ses discours où la logique jouait un rôle, il ne montrait pas moins d'originalité que dans celles qu'il embellissait de l'*illustration* de son langage. Sa logique, à lui, participait du caractère de la conversation familière; c'était cette logique qui presse la main du sens commun, comme à un vieil ami. Quelquefois aussi son grand cœur et son grand esprit se répandaient sur les hauts thèmes de la religion, dans un langage qui, bien qu'il fût peu orné, s'élevait souvent jusqu'au sublime. Il prêcha une fois sur ce texte : « Le saint des saints qui habite l'éternité, » et, depuis le commencement jusqu'à la fin, son sermon ne fut qu'un enchaînement de pensées magnifiques et solennelles. Avec sa simplicité et sa chaleur ordinaires, avec sa voix retentissante comme le tonnerre, il nous parla du grand Dieu — du grand Jéhova — et de l'agitation et de la futilité des gens du monde qui craignaient de n'avoir pas le temps de faire ceci, de faire cela, et toute sorte d'autres choses. — Mais, ajoutait-il avec la satisfaction d'un cœur où la joie déborde, le Seigneur ne se presse jamais; il a tout à faire. Il a assez de temps, car il habite l'éternité.

— Et la grande idée du loisir infini et des ressources toutes-puissantes de Dieu fut constamment représentée et soutenue à travers tout le sermon avec autant de force que de simplicité.

Quoique, dans la conversation ordinaire, le bonhomme ne montrât jamais de goût pour le badin ou le bouffon, cependant il goûtait parfaitement une plaisanterie spirituelle et délicate aussi bien qu'une repartie fine et malicieuse. Un jour, comme il traversait une paroisse voisine, fameuse par son impiété, il fut arrêté par une bande entière de petits réprouvés de l'endroit, qui criaient de toutes leurs forces :

— Père Morris! père Morris! le diable est mort!

— Vraiment? dit le bonhomme en étendant bénignement la main sur la tête de celui de ces jeunes mécréants qui se trouvait le plus près : pauvres orphelins!

Mais si on voulait recueillir tous les faits, toutes les légendes qui se rapportent à la vie de ce saint homme, on entreprendrait une tâche très-difficile, en raison de l'immense quantité d'actes édifiants et charitables qui en composeraient la liste. Il outrepassa de beaucoup la limite ordinaire assignée à la vie de l'homme, et continua, même après que l'âge eut affaibli ses facultés, à répéter les mêmes histoires de la Bible qu'il avait rapportées tant de fois auparavant.

Une grande joie, une joie ineffable était réservée au cœur du bonhomme, dans ses derniers jours d'exercice du saint ministère. La bonne semence que, depuis tant d'années, il n'avait cessé de jeter de tous côtés sur les membres de sa petite paroisse commença à lever, et bientôt de nombreux et magnifiques épis lui annoncèrent une riche moisson spirituelle. C'est ainsi qu'il vit progressivement plus d'un cœur se relâcher de son âpreté aux biens de la terre, et compatir aux souffrances des pauvres et des malades; que plus d'un homme léger et mondain, que plus d'une femme frivole, que plus d'une jeune personne indifférente aux choses du salut, commencèrent à entrer tous dans une voie nouvelle, dans la voie complète de la régénération religieuse et morale. A l'heureuse nouvelle d'un si grand changement dans la paroisse de C....., un jeune ministre du voisinage voulut voir de ses propres yeux les admirables résultats qu'avait obtenus la parole naïve et sublime de ce pauvre ministre de campagne de tant de foi et de tant de cœur. Quand il entra dans la petite église, il la trouva entièrement remplie; les fidèles, dans un pieux recueillement, prêtaient la plus sérieuse attention aux instructions de leur vénérable pasteur, dont l'émotion se trahit au moment où, levant les yeux de dessus son livre, il put contempler la piété profonde de son auditoire. Le jeune ministre profita

d'une suspension dans l'exercice religieux, et, s'approchant du bonhomme, il lui dit : — Mon père, vous êtes prêt sans doute à dire avec le vieux Siméon : — Maintenant, Seigneur, laissez partir votre serviteur en paix, etc., etc. — Certainement, certainement, — dit le vieillard, saisi d'une vive émotion et versant de douces larmes.

FIN DES NOUVELLES AMÉRICAINES.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

